LA VIE SPIRITUELLE

425 Février 1957

SOMMAIRE

LES MYSTÈRES DE DIEU

J. J. D'A. HEUREUX LES PAUVRES 115

Le premier message de Jésus lorsque, tel Moïse, il monte sur la Montagne pour promulguer la Loi nouvelle, est un message de bonheur et, en même temps, une invitation aux pauvres. Rien n'est imposé. C'est un appel au bonheur, à la vie, qui est au principe de cette nouvelle société de croyants, et chacun peut éprouver intérieurement, avec la grâce de Dieu, le lien très profond marqué dans l'Évangile, et que l'expérience de la vie spirituelle confirme, entre le Royaume de Dieu et la pauvreté, entre chaque Personne divine et la dépossession de soi, entre le dépouillement, la perfection et le bonheur.

ÉVODE BEAUCAMP, O. F. M. LE DON DE LA TERRE ET SA RICHESSE SPIRITUELLE..... 127

La promesse faite à Israël fut « de posséder la terre ». Et, en effet, la terre promise fut donnée aux enfants d'Abraham après quelques siècles de nomadisme et de séjour en Égypte, et après quarante ans de pérégrinations dans le désert. Que signifient cette promesse et cette possession? La terre promise n'est-elle que le symbole d'une patrie non terrestre? L'expérience du don de la terre et de la possession n'a-t-elle pas une portée pédagogique beaucoup plus considérable?

CH.-D. BOULOGNE, O.P. LA GRATITUDE ET LA JUSTICE DEPUIS JÉSUS-CHRIST 142

Quel est donc ce « saint » que nous appelons simplement et anonymement « le bon larron », que Jésus lui-même a « canonisé » à l'heure solennelle entre toutes de sa Passion, alors qu'il ne l'avait fait jusqu'alors pour personne? Quels sont ses mérites, ses droits, ses dispositions à une telle récompense? Et pourtant, si Jésus n'avait rien dit, comment aurions-nous pensé qu'il a récompensé ce témoignage, pourtant minime, de ferveur et d'humilité que « le bon larron » apportait? Il y a en cet événement, pour qui sait le considérer, une illustration bien remarquable de l'Évangile. Et tous les chrétiens, les responsables du pouvoir, les malheureux, les pécheurs, en particulier, peuvent en retirer quelque leçon.

Dom Georges LEFEBVRE, O. S. B. La souffrance..... 157

Le mystère de la souffrance est l'un des plus redoutables de notre humaine condition et, cependant, l'un des plus essentiels de notre foi. Celui qui veut écarter la Croix est, comme saint Pierre, toujours un « scandale », car « il n'a pas le sens des choses de Dieu ». Mais qui peut nous instruire des choses de Dieu, sinon Dieu seul? Qui peut nous donner le sens, et nous communiquer le goût intérieur, de ce qui n'est aux yeux humains que malheur, accident, pure perte, déchet, sinon le Christ? Et comme nous n'avons jamais totalement compris, comme nous ne sommes jamais entièrement entrés dans ses voies, il nous faut toujours nous remettre humblement à l'école de Celui qui nous instruit en nous sauvant également.

LE PÈRE HANS URS VON BALTHAZAR

Pie DUPLOYÉ, O. P. Le Cœur du Monde 168

Guy LAFON. Le romancier et le théologien 179

L'œuvre du P. Hans Urs von Balthazar est non seulement l'une des plus volumineuses, mais aussi l'une des plus importantes qui soient aujourd'hui. On s'en rendra compte en lisant les belles pages de commentaire qu'inspirent les deux derniers de ses livres traduits en français et que nous sommes heureux d'accueillir ici. Ces pages voudraient honorer celui qui honore tant déjà lui-même les lettres françaises en même temps que la plus belle théologie.

A TRAVERS LES REVUES

Spiritual Life. — Catholic Digest. — Jubilee. — Cross and Crown. — America. — Cross Currents. — The Catholic Worker. — Worship. — Integrity. — New Testament Abstracts. — Sister Formation Bulletin. — Review for Religious, p. 186.

LES LIVRES

Voir page 3 de couverture la liste des livres recensés p. 193.

Nos principaux dépositaires 224

HEUREUX LES PAUVRES

I

C'est une Personne divine, et c'est un petit enfant pauvre. Le Royaume est à ceux qui lui ressemblent.

Il est né sur la paille. Il n'aura pas où reposer sa tête. Il mourra sur une croix.

Tout au début de sa prédication, son premier mot fut :

Heureux les pauvres.

Il ouvre une ère nouvelle, avec cette promulgation solennelle : il pose la charte qui établit les fondements de son royaume. Mais une charte s'exprime en termes juridiques, le Décalogue disait : Tu dois. Jésus dit :

Heureux.

C'est ici le tournant décisif, le passage de la loi à la vie : il est venu, non pour nous apporter une loi, mais pour que nous ayons la vie (Jn, 10, 10), il est venu d'auprès de Dieu pour nous faire partager la vie de Dieu.

La plénitude d'une vie, c'est le bonheur. Il est venu pour que nous ayons sa joie (Jn, 17, 13). Aussi le premier mot de sa prédication est : *Heureux*... Il nous promet le bonheur. Plus exactement, il nous révèle les conditions du bonheur. Plus précisément encore, il nous le décrit, il nous dit ce qu'il est, concrètement :

en quelles dispositions de l'âme il consiste, quel genre de vie l'assure, et quelle sorte de gens ont chance de le posséder.

... les pauvres.

La pauvreté inaugure ainsi son message. Elle y occupe une place primordiale. Ce n'est pas pourtant qu'elle soit la valeur essentielle[1] : l'essentiel c'est l'amour. C'est à cela qu'on reconnaît ses disciples (Jn, 14, 35). Mais les philosophes païens même avaient reconnu qu'amour est fils de pauvreté[2]. C'est pourquoi pauvreté est première : elle est, si j'ose dire, le pont aux ânes de l'Évangile. C'est le premier pas sans lequel il n'y aura jamais de second.

La première intervention de Dieu dans l'histoire avait déjà été une exigence de dépouillement, d'arrachement :

Quitte ton pays, ta famille, et la maison de ton père... (Gn., 12, 1.)

Ce mot, le premier qu'entendit Abraham, est exactement symétrique à la Béatitude qui ouvre la nouvelle Alliance.

Et toute la Bible nous fait assister à une prise de conscience progressive de la valeur de la pauvreté : il y a une évolution évidente, depuis la perception primitive et naïve de la richesse considérée comme une bénédiction divine, jusqu'à la découverte de la qualité spirituelle de la pauvreté[3]. A mesure que l'Histoire sainte approche de son terme, elle se spiritualise et les valeurs évangéliques y mûrissent visiblement. C'est particulièrement sensible pour l'intérêt accordé aux pauvres, au point qu'aux derniers

1. La méprise sur ce point est à l'origine d'hérésies et de déviations diverses, du type de celles des Fraticelles.

2. Cf. PLATON, *Le Banquet*, 203 c. Πενίας υἱὸς ὤν, ὁ ἔρως πένης ἀεί ἐστιν : Étant fils de Pauvreté, l'Amour est toujours pauvre.

Mais cela n'est vrai que pour notre indigence : en Dieu, au contraire, l'Amour jaillit de la plénitude et de la surabondance, et crée le bien chez ceux qu'il aime.

3. Cette évolution est perceptible dans les mots mêmes : on peut suivre à travers les Prophètes et les Psaumes l'assomption spirituelle du mot πτωχός pauvre. Le Saint-Esprit, pendant huit siècles, prépare ce mot qui était destiné à exprimer la première béatitude. Cf. *La Vie Spirituelle*, mai 1956, pp. 486 à 488 : *la pauvreté*.

iècles avant le Christ, les fidèles, les pieux, les saints, se nom-ent simplement « les pauvres »[4], *anawim*. Le Seigneur a voulu aître d'eux et vivre parmi eux. Et ce sont eux que son premier ot proclame heureux.

Heureux les pauvres. Bonheur et pauvreté sont ainsi dès l'a-ord, dès ce premier mot, indissolublement liés. Ce n'est pas par asard. Cela tient à toute l'économie de notre salut. Mais déjà u plan naturel il y a là une exigence : cet accord de Heureux t Pauvre s'enracine au plus profond de leur essence. Cela tient notre condition même d'êtres créés : nous ne pouvons pas ne as souffrir métaphysiquement de l'inconsistance de notre être. n toute créature, l'être pâtit cet état paradoxal de se trouver xilé de la plénitude, précaire, limité. Et, dans une créature onsciente, cela se traduit par ce sentiment obscur d'aliénation[5], l'insatisfaction, cette nostalgie d'absolu qui habite constamment notre cœur et qui est l'expression psychologique de notre situa-ion métaphysique. Et c'est la racine de notre instinct de posses-ion : manquant d'être, nous recourons à l'avoir, qui nous est ndispensable et qui nous est bon, si nous savons l'utiliser lar-gement et simplement pour tous les besoins réels. Mais il y a un risque : l'avoir, en nous encombrant, nous donne l'illusion désas-reuse de remplir notre déficience d'être, et nous sommes toujours entés d'y chercher une consistance, de nous y accrocher comme à une sécurité et de l'accroître toujours plus, — au lieu de nous ourner, aussi vides que possible, vers la Source de l'être qui seule est capable de combler notre soif, et de nous donner le bonheur.

Heureux les pauvres, c'est déjà inscrit dans le mouvement ontologique d'un être qui est à la fois créature et doué de liberté : le principe est aussi le terme, Dieu est notre fin.

Bien plus, le Créateur daigne être le glorificateur, et inviter la créature à entrer en société avec lui. Car il l'a faite à son image et à sa ressemblance. Et il faut que l'image soit aussi res-

4. Voir le beau livre d'A. Gelin, à eux tout entier consacré : *Les Pauvres de Yahvé*, Éditions du Cerf, 184 pp., coll. « Témoins de Dieu ».

5. Aliénation : au sens étymologique du mot : sentiment d'être étranger.

semblante que possible : et toute notre vie en prend son sens. Cette recherche du bonheur qui l'aimante est un effort — obscur et souvent inconscient de son terme — pour reproduire en nous les mœurs de Dieu et nous conformer aux Personnes divines.

Comment ressembler aux Personnes divines ? Prenons l'Évangile. Quand Jésus nous a parlé d'elles, il a essayé de nous ouvrir d'abord à ce mystère de leur communauté parfaite d'être et de vie : *le Père et moi nous sommes un* (Jn, 10, 30), communauté si parfaite que chacune ne revendique rien comme propre ;

ni bien : *Tout ce qui est à moi est à toi, et tout ce qui est à toi est à moi* (Jn, 17, 10 ; cf., 16, 15) ; et l'Esprit : *c'est de mon bien qu'il prendra pour vous en faire part* (Jn, 16, 14) ;

ni parole : *Ma parole n'est pas mienne, c'est la parole de celui qui m'a envoyé* (Jn, 14, 24). *L'Esprit ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il entendra* (Jn, 16, 13) ;

ni œuvre : *Le Fils ne peut faire de lui-même rien qu'il ne voie faire au Père* (Jn, 5, 19).

Et quand la théologie essaie de scruter le mystère, elle discerne que, dans cet océan sans rivage de la divinité, la seule distinction possible au sein de l'unité est la relation de l'une à l'autre personne : le Père possède toute la plénitude de la divinité, et n'est Père qu'en tant qu'il se réfère au Fils ; le Fils possède toute la plénitude de la divinité, et il n'est Fils que parce qu'il est en face du Père ; de même l'Esprit possède toute la plénitude de la divinité, et il n'est une Personne que dans sa référence au Père et au Fils. Les théologiens disent que, en Dieu, la personne est *ad*, « vers » : un pur regard *vers* l'autre[6]. Elle *est la relation* même, elle n'a sa consistance personnelle que dans ce oui, dans cette ouverture et cet acquiescement total aux autres Personnes.

6. C'est ce que saint Jean le Théologien a exprimé dans ces formules d'abîme : ὁ λόγος ἦν πρὸς τὸν θέον... ὁ ὢν εἰς τὸν κόλπον τοῦ πατρός (Jn, 1, 1, 18).

Toutes les traductions, à commencer par la Vulgate, les affaiblissent, en faisant disparaître ces particules et ces accusatifs qui signifient la tendance, la direction, le « ad » : *In sinu Patris, le Fils qui est dans le sein du Père,* ne disent plus rien d'autre que l'aspect statique, éliminent ce que les textes inspirés essaient précisément de suggérer par ces extraordinaires constructions à l'accusatif : le mystère de ce dynamisme intérieur, de cette tension, de cette attirance infinie entre les Personnes divines.

Ainsi, dans la mesure où la Personne divine nous laisse entrevoir un peu de son secret, nous apercevons un mystère d'enfance, de nouveauté éternelle, une générosité jaillissante, une transparence parfaite dans le don infini d'elle-même et de tout ce qui est sien : *Tout ce qui est à moi est à toi, et tout ce qui est à toi est à moi*, et d'abord ce bien absolu qu'est la divinité. Et devant notre cœur tremblant s'ouvre une perspective inouïe de bonheur : cet échange total de vie, de connaissance et d'amour entre les trois Personnes divines.

Et leur générosité ne saurait se limiter : *Tout ce qui est à moi est à toi*. C'est le mot du père de la parabole, qui prie le fils aîné d'entrer au festin. Elles nous invitent à leur table, dans leur intimité : *entre dans la joie de ton maître*. Pour ne pas nous trouver dépaysés dans notre famille divine, il faut tâcher de leur ressembler un peu[7] : il faut être parfaits comme notre Père est parfait, il faut être vrais parce que Dieu est vérité, il faut aimer parce que Dieu est amour...

Mais nous ne pouvons pas imiter la richesse de Dieu. Quelqu'un de chez Dieu est venu nous enseigner le secret de la ressemblance : Il s'est fait pauvre, il s'est fait enfant. *Heureux les pauvres, le royaume est à eux* : la pauvreté seule nous approche de cette ouverture, de cette limpidité des Personnes divines. Notre familiarité avec elles, et notre bonheur, seront à la mesure de notre transparence, de notre dépossession.

Heureux les pauvres, car le Royaume est à eux.

On voit maintenant combien la liaison entre pauvreté et royaume est étroite et connaturelle. Nous sommes loin d'une sorte de mariage de raison, d'un calcul judicieux où l'on pèse le pour et le contre, c'est une union si nécessaire qu'elle est indissoluble.

Ce n'est pas, comme on l'entend souvent, une espèce de compensation, de juste équilibre : les pauvres ayant subi tant de pri-

7. C'est toute la morale. Elle n'a d'autre raison d'être que de nous guider dans cette quête du bonheur qui nous est connaturelle et qui se confond en réalité avec la quête de Dieu. C'est pourquoi sa première démarche est de s'enquérir de Dieu et des mœurs de Dieu.

vations, il est bien qu'ils soient comblés de la possession suprême, par un juste retour des choses ; sans doute cela n'est pas faux, mais la réalité est beaucoup plus profonde. La pauvreté n'est pas non plus seulement une ascèse préparatoire, une privation pour obtenir de posséder — tous les sous dont on se prive pour casser un jour une tirelire plus pleine. Elle est aussi une condition *sine qua non* : il est indispensable d'être délivré de certains soucis pour s'adonner à des choses qui en vaillent la peine. Mais là n'est pas encore l'aspect le plus foncier, qui tient à la nature même des choses, à la constitution intrinsèque du royaume, à la qualité même de la joie que Dieu nous offre.

Est-ce qu'on peut dire, sans vouloir pousser un paradoxe, que la béatitude est le suprême dépouillement, la pauvreté au delà de laquelle nulle pauvreté ne se peut concevoir ? Car elle est transparence absolue, un vide de soi-même assez total pour être capable de ne plus trouver sa joie qu'en l'autre. Il faut pour cela être parfaitement ouvert, délié, délivré, dépossédé, sans aucun nœud qui nous boucle sur nous-même, sans aucun écran qui empêche la pénétration de la lumière pure, sans aucun geste rétracté qui fasse obstacle au don parfait de l'amour. Et cela exige de nous un apprentissage progressif de la dépossession, pour devenir tout entiers capables de bonheur, pour pouvoir être livrés à la joie jusqu'au fond de nous-même.

II

Tout le progrès d'une âme se fait ainsi par dépossession, par dénudation, par une descente de plus en plus profonde dans ce mystère de la pauvreté.

Entrez par la porte étroite. Lorsque nous avançons, il se présente à nous des portes plus étroites, et chaque fois il faut y laisser un peu plus de sa charge. On commence par abandonner ce qui nous encombrait, ensuite il faut se séparer de ce qui nous semblait indispensable, et puis de ce qui nous paraît tenir à notre substance même. L'exigence de dépouillement est sans merci, c'est le chemin pour aller à la vie. Mais chaque fois que d'une richesse nous sommes débarrassés, c'est un tel allè-

gement! Même si nous ne sentons pas immédiatement la libération, elle est réelle : une attache sectionnée, c'est un fardeau de moins à traîner, et une possibilité nouvelle de joie qui s'ouvre en nous. La joie peut n'être pas perçue, mais la possibilité est nécessairement ouverte : nous devons y croire et essayer de nous ouvrir à sa perception spirituelle : car il faut avoir goûté — au moins dans la foi nue — la première béatitude, pour être capable de la béatitude.

Il s'agit d'abord de se délivrer du souci des biens matériels [8].

> Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as, et donne-le aux pauvres (Mt., 19, 21 par.).

Cette option qui fit reculer le jeune homme riche, bien des sages païens eux-mêmes en avaient compris le caractère primordial, même s'ils n'avaient pas soupçonné son aspect fraternel et charitable, qui est spécifiquement évangélique; ils n'avaient pas pensé au « donne-le aux pauvres », mais ils avaient vu la nécessité du détachement, et en avaient fait la condition pour accéder à leur sagesse.

Il faut se détacher aussi des autres biens extrinsèques, comme l'honneur, la réputation — quand on a décidé de suivre nu le Christ nu, tout cela est si peu de chose! — et encore des biens plus personnels du corps ou de l'âme, tels que la santé ou la science, dans toute la mesure où il peut plaire au Seigneur de nous y faire renoncer, soit qu'il nous en prive, soit qu'il nous mette dans des conditions où nous ne pouvons pas les acquérir.

Pauvreté parfaite en face de tout l'immense domaine du savoir : à l'égard des choses que nous ne savons pas et que nous ne saurons jamais, c'est la guérison radicale de la curiosité, et un facteur indispensable de la paix de l'âme. La pauvreté intérieure est plus nécessaire encore envers ce que nous connaissons : ici surtout, il faut posséder comme ne possédant pas, car

8. Même si notre forme de vie nous oblige à en posséder, il faut être délivré, autant que faire se peut, de la préoccupation, et les gérer avec un détachement intérieur aussi total que possible.

il est évident que jamais la vérité ne nous appartient. Cette attitude humble des vrais savants à l'égard de l'objet de leur science, ce respect de l'être, cette soumission de l'intelligence au réel, sont la condition même de la valeur personnelle du travail, et de son efficacité.

Détachement plus intérieur encore, à l'égard des grâces reçues — grâces de lumière, de présence, d'expérience de Dieu — qui sont évidemment notre trésor intime le plus précieux. Nous devons les accueillir avec une conscience actuelle de leur gratuité. Même si Dieu nous les accorde, pour un temps, d'une façon habituelle, nous savons que nous n'y sommes pour rien : nous pouvons les dilapider par infidélité, nous ne pouvons pas nous les procurer. La seule façon dont nous puissions les solliciter, c'est par notre pauvreté même. Le moindre réflexe de possessivité, de complaisance suffit à tout gâcher. Et si quelque chose pouvait décourager Dieu, ce serait bien cela! Dieu ne se découragera pas, mais il prendra les moyens utiles pour nous donner le sens de cette gratuité — ce sont souvent des épreuves longues et douloureuses, dont nous pourrions faire l'économie, en gardant sans cesse l'attitude humble qui reconnaît le don gratuit.

Il en est de même pour les grâces du passé. On trouve des personnes qui restent suspendues à des grâces de jadis, grâces de début peut-être, du temps de leur conversion, de leur noviciat. Et elles ont raison, puisque les dons de Dieu sont sans repentance, — mais elles ne comprennent pas que des modalités varient selon les temps et selon le bon plaisir du Seigneur. En désirant, en regrettant peut-être, les grâces d'autrefois, en s'y référant indûment pour juger leur vie actuelle, elles sont inattentives à la grâce d'aujourd'hui, plus obscure, moins perçue, mais qui est la seule dont elles aient besoin pour leur sainteté d'aujourd'hui. Cette maladroite fidélité au passé peut empêcher la fidélité au présent, et gêner l'action divine en elles. Une âme à qui il est donné de rester parfaitement pauvre sous toutes les grâces qu'elle reçoit, est sans cesse disponible, prête à en recevoir de nouvelles. Et ce détachement fait partie du nécessaire appauvrissement qui ouvre progressivement en nous une capacité de béatitude.

Un autre dépouillement viendra libérer plus profondément en nous les sources de la joie, en nous arrachant notre acquis le plus personnel.

A mesure qu'une âme progresse, il est normal qu'elle aperçoive les composantes mauvaises ou imparfaites qui entachaient ce qu'elle avait cru le plus vertueux en elle. Elle verra, par exemple, ce qu'il y avait de malsain dans son ardeur à la pénitence, la vanité qui souillait telle habitude où elle avait mis toute sa générosité, de l'égoïsme et de l'orgueil dans ce qui lui avait semblé pure fidélité, des motivations obscures et inavouables jusque dans sa vocation même. Et là, devant ces lumières extrêmement aiguës qui viennent diviser l'esprit d'avec la chair à des profondeurs inaccessibles, deux dangers la guettent : ou perdre cœur, manquer de confiance et glisser dans le désespoir — ou bien refuser la lumière, fermer désespérément les yeux et se cramponner à ses pseudo-vertus, parce qu'elle ne peut pas souffrir de s'en voir privée ; elle en a besoin pour pouvoir supporter l'image de soi-même ; c'est toute une vie jugée fidèle et fervente qui brusquement changerait de signe, et ce dénuement atroce lui fait trop peur, elle sent tout vaciller. Il faut avouer d'ailleurs que le spirituel authentique est tellement inconfortable et imprévisible! Nous essayons bien de l'aménager, ou de fabriquer à sa place un produit de synthèse. Mais Dieu déteste le confortable et les ersatz. Il offre à l'âme la vérité pure. Et elle prend peur.

Si la peur l'emporte, qu'elle se rassure : elle gardera, tranquille ou à peu près tranquille, ses pseudo-vertus, et continuera un chemin sans vertige, avec quelques malaises seulement, vers une pseudo-sainteté. A moins d'un miracle de grâce, cette lumière ne reviendra pas. A ce plan extrêmement profond et spirituel, l'âme jusque-là fidèle — fidèle malgré ses impuretés réelles, puisqu'elle avait été fidèle au degré de lumière qu'elle avait : l'infidélité commence seulement lorsqu'on refuse une meilleure lumière, plus exigeante — l'âme jusque-là fidèle a imité le fils aîné de la parabole qui a préféré ses mérites à la miséricorde, la possession à la pauvreté. En un geste tellement ténu qu'il a peut-être passé presque inaperçu à ses propres yeux, mais décisif pourtant, elle a refusé l'entrée dans le festin qui est ouvert aux prodigues, aux estropiés, aux aveugles, aux boiteux — seule-

ment aux pauvres. Elle n'a pas voulu se reconnaître pauvre et se réfugier dans un pur pardon de Dieu. Son acquis lui a paru de trop de valeur pour qu'elle puisse y renoncer. Tant d'années de service, sans avoir délibérément transgressé un ordre de toi! Et il faudrait reconnaître que ce n'était pas dans la totale pureté, dans la totale lumière, dans la totale vérité de l'amour... Elle recule devant cet aveu trop amer.

Elle ne savait pas qu'elle passait à côté d'une béatitude, de la première des béatitudes : *Heureux les pauvres*. Si elle avait accepté, simplement, la lumière qui s'offrait sur elle-même, le collyre que — comme jadis à Laodicée — Dieu lui proposait, si elle s'était laissé faire à cet instant où la grâce voulait piquer la baudruche, lui montrer l'inanité de tout ce qu'elle avait construit (où elle avait réellement mis toute sa ferveur et toute sa générosité) — , si elle s'était laissée dépouiller, dans un consentement d'une humilité noire, de ces valeurs spirituelles à quoi elle tient si fort, elle se serait trouvée dans une honteuse nudité, pauvre, misérable, pitoyable... C'est vrai. Et c'est un état affreux pour une âme habituée à se voir parée de vertus. Mais c'est un état que Dieu aime. Toutes ses tendresses vont à cette âme pauvre qui pour l'amour de la vérité a accepté de tout perdre. Il la comblera de ses dons.

Mieux encore, il lui fera peut-être enfin percevoir dans la pauvreté une béatitude; non seulement, comme lorsqu'il s'agissait des biens matériels, une condition de béatitude, mais au moins obscurément, une joie même : Heureux les pauvres. L'âme qui a passé par cette porte terriblement étroite y a laissé tous ses biens, toute sa charge. Ces vertus dans lesquelles peut-être elle se complaisait, cette idole de soi-même, ornée de mérites, tout a disparu, elle est merveilleusement libre et pauvre. Et elle découvre dans cette liberté même la première béatitude, cette joie de n'avoir rien à soi, rien à quoi on puisse accrocher une complaisance, appuyer une assurance intérieure. Elle a sacrifié ce besoin foncier de sécurité qui est la racine même de notre tendance à la possession. Elle n'a plus où poser sa tête. Il ne reste que Dieu, et le pur recours à sa miséricorde. Elle n'a rien à donner, aucune richesse, aucune consistance personnelle. Ses mains sont vides, elle peut les tendre, et mendier, et recevoir tout de

son Dieu. De lui seul à chaque instant elle attendra tous les biens. Elle a touché l'humilité, elle a touché la liberté[9], elle est entrée, dans la foi, au cœur du mystère de la pauvreté qui est joie.

Et, si elle est fidèle, cet état s'intensifiera progressivement. Des portes de plus en plus étroites seront ouvertes devant elle, avec chaque fois, une petite mort, un dépouillement nouveau, mais aussi une joie nouvelle et une libération nouvelle. Comme un refus de la lumière nous ferme à la lumière, une acceptation nous ouvre : des grâces plus pénétrantes lui seront données qui viendront lui montrer toujours plus profondément les impuretés mêlées à tous ses actes, et la vacuité parfaite de toutes les œuvres les meilleures devant Dieu — sans que cela d'ailleurs diminue en rien pour elle l'exigence de faire ces actes et d'accomplir ces œuvres, jusqu'au dernier iota. Et quand elle aura peiné pour faire tout ce qui était dû, ce sera chaque fois l'occasion de se reconnaître plus évidemment serviteur inutile.

A ce point, elle est peut-être assez dépossédée pour être livrée à la joie[10]. Il faut être entré profondément dans la première béatitude pour être capable de la Béatitude. Dès qu'elle est assez pauvre, le Royaume est à elle.

Entre dans la joie de ton maître.

9. Peut-être aussi, par la même occasion — mais ceci est hors de notre propos — elle a touché la santé psychologique, qui se caractérise assez bien par l'absence de motivations inconscientes. Une base étroite et dure de vérité lucidement acceptée, débarrassée de tout déguisement, est indispensable pour un équilibre humain, pour l'accès à une vie normale d'adulte.

Chose bien remarquable : c'est dans le geste où elle devient surnaturellement enfant — un enfant de Dieu, insoucieux de tout ce qui n'est pas lui et abandonné entre ses bras — qu'elle est le plus près d'atteindre sa stature humaine adulte.

Non pas que la grâce ait pour effet direct l'équilibre psychologique : la sainteté est compatible avec certaines névroses. Mais la lumière, la vérité, l'humilité vraie, vont toujours dans le sens de la santé psychologique — de même que toute acceptation en nous du mensonge, de l'égoïsme et de l'orgueil est de soi une régression.

10. Si elle ne l'est pas encore, c'est en purgatoire qu'elle expérimentera enfin la pauvreté vraie qui creuse le désir. Dépouillée de tout et même de ce corps dont l'opacité la protégeait, livrée sans défense à la lumière, elle achèvera, dans cette nudité totale, l'apprentissage de la joie.

Tout ce qui dans son cœur obstruait les sources profondes de la joie a disparu. Aucune protection ne la défend plus contre l'envahissement de la vie. Et la joie peut jaillir sans obstacle jusqu'à la vie éternelle. Tout cet avoir entassé qui l'empêchait d'être, d'être simplement et misérablement elle-même en face de Dieu, elle en est enfin délivrée. Aucune provision ne l'alourdit, aucun lest ne la gêne. Elle est totalement libre pour s'élancer tout entière vers l'Autre, pour devenir pur regard, pure contemplation, pur amour.

Elle est à l'image des Personnes divines qui sont pur *ad,* pur don, pure référence à l'autre. Elle peut entrer dans leur intimité. Elle est un petit enfant nouveau-né. Le royaume des cieux est à elle et à ceux qui lui ressemblent.

S. J. D'A.

LE DON DE LA TERRE ET SA RICHESSE SPIRITUELLE

Israël fit preuve tout au long de son histoire tourmentée d'un amour passionné pour sa terre, fort éloigné, semble-t-il, de la pauvreté prêchée par l'Évangile. Les deux Testaments paraissent ici se séparer profondément, sinon s'opposer radicalement. En pareil cas, n'en faudrait-il pas éliminer l'idée lorsque nous présentons le message biblique ou, tout au moins, y dénoncer une vision trop charnelle du monde, incompatible avec les exigences de notre conscience chrétienne ?

Fût-elle souhaitable, cette expurgation ne serait pas possible car le don de la terre fait corps avec tout le développement de la pensée biblique et le thème en réapparaît à chacune des étapes de l'économie du salut. Objet de la promesse, c'est la possession du pays de Canaan qui provoqua le départ d'Abraham. Si Dieu appela Moïse, ce fut pour faire sortir les Hébreux d'Égypte et les conduire vers ce pays plantureux (Ex., 3, 8) que leurs pères avaient parcouru en étrangers (Ex., 6, 4) ; et c'est toujours en vue de la conquête de la Palestine qu'une Alliance fut contractée entre Yahvé et son peuple ; aucune des législations qui vinrent en préciser les exigences ne manqua, en tous cas, de mettre en relation les deux choses (Ex., 23, 20-23 ; 34, 10-13 ; Jos., 24, 1-14 ; Deut., 1-11). Pour rompre cette Alliance, le Dieu du Sinaï n'eut qu'à menacer d'exil son peuple infidèle : *Revenez donc chacun de votre mauvaise voie et de la perversité de vos actions,* criait Jérémie ; *alors vous pourrez rester sur le sol que Yahvé vous a donné,*

à vous et à vos pères, depuis toujours jusqu'à toujours (Jér., 25, 5). Enfin, l'espoir même d'une Nouvelle Alliance ramena le regard des déportés vers cette terre désormais purifiée des péchés d'antan : *Et l'on dira : cette terre naguère dévastée est devenue comme un jardin d'Eden, et les villes en ruines, dévastées et démolies, sont redevenues habitées* (Ez., 36, 35).

Indissolublement lié à l'expérience religieuse d'Israël, le don de la terre possède ainsi une valeur que le Nouveau Testament ne pouvait renier. Loin de les rejeter, l'Évangile du Christ exploitera, en leur donnant une profondeur nouvelle, les richesses spirituelles contenues dans ce thème. N'est-ce pas en recevant le pays de Canaan des mains de Yahvé qu'Israël apprit à connaître la gratuité et les exigences de l'amour divin, ainsi que l'intimité des liens qui l'unissaient à son Dieu. Aussi paradoxale que la chose paraisse, c'est même par là qu'il eut le pressentiment de la pauvreté évangélique.

I

Gratuité et exigences de l'amour divin

Réfléchissant sur la manière dont Yahvé l'avait mis en possession de son sol, Israël y reconnaît la libre initiative d'un amour dont il devrait toujours demeurer dépendant. Posséder la terre, cela signifie à ses yeux beaucoup plus qu'un simple état de fait ; toute une série d'événements reviennent à sa mémoire, qui témoignent de la sollicitude divine à son égard ; possession équivaut pour lui à prise de possession, impliquant en particulier « la dépossession du propriétaire antérieur au profit de son successeur et, presque toujours, l'entrée en possession d'un bien sur lequel on n'avait aucun titre[1] ».

Façon certes fort originale de poser le problème, car les hommes ne se plaisent guère d'ordinaire à évoquer les droits de ceux qu'ils ont dû déloger. Les peuples préfèrent remonter jusqu'à

1. J. Guillet, *Thèmes bibliques*, Études sur l'expression et le développement de la Révélation, Paris, Aubier, 1950, p. 182.

rigine des temps pour trouver une justification à leur occu-tion du terrain ; aussi, au programme des fêtes nationales, Nou-An, Dédicace des temples, couronnement des rois, inscrit-on néralement le poème de la création. De toute manière, Sumé-ens et Accadiens, Égyptiens, Grecs et Romains se sont empressé oublier le souvenir de ceux qui les avaient précédés sur leur l. La Bible, au contraire, reprend inlassablement la liste de eux qui furent expulsés par les Hébreux de Moïse : Cananéens, ittites, Amorrhéens, Hiwwites, etc., soulignant avec insistance u'Israël conquit la Palestine à un moment bien déterminé du mps et que d'autres peuples avant lui avaient occupé légitime-ent les lieux.

L'on nota de bonne heure, par exemple, qu'au sortir du désert ahvé dépossséda les Amorrhéens de Transjordanie au profit de on peuple : *Je vous introduisis ensuite dans le pays des Amor-héens qui habitaient au delà du Jourdain ; ils vous firent la guerre t je les livrai entre vos mains ; aussi avez-vous hérité de leur ays, car devant vous, je les anéantis* (Jos., 24, 7-8)[2]. Ce fait esta gravé dans les mémoires au point qu'encore aujourd'hui otre psautier rappelle comment Yahvé fit périr les rois Sihon t Og de Basan, pour faire cadeau de leur terre à son peuple Ps., 135, 12 ; 136, 19-22).

Bientôt, l'on fit de ce cas particulier une loi générale moins onforme à l'histoire :

> Il leur donna la terre des païens;
> du labeur des nations ils héritèrent (Ps. 105, 44).
>
> Tu chassas des nations pour la planter (la vigne Israël)
> devant elle tu fais place nette,
> elle prend racine et remplit le pays (Ps. 80, 9-10)[3].

Les Hébreux n'avaient point si brutalement occupé la place des

2. Ce grand discours de Josué lors de l'amphictyonie de Sichem est 'ordinaire rattaché à la tradition élohiste. L'on y perçoit, en effet, l'écho e la prédication d'Osée, cependant que sa rédaction paraît demeurer anté-ieure à celle du Deutéronome.

3. Cette généralisation semble la caractéristique des écrits d'inspiration eutéronomique : Deut., 31, 3-4; Jud., 6, 9; Jos., 23, 5, 9, etc.

Cananéens. Les deux populations ont longtemps vécu côte à côte, quand elles ne se sont pas mélangées[4]. Cette entorse à la vérité historique est lourde de signification ; elle révèle l'importance que les auteurs inspirés accordent au changement de propriétaire dans la théologie du don de la terre : n'est-ce point là une manière de mettre en évidence la volonté positive de Dieu en l'affaire ?

Dans cette conquête de Canaan, l'on tendit à faire de plus en plus grande, en effet, la part du choix divin et du dessein bien arrêté qui y présida. D'après les traditions sacerdotales post-exiliques, Moïse procéda dès le désert à un recensement général des tribus pour réaliser plus tard, ainsi que Josué, un partage théorique de la Palestine. Tout semble donc s'être déroulé selon un plan prévu, et les différents lots furent même tirés au sort en présence du prêtre Éléazar[5].

Ainsi, en lui remettant la terre de Canaan, Dieu fit preuve de son amour personnel vis-à-vis de son peuple. Pour ses enfants, il eut toutes les délicatesses. Il ne s'est pas contenté de les installer sur un terrain qui ne leur appartenait pas, il les introduit dans un pays où tout est préparé pour les recevoir : des villes grandes et prospères qu'ils n'auront pas bâties, des maisons pleines de toutes sortes de biens qu'ils n'auront pas remplies, des puits qu'ils n'auront pas creusés, des vignes et des oliviers qu'ils n'auront pas plantés[6]. A l'endroit de leurs adversaires, par contre, Yahvé se montre sans pitié. Le Deutéronome, en particulier, voue au « herem », ou destruction sacrée, les populations cananéennes : *Yahvé te les livrera et tu les battras. Tu les dévoueras par anathème. Tu ne contracteras pas d'alliance avec elles, tu ne leur feras pas grâce* (Deut., 7, 2). — *Quant aux villes de ces peuples que Yahvé, ton Dieu, te donnera en héritage, tu n'en*

4. Voir sur ce point : Jos., 9; 13, 13; Jud., 2, 3, 21-22; 3, 3-4; Ex., 23, 29-30; Deut., 7, 22.

5. Nb., 32, 40, rend particulièrement sensible une telle schématisation des faits de la conquête. On y lit, en effet : *Moïse donna Galaad à Makir, fils de Manassé, qui s'y établit,* simple glose explicative du verset précédent : *Les fils de Makir, fils de Manassé, partirent en Galaad. Ils le conquirent et chassèrent les Amorites qui s'y trouvaient.*

6. Deut., 6, 10-11; 9, 1; Jos., 24, 13.

...usseras rien subsister de vivant (*ib.*, 20, 16). Le Dieu d'Israël ...ut, en effet, faire table rase de ces nations (*ib.*, 19, 1), envoyant ...ême des frelons *pour anéantir ceux qui seraient restés et se ...eraient cachés pour échapper* (7, 20). C'est qu'il ne fait pas les ...hose à moitié; son don est total : il remet intégralement entre ...es mains de son peuple l'héritage des nations.

Un tel amour a un sens. En enlevant brutalement la terre aux ...ns pour la remettre délicatement aux autres, Yahvé poursuit un ...ut auquel les bénéficiaires mêmes de son geste ne pourront se ...oustraire. Il n'a pas pris, en effet, le territoire de n'importe qui ...our le livrer à n'importe qui. Il n'aurait pas, par exemple, laissé ...es enfants d'Israël s'installer au pays de Moab, d'Ammon ou ...l'Édom : *N'allez pas les provoquer, car je ne vous donnerai rien ...le leur pays, pas la longueur d'un pied : c'est à Ésaü que j'ai ...lonné la montagne de Séir* (Deut., 2, 5). Il était alors naturel de ...chercher les raisons secrètes qui avaient motivé ce transfert aux ...Hébreux de la terre des Cananéens; voici donc la réponse que ...le Deutéronome apporte à cette question : *C'est à cause de la ...perversité de leurs actions que Yahvé ton Dieu déposséde ces ...nations à ton profit* (Deut., 9, 5). D'où la conclusion : *Vous ne ...suivrez pas les lois des nations que je chasse devant vous, car ...elles ont pratiqué toutes ces choses et je les ai prises en dégoût. ...Aussi je vous ai dit : Vous prendrez possession de leur sol, je ...vous en donnerai moi-même la possession* (Lév., 20, 23-24; cf. ...Deut., 28, 9-12).

Aussi la délicatesse de l'amour divin laisse-t-elle présager de ...rudes exigences. Comme il a chassé de leur terre les Cananéens, ...il peut pour les mêmes raisons retrancher (I Reg., 9, 7), faire ...disparaître (Jos., 23, 16) Israël de son pays. Les enfants auront, ...eux aussi, préparé la place à de nouveaux venus dont ils igno...raient le nom : *Tu prendras une femme comme fiancée, mais un ...autre homme la possédera; tu bâtiras une maison, mais tu ne ...pourras l'habiter; tu planteras une vigne, mais tu ne pourras en ...cueillir les fruits... le fruit de ta terre et le fruit de ta peine, un ...peuple que tu ne connais pas les mangera* (Deut., 28, 30-33). ...Librement Dieu donne, librement il enlève. Les nations étran...gères alléguaient le fait de la création pour justifier leur droit à ...une possession durable du sol; la Bible, au contraire, y verra le

signe de la liberté de Dieu dans ses dons : *C'est moi,* dit Yahvé, *qui ai fait, par ma grande puissance et mon bras étendu la terre, l'homme et les bêtes qui sont à sa surface. Et je puis donner cela à qui je veux. Or précisément, j'ai remis tous ces pays aux mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur; j'ai mis à son service jusqu'aux bêtes des champs* (Jér., 27, 5-6).

Méditant ainsi sur la possession de son sol, Israël comprit tout ce qu'il devait à l'amour gratuit et exigeant de son Dieu. Mais ce sentiment de dépendance ne naît pas seulement au souvenir du passé; le don premier de la terre se prolonge dans celui du pain quotidien. Le blé, le moût, l'huile fraîche dont Israël est comblé, tout cela vient, ainsi qu'Osée ne cessa de le rappeler, de Yahvé, son Dieu depuis le pays d'Égypte (Os., 12, 10-13, 4; cf. 11, 1). De ce sol de Palestine qu'il a remis à son peuple, Yahvé, en effet, prend un soin constant, ses yeux restent sur lui fixés d'un bout de l'année à l'autre (Deut., 11, 12).

Il existe de ce fait un lien étroit entre la fertilité du pays et la conquête de la terre. Aussi chercha-t-on à mettre en rapport avec l'histoire nationale les anciennes fêtes qui rythmaient la vie pastorale ou agraire. Pâque commémora la sortie d'Égypte (Ex., 12, 27; Deut., 16, 1), les Tabernacles, le séjour dans le désert (Lév., 23, 42-43) tandis que, plus tard, la Pentecôte en vint à rappeler la promulgation de la loi sur le Sinaï. Avec le temps, les plus vieux rites prirent également un sens nouveau en relation avec le geste historique du Dieu d'Israël. A l'origine, par exemple, il fallait prendre garde de ne point « profaner » et comme tarir la puissance vitale qui assurait la fertilité du sol, aussi réservait-on à l'esprit des moissons les prémices et le reste des moissons[7]. Les Israélites porteront donc au temple la première gerbe mais, ce faisant, ils réciteront une formule qui donne à ce geste archaïque toute une signification : *Mon père était un araméen errant qui descendit en Égypte... Yahvé nous fit sortir d'Égypte à main forte et à bras étendu. Il nous a conduits ici et nous a donné un pays où ruissellent le lait et le miel. Voici que j'apporte main-*

7. Le premier et le dernier d'une série synthétisent en effet virtuellement tous les éléments d'une série. D'où l'importance des premiers-nés ou des prémices, ainsi que celle des dernières gerbes.

...nant les prémices de la terre que Yahvé m'a donnée (Deut., 26, -10). Quant aux dernières gerbes, le Lévitique prescrira bien qu'on les laisse sur place, mais ce sera pour nourrir le pauvre et réfugié (Lév., 19, 9-10; 23, 22) car, conclut le Deutéronome : *Tu te souviendras que tu as été en servitude dans la maison d'Égypte, c'est pourquoi je te commande d'agir ainsi* (24, 22).

La terre et les biens qu'elle procure doivent donc constamment appeler à Israël cet amour gratuit et exigeant de Yahvé. Rien, pourtant, n'est plus difficile que de savoir apprécier Dieu dans ses dons. Et l'Ancienne Alliance s'achèvera en la matière sur un échec : *C'est le pain que je t'avais donné, la fleur de farine, l'huile, et le miel dont je t'avais nourri que tu leur* (les dieux étrangers) *as présentés en offrande d'agréable odeur... Tu ne t'es pas souvenue des jours de ta jeunesse où tu étais nue, te débattant dans ton sang* (Ez., 16, 19-22). Qui ne mérite au fond cette accusation portée par Yahvé contre son peuple :

> Je les ai fait paître et ils se sont rassasiés;
> rassasiés, leur cœur s'est enorgueilli;
> aussi m'ont-ils oublié (Os., 13, 5-6).

II

Intimité de l'Alliance divine

En réfléchissant sur la manière dont Yahvé lui avait donné la terre de Canaan, Israël n'a pas seulement perçu la profondeur de l'amour divin, il a pris conscience de la proximité de son Dieu, d'un Dieu agissant avec lui et en lui. On ne saurait assimiler Yahvé, en effet, à un « baal », dieu-maître du terrain qui, sans prendre personnellement parti dans les affaires humaines, cède l'usufruit d'un sol dont il demeure l'éternel propriétaire. Venant du Sinaï, le Dieu d'Israël conquiert la terre de Canaan avec son peuple, il combat dans ses rangs et met son invincible force au service de ses armées. Ce Dieu ne reste pas étranger à l'effort de ses élus, il coopère à leur action afin de rendre effectif le pouvoir qu'il leur donne sur l'univers. Le monde conquis pourra

alors vraiment être considéré par l'homme comme un héritage de son Dieu.

Yahvé, nous dit-on, livra entre les mains d'Israël la terre de Canaan. Cette expression « livrer entre les mains » signifie : donner puissance sur, mettre à la disposition, la main devant être considérée comme le principe même de l'action humaine[8]. Visant d'abord les personnes[9], elle s'étendit ensuite aux villes prises et à leur territoire : *je livre entre tes mains Jéricho et son roi* (Jos., 6, 2). — *Je livre entre tes mains le roi d'Hai, son peuple, sa ville et son territoire* (Jos., 8, 1)[10]. On finira par l'appliquer directement à la conquête de la terre elle-même : *Yahvé livra entre vos mains un lieu où rien ne manque de ce qui est sur la terre* (Jud., 18, 10; cf. Jos., 2, 24).

Cette expression « livrer entre les mains » mérite bien notre attention, car elle tend à définir la conquête comme une œuvre commune de Dieu et de l'homme. Yahvé remet, en effet, aux Hébreux un sol qu'auront foulé leurs pieds (Jos., 1, 3), c'est-à-dire, dont ils auront eux-mêmes été prendre possession. Mais cela ne signifie point qu'il se contentera, en l'affaire, de bénir « post eventum » leur victoire : cette victoire est totalement la sienne. Il a combattu pour Israël (Deut., 3, 22; Jos., 23, 3), marché à la tête de ses armées (Deut., 1, 29) : *Quarante mille hommes en armes s'avancèrent au combat sous le regard de Yahvé* (Jos., 4, 13). Nous n'avons plus le texte du *Livre des guerres de Yahvé* (Nb., 21, 14), mais nous savons par ailleurs de quelles armes puissantes il disposait pour voler au secours de ses élus : orages, tremblements de terre, pluies de grêlons, etc. Notons toutefois que son action demeure généralement plus discrète, sans cesser d'être efficace. Il agit par sa présence même au milieu de ses troupes, leur communiquant un élan, une mystérieuse puissance qui les rend invincibles : *Yahvé a chassé devant vous des nations grandes et fortes et personne n'a pu jusqu'à présent vous tenir tête. Un seul d'entre vous pouvait en poursui-*

8. P. Dhorme, *L'Emploi métaphorique des noms et des parties du corps en hébreu et en accadien*, Paris, Gabalda, 1923, p. 144.

9. Voir, par exemple, 1 Sam., 17, 46; Jud., 4, 7; 11, 9, 30; 12, 3.

10. Voir encore : Nb., 21, 34; Deut., 2, 24, 31; 3, 2.

e mille, car Yahvé était précisément celui qui combattait pour ·*s* (Jos., 1, 19-22); sans elle, au contraire, les efforts les plus ·roïques s'avèrent vains : *Ne montez pas, Yahvé n'est pas au* ·*lieu de vous* (Deut., 1, 42; cf. 14, 39-45). Bref, dans cette ·nquête de Canaan, les Hébreux ont pu se rendre compte qu'un Dieu Vivant » était au milieu d'eux (Jos., 3, 10).

L'action humaine tombant alors en totale dépendance de celle · Dieu, la valeur propre des guerriers perd une grande partie de ·n importance. A ses serviteurs qui lui objecteront, comme édéon, l'insignifiance de leur famille, ou leur manque d'élo·uence, comme Moïse, Yahvé n'aura qu'une réponse : *Je serai vec toi* (Jud., 6, 15-16; Ex., 4, 10-12). Rien n'empêche, en ffet, que Yahvé *opère le salut par un grand nombre ou par un etit nombre* (1 Sam., 14, 6) et pour qu'Israël ne s'y trompe pas, refuse parfois le concours d'une troupe importante : *trop nom·reux,* dit-il à Gédéon, *est le peuple qui t'accompagne, pour que · livre Madian entre tes mains, de peur qu'Israël ne dise : c'est ·a main qui m'a sauvé* (Jud., 7, 2)[11]. Psalmistes et sages peu·ent donc conclure :

> ni leur bras ne conquit le pays,
> ni leur bras n'en fit des vainqueurs,
> mais ce furent ta droite et ton bras (Ps. 44, 4).
> Car pour le jour du combat on équipe le cheval,
> mais c'est à Yahvé qu'on demande la victoire (Prov., 21, 31).

Tout le mérite de l'opération revient ainsi à Dieu et c'est au ·ond dans cette collaboration humano-divine que l'homme prend ·onscience de son néant. L'humilité chrétienne, en effet, ne se ·onfond pas avec un simple sentiment d'impuissance, elle sup·ose une expérience de la Toute-Puissance divine au cœur de ·otre faiblesse humaine : *Ce qu'il y a de faible dans le monde, ·oilà ce que Dieu a choisi pour confondre les forts, afin qu'aucune ·réature n'aille se glorifier devant Dieu* (1 Cor., 1, 27-29).

Yahvé n'a pas, une fois seulement, fécondé de sa Toute-Puis·ance l'action de ses enfants : ne bénit-il point quotidiennement

11. Pour la même idée, cf. Deut., 8, 17-18; Am., 6, 13; Is., 10, 13.

l'œuvre de leurs mains[12] ? Comme la pluie et la végétation prolongent le don premier de la terre, la bénédiction divine assure, de son côté, aux travaux des champs la collaboration du Dieu qui livra le sol. Cette bénédiction, en effet, est comme une puissance mystérieuse mise par Dieu au cœur des vivants afin qu'ils puissent obtenir leur plénitude d'être ; c'est pour les mortels un gage de succès, un facteur de réussite exceptionnelle dans toutes leurs entreprises[13]. Il en va de la bénédiction comme de la prise de possession de Canaan ; dans cette coopération divine à l'effort de l'homme, la part de Dieu reste prédominante :

> C'est la bénédiction qui enrichit
> sans que l'effort y ajoute rien (Prov., 10, 22).

La terre alors ne s'interpose pas entre l'homme et Dieu ; elle les unit au contraire pour une entreprise commune de conquête et de mise en valeur. Faut-il rappeler à ce sujet le mot trop connu : s'aimer ne consiste pas à se regarder, mais à regarder dans la même direction ? En tout cas, c'est dans cette intime collaboration qu'Israël prit conscience de sa filiation divine ; très anciennement[14], le sol conquis à l'ombre de la puissance divine s'appela « héritage de Yahvé » :

> Il les mit en son fief de sainteté,
> la montagne que sa droite a conquis.
> Il chassa devant eux les païens,
> il leur adjugea leur lot d'héritage (Ps. 78, 54-55).

Si Israël se sait, en effet, fils de son Dieu, c'est au même titre que le fils de David et pour les mêmes raisons, à savoir la domination sur un pays dont il a reçu l'héritage (Ps. 2, 7-8). L'homme est dit à l'image de Dieu, en tant précisément qu'il se trouve associé au gouvernement du monde, lorsque, revêtu de la gloire royale du Très-Haut, il voit l'univers soumis à ses pieds (Ps. 8, 6-7). Au moment de créer cet homme, Dieu s'était

12. Deut., 2, 7 ; 16, 15 ; 28, 12 ; Job, 1, 10 ; Deut., 14, 29 ; 15, 18.
13. Pedersen, *Israël, its Life and Culture*, Oxford, 1946, I-II, pp. 182-212.
14. 1 Sam., 26, 19 ; 2 Sam., 20, 19 ; 21, 3 ; Ps. 47, 5.

arrêté comme pour réfléchir et prendre conseil : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance; qu'il domine sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toutes les bêtes sauvages et toutes les bestioles qui rampent sur le sol* (Gen., 1, 28). Les alliances qui suivirent, avec Noé et sa descendance (Gen., 9, 1-7), avec la race d'Abraham (Gen., 15, 17), avec enfin les Hébreux de Moïse, eurent toutes pour objet la possession de la terre. C'est dans ce travail commun que devrait s'établir entre Dieu et l'homme la profonde intimité d'un véritable commerce amoureux : *Tout est à vous, mais vous êtes au Christ et le Christ est à Dieu* (1 Cor., 3, 22-23).

III

Le pressentiment de la pauvreté évangélique

Israël aime sa terre d'un amour fervent, apparemment peu compatible avec le détachement qu'a prêché et pratiqué le Christ Jésus. La pauvreté évangélique, cependant, n'est point celle de Diogène, elle ne se confond pas avec l'expérience du vide; positivement, elle tend à une juste appréciation de l'amour divin à travers ses dons. Israël, précisément, est attaché à son pays en tant qu'il constitue le signe concret de la sollicitude paternelle de Yahvé à son égard. D'ailleurs, pour avoir droit au don divin, il lui faut faire preuve d'un abandon total entre les mains de son Dieu, accepter préalablement la nudité du désert; aussi, pour paradoxal que cela semble, le don de la terre, loin d'orienter les cœurs vers la jouissance des biens matériels, apprit-il à aimer le Seigneur et à n'aimer que lui seul.

Pour entrer en terre promise, l'Ancien Testament réclame ce même geste d'abandon, ce même saut dans l'inconnu que le Christ exigera de ses disciples : *Et, quittant tout, il le suivirent* (Lc, 5, 11, 27). — *Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père pour le pays que je t'indiquerai* (Gen., 12, 1-2). Les yeux fixés sur les promesses divines, Abraham, donc, abandonna tout. Les événements ne semblent guère aller dans le sens

du dessein divin et les projets du patriarche avortent l'un après l'autre. Il cède d'abord à son neveu Lot la meilleur part de son terrain, pour circuler en hôte et en étranger (Gen., 17, 7-8; 30, 23; cf. Ex., 6, 14) sur un sol dont sa postérité seule pourrait hériter. Là encore tout s'acharne à détruire ses rêves : les dangers courus par Sara à la cour des rois étrangers, sa stérilité, l'éloignement d'Ismaël, le sacrifice d'Isaac, semblent vouloir, après chaque nouvelle montée d'espérance, remettre toujours davantage en cause la réalisation du plan divin. Et, finalement, l'aventure se solde par un échec : les ancêtres d'Israël doivent abandonner le terrain. Pourtant, alors que l'affaire paraît définitivement compromise, Dieu réitère sa promesse, prétendant que l'on continue à lui faire crédit : *N'aie pas peur de descendre en Égypte car, là-bas, je ferai de toi un grand peuple. C'est moi qui descendrai avec toi, c'est moi aussi qui t'en ferai remonter* (Gen., 46, 3-4).

L'entrée en terre promise suppose donc cette foi contre toute espérance où saint Paul a vu le modèle de la foi des chrétiens. Dieu ne donne que lorsqu'on se donne à lui.

Un dénuement total précédera également la prise de possession du sol. Israël partira de rien afin de bien comprendre qu'il doit tout à son Dieu. Yahvé rencontra son peuple comme du raisin dans la steppe (Os., 9, 13), comme un nouveau-né, abandonné, se débattant dans son sang (Ez., 16, 4-6). Et c'est dans cette *solitude éclatante du désert* (Deut., 32, 10) qu'il convoque Israël pour un *jugement face à face* (Ez., 20, 35-39), qu'il lui parle au cœur (Os., 2, 16) :

> Je me rappellerai l'affection de ta jeunesse,
> l'amour de tes fiançailles;
> tu me suivais au désert,
> au pays où l'on ne sème pas (Jér., 2, 2).

Jamais, en effet, le peuple choisi ne se sentit plus complètement qu'alors dans la main de son Dieu. Il se plaît à répéter que, depuis le départ d'Égypte jusqu'à l'entrée en Palestine (Jos., 5, 12), Yahvé l'a nourri du produit même de sa bouche (Deut., 8, 3) et fit sourdre l'eau de la roche dure. Là, Yahvé fit

preuve de sa sollicitude paternelle à l'égard d'Israël : *Il a veillé sur ta marche à travers le grand désert : voici quarante ans que Yahvé est avec toi sans que tu manques de rien* (Deut., 2, 7). — *Je vous ai fait aller quarante ans dans le désert sans que soient usés vos vêtements sur vous, ni vos sandales à vos pieds. Vous n'avez pas eu de pain à manger, ni de vin ou de boisson fermentée à boire afin que vous sachiez d'expérience que moi, Yahvé, je suis votre Dieu* (ib., 29, 4-5; cf. 8, 4).

Au cœur de qui se souvient du désert dont Dieu l'a tiré, cette réflexion du Qohélet ne saurait manquer de trouver des résonances profondes : *Quand on mange, boit et se donne du bon temps : c'est un don de Dieu* (3, 13).

Démarche de foi, mûrie par l'épreuve du désert, la possession de la terre n'enchaînera pas l'âme israélite à la recherche des biens matériels : sans détacher les yeux de son Dieu, le peuple élu prendra avec reconnaissance ce que le Seigneur lui donne. La même religion peut donc ainsi permettre de posséder Dieu et de posséder la terre[15]. L'on ne saurait même pas prétendre à cette possession de Dieu sans avoir fait l'expérience du don de la terre.

Ainsi la tribu de Lévi ne fut consacrée au service de Yahvé qu'après avoir accidentellement perdu son territoire[16]. A défaut de terre, la tribu de Moïse qui avait, à Béelphégor, témoigné de sa fidélité au Dieu de l'Alliance (Nb., 25; Ps. 106, 28-31), reçut alors en héritage la part de sacrifices réservée aux prêtres, se nourrissant des offrandes faites à Yahvé : *La tribu de Lévi fut la seule à laquelle on ne donna pas d'héritage. Yahvé, Dieu d'Israël, fut son héritage, comme il le lui avait dit* (Jos., 13, 14; cf. 18, 7)[17]. Pour eux, ce devint un titre de gloire que de ne point posséder d'héritage en Israël : *Cette tribu n'aura pas d'héritage en Israël, c'est Yahvé qui sera leur héritage* (Deut., 18, 2; cf. 10, 9).

15. J. Guillet, *op. cit.*, p. 195.

16. Le récit éponymique du coup de force tenté contre Sichem par les fils de Jacob (Gen., 34) semble indiquer que la tribu de Lévi fut décimée à la suite d'un assaut prématuré contre la citadelle cananéenne.

17. Ce privilège passa aux prêtres aaronides lorsqu'ils eurent acquis le monopole exclusif du sacerdoce : Nb., 18, 20; Ez., 44, 28-31; B. S., 45, 20.

Cet exemple suffit à montrer comment Dieu se substitue à ses dons, devenant lui-même l'héritage de ses élus, le seul bien qu'ils aient à désirer. Lorsque après l'exil les lévites furent réduits au rang de simples auxiliaires du sacerdoce, ils se considérèrent comme offerts au Seigneur à la place des premiers-nés [18], faisant de leur humble condition une situation de choix. Ces familiers du sanctuaire ne jouissaient-ils pas d'un commerce journalier avec Dieu ? En tout cas, c'est à eux que notre psautier doit ses plus beaux chants d'abandon et de confiance :

> Yahvé, ma part et ma coupe !
> c'est toi qui garantis mon lot;
> le cordeau me marque un enclos de délices
> et l'héritage est pour moi magnifique (Ps. 16, 5-6).

L'expérience de cette tribu, à la fois sacrifiée et privilégiée, s'imposa à la communauté entière ; tout Israël fut amené finalement à considérer Yahvé comme son héritage (Jér., 10, 16; 51, 19); de simples laïcs firent de Dieu leur part de choix [19], plaçant son amour au-dessus de tout bien créé :

> Tu as mis en mon cœur plus de joie
> qu'ils n'en ont, comblés de froment et de vin nouveau (Ps. 4, 8).

★

Bien mieux qu'une découverte prématurée des réalités de l'au-delà, c'est le don de la terre qui prépara le cœur humain à aimer Dieu d'un amour souverain, à n'aimer que lui seul. S'il faut considérer le christianisme comme une « force spirituelle », ce ne sera certes pas en tant que force d'évasion à la manière de certaines autres religions dont on se plaît parfois à le rapprocher. Les vraies forces spirituelles sont celles qui permettent de comprendre et de dominer le monde. Tout système religieux qui n'in-

18. Nb., 3, 11-13, 30-45; 8, 16-18.
19. Lam., 3, 24; Ps. 73, 26; 119, 57; 142, 6.

but pas cette expérience du don de la terre qu'a faite Israël sombre dans un dualisme plus ou moins manichéen, ou entraîne l'homme à la jouissance pure et simple des biens matériels, ce qui constitue bien la pire forme du matérialisme.

fr. Evode Beaucamp, O.F.M.

LA GRATITUDE ET LA JUSTICE DEPUIS JÉSUS-CHRIST

I

Le bon Larron récompensé

En vérité, je te le dis, aujourd'hui même, tu seras avec moi au Paradis...

La réponse de Jésus au bon Larron n'a guère été considérée comme une déclaration de principe! Au lieu d'en amplifier la portée, la piété chrétienne l'a toujours tenue pour une mesure exceptionnelle. Le « bon Larron » n'est que l'heureux bénéficiaire d'une amnistie « in extremis ». Une sainte Thérèse de Lisieux, elle-même, le qualifie de « voleur de Paradis ». L'on dirait que le misérable dut exclusivement son salut à un coup de chance... Comme si son mérite se réduisait à s'être trouvé là au bon moment pour servir, à la Miséricorde de Jésus, de premier « cobaye ».

Ainsi, son entrée au Ciel serait le résultat d'un coup de majesté, sublime mais gratuit. Elle serait, sur le plan réel, l'illustration de la parole où l'embauché de la dernière heure reçoit,

bien qu'il n'ait rien fait, un salaire identique à celui des ouvriers qui travaillèrent tout le long du jour!

Voilà pourquoi nous envions, plus que nous l'admirons, ce brave « bon Larron » — profiteur sublime...

★

Aussi bien, comme pour excuser tacitement Jésus de son geste de pitié quelque peu insolite, la « tradition » s'est emparée, comme d'une mise au point providentielle, de l'autre compagnon de supplice qui, lui, insultait Jésus. En le qualifiant de « mauvais », elle rétablissait l'équilibre, en laissant, au moins tacitement, entendre qu'à son égard au moins Jésus « fit son devoir »...

Quelque apaisement qu'elle puisse apporter à notre goût de la symétrie, cette brutale antithèse repose sur une hypothèse aussi gratuite que monstrueuse! De quel droit qualifier de « mauvais » — donc, de laisser sous-entendre « damné » — le larron dont l'Évangile ne précise point les sentiments derniers? Jamais le silence n'a, de la part de Jésus, signifié réprobation. Devant la femme adultère qu'il renvoya pardonnée, il se tut longuement...

Comment oser, surtout en pareil moment, lui prêter à l'égard d'un misérable dont il partageait le supplice, une sévérité qu'il n'eut point pour ses bourreaux? La souffrance horrible constituait une bien autre excuse que l'ignorance de ceux qui, de sang-froid, le firent condamner! En vérité, cette « tradition [1] du mauvais Larron » s'avère d'une cruauté révoltante.

Elle contredit l'esprit même de l'Ancien Testament, où, bien avant l'Évangile, il est révélé que Dieu, qui *sonde les reins et les cœurs,* ne juge point les siens d'après leur langage. Sous leurs mots et cris identiques, il discerne la douleur de la révolte. Au pauvre Job qui surveillait si peu son vocabulaire, il conserva son Amitié. Et l'on voudrait que son propre Fils qui, en sa propre chair, traversait le même océan de douleurs que son insulteur, se fût montré impitoyable!

1. A vrai dire, cette « tradition » n'appartient nullement à l'enseignement officiel de l'Église. Elle fait partie de l'imagerie « édifiante » à laquelle, sans songer à mal, certains éducateurs recourent...

★

Son expérience humaine a révélé à Jésus les conséquences sur l'âme des bouleversements éprouvés par le corps! Il sait combien la souffrance submerge la conscience. Aussi bien mesure-t-il à sa juste valeur la qualité d'âme qu'exigea, en pareil moment, le geste du bon Larron...

De ces paroles, nées du plus pur du cœur humain, l'Évangile nous rapporte expressément les termes. Le malheureux trouve d'abord la force de faire taire son compagnon (y parvient-il?) puis, humblement, s'adresse à Jésus : *Jésus,* SOUVIENS-TOI *de moi lorsque tu viendras dans l'éclat de ton Règne...*

Ce mort social, ce rebut d'humanité, ce criminel de bas étage, conservait en lui une droiture, une pitié, une douceur, plus fortes encore que sa souffrance horrible! Ce déchet vivant, méprisé de tous, dont nul ne sait même plus le nom, montre vis-à-vis de Jésus, un courage et une délicatesse dont, à part sa Mère, personne au monde, même les apôtres en leurs meilleurs jours (et maintenant ils avaient fui ou restaient silencieux), ne lui avait, à un tel degré, donné la preuve.

Comment eût-il pu en justice n'y point répondre? Lui qui, devant toute manifestation de confiance et de foi, n'avait jamais caché son admiration, ne pouvait se contenter ici d'une approbation silencieuse. Moins qu'avec quiconque, Jésus se garderait, vis-à-vis de ce paria, que nul n'avait peut-être jamais remercié, de se départir de cette *reconnaissance dont il avait, toute sa vie, donné tant de preuves.*

En son honneur, il mettra à exécution sa promesse de « rendre au centuple » le moindre bienfait! Il va, avec une munificence inouïe, combler ce pauvre qui, malgré sa nudité, a tiré de son cœur le don le plus royal que l'homme puisse faire à l'homme : l'amitié. *Aujourd'hui même, tu seras avec moi au Paradis...*

II

Une promotion embarrassante

Sa prodigieuse investiture n'a guère augmenté le prestige, ici-bas, du « bon Larron »! Même garantie par Jésus, elle lui a valu, auprès des chrétiens, le très banal qualificatif de « bon »... Nul ne s'est mis en frais pour scruter son histoire. On ne le désigne que par son passé cependant déclaré par Jésus amplement réparé!

L'on dirait vraiment que nous n'admettons qu'à contre-cœur la réalité de la solennelle promesse de Jésus en Croix! Le tout premier entré en Paradis en est le moins glorieux! Son souvenir compte si peu que la Liturgie ne lui a consacré aucun office spécial[2]. Tout juste le mentionne-t-elle durant la semaine sainte! Les penseurs les plus audacieux et les prédicateurs les plus diserts l'ont négligé. Son souvenir que, de générations en générations, transmet l'Évangile, nous arrive singulièrement dépourvu de commentaires! Cette affaire est dans la Passion un incident dont on se garde de majorer l'importance. Comme si la solution prise par Jésus constituait un excès sublime dont il vaut mieux ne point trop parler...

Les artistes eux-mêmes, pourtant si audacieux, ne savent où loger cet encombrant bienheureux! En *aucune* des multiples représentations du Paradis nous ne le voyons figurer dans l'entourage immédiat du Roi de gloire. Jésus-Christ aurait-il par hasard traité son compagnon d'entrée au Paradis, son ami du temps de misère, en parent pauvre dont on ne tolère désormais la présence qu'à condition qu'il se fasse oublier?...

2. Du moins couramment connu.

★

Aussi brutalement formulée, semblable question nous indigne.

Loin de nous la pensée de critiquer Jésus-Christ! Le respect nous en empêche. Le respect? mais aussi la crainte de trop manifestement ressembler au frère aîné de l'Enfant prodigue, aux ouvriers de la première heure ou aux Pharisiens qu'à des titres divers la Bonté de Dieu indignait. Nous ne sommes, nous, ni jaloux, ni mesquins, ni stupides!

Et cependant, à notre insu, notre manque d'enthousiame à l'égard du bon Larron trahit notre désarroi profond. Cette fois, il ne s'agit plus — comme avec l'Enfant prodigue ou les ouvriers de la vigne — d'un héros imaginaire, mais du cas très réel d'un homme vivant, d'un vrai bandit (de grand ou de petit chemin? Qu'importe). Et ceci change tout! Cette fois, il n'est plus question de s'émouvoir ou d'admirer, mais bien de conclure...

Or, en ce domaine, nos habitudes mentales sont en contradiction formelle avec les gestes de Jésus-Christ. Nous sommes, en matière de récompenses, infiniment plus exigeants qu'en matière de châtiments! Nous mesurons, avec une prudence extrême, nos témoignages d'admiration et de gratitude. Il nous faut des preuves nombreuses, éclatantes, hors série, dont nous vérifions, avec minutie, l'authenticité. *Nous ne plaçons qu'à coup sûr le tout petit capital de générosité dont nous disposons!* Ici, les soupçons, les hypothèses, les jugements téméraires, les présomptions ne sont plus de mise. L'expérience des hommes ne nous a-t-elle pas depuis longtemps rendus sceptiques au sujet de la sincérité et de la bonté des « gestes les meilleurs » de nos semblables? D'où, avant d'affirmer de quelqu'un qu'il est un génie ou un héros, cette multitude d'expertises et de contre-expertises.

Que dire, lorsqu'il s'agit des titres d'une créature humaine à la reconnaissance divine? Les œuvres les plus pures ne sont que souillures auprès de la Perfection infinie. L'introduction au Ciel d'un saint très méritant n'est jamais une question de droit strict. Aussi, l'appréciation des chances à la haute bienveillance du Seigneur requiert-elle un surcroît de précautions : la vérification

l'héroïcité des vertus, contrôle des miracles, signes de l'approbation de Dieu, etc...

La transcendance même de la Justice divine renforce notre conviction instinctive que seules sont vraiment méritées les récompenses dont, à l'avance ou après coup, les bénéficiaires ont acquitté le juste prix. Aussi accordons-nous, sans réticence aucune, notre dévotion aux saints qui ont « honnêtement » gagné leur bonheur. Le maintien d'un Simon-Pierre à la tête de l'Église nous scandalise d'autant moins que ses larmes après le reniement et sa triple confession d'amour au bord du lac nous ont rassurés sur l'authenticité de sa conversion.

Le « retour » de Marie-Madeleine, manifestant publiquement son repentir, ne nous surprend pas. L'absence de précisions historiques nous a même permis de concevoir sa vie, après le départ de Jésus vers son Père, comme une longue période de réparation et de compensation. Au thème de « l'apôtre parmi les apôtres » (*apostolorum apostola*...), les peintres ont préféré celui de la Madeleine pénitente », n'en finissant plus — au fond de sa grotte — d'acquitter sa dette alors qu'elle avait été royalement pardonnée! C'était là une manière, élégante et discrète, de détourner notre attention de l'aspect pour nous le plus mystérieux de la Miséricorde divine : la gratuité.

La prodigalité en matière d'indulgence nous est si inconnue que certaines paraboles de Jésus demeurent pratiquement pour nous lettre morte. Certes, nous admettons que Dieu puisse agir en roi annulant la dette exorbitante d'un créancier, en Père accueillant un fils dévoyé comme si rien ne s'était passé, en maître payant aux premiers et aux derniers embauchés un salaire égal. Nous lui reconnaissons le droit absolu de rendre au centuple un verre d'eau, d'établir dans de grandes choses un serviteur fidèle à s'acquitter de besognes très humbles, de considérer comme dignes du salut éternel des services aussi prosaïques que l'apaisement d'un affamé ou d'un assoiffé, d'un malade ou d'un prisonnier.

Mais nous n'osons croire à la *réalisation concrète* d'un programme qui bouleverse de fond en comble nos critères d'appréciation des mérites. Et voici que le cas du bon Larron nous y oblige!

Impossible cette fois de nier que la parole : *Les derniers seront les premiers* soit autre chose qu'une boutade. Quelques paroles à peine — qui n'ont rien de sublime, d'historique, ni même d'édifiant — suffisent à mériter le Ciel. Et cela, le jour même! Sur ce point, Jésus ferme à notre imagination toute issue. Impossible de près ou de loin de prêter à ce rescapé de la dernière heure une fin de vie réparatrice!

Pour avoir gagné son Paradis trop tôt, le bon Larron a sur terre perdu sa légende...

L'estime que nous lui portons reste de commande. Au fond, nous lui en voulons d'avoir si aisément extorqué le Pardon de Jésus et si habilement tiré parti de la situation. Tout Larron qu'il fût, ne s'est-il point vu dispensé même du Pugatoire? Aussi l'avons-nous soigneusement exclu des listes de nos saints protecteurs[3]. Décidément il est par trop... hors série.

Que lui importe! Au cœur de l'éternité, il demeure à jamais le vivant, le joyeux, l'insolent témoignage d'une Justice infiniment mieux avertie que la nôtre! Lui, l'oublié, possède un privilège qu'aucun autre saint ne saurait lui ravir ou aucun théologien lui oser contester l'honneur d'avoir été le seul directement « canonisé » par Jésus en personne!

★

COMMENT dissimuler sa place de choix dans l'Évangile? N'en déplaise ou non, il est au cœur même de la Passion. Avec la Mère des Douleurs et le Disciple bien-aimé, il partage le privilège inouï d'avoir été le seul être humain à qui, du haut de sa croix, le Fils de Dieu a directement adressé la parole...

Nous voici donc forcés d'admettre l'importance majeure attachée par Jésus « au joli geste » de son compagnon. L'attention qu'en pareil moment, et malgré son propre épuisement, il porta aux quelques paroles (peut-être simplement murmurées) de son compagnon, démontre qu'elles représentaient à ses yeux infiniment plus que toutes les pénitences et tous les sacrifices. A tra-

3. Il existait — et existe toujours — une « place vacante » qui n'aurait rien d'une sinécure : celle d'inspirateur et de gardien de « la fidélité en amitié » aux temps de misère...

ns elles passait le meilleur, le plus pur, d'un être humain... que, peut-être, en dehors de sa Mère, il n'avait jamais jusici rencontré... Y répondre fut pour lui *un devoir de justice*. issi, pour souligner davantage la gravité à ses yeux de l'acquitnent d'une telle dette, il lui a délibérément conféré l'allure d'un essage suprême.

Partout où l'Évangile serait publié, chacun, jusqu'à la fin des mps, saura que l'*accomplissement de toute justice* que fut sur rre la vie du Verbe fait chair, s'est achevé par un acte de grade à l'égard d'un vulgaire Larron! Le Souverain Juge ne oulut point quitter ce monde sans avoir publiquement « rendu stice » aux mérites d'un criminel.

III

Les conclusions qui s'imposent

E cet exemple, vieux de vingt siècles, qu'avons-nous fait? Depuis la scène du Calvaire, nul n'a le droit d'ignorer que compenser est l'un des soucis majeurs de la Justice selon Jésushrist. La gratitude et la reconnaissance sont des vertus dont rsonne n'est dispensé. Elles constituent des obligations positives que tous sont tenus d'acquitter.

Il suffit, pour apprécier les résultats concrets de ce principe, comparer son influence sur les deux exigences de la Justice oprement dite. « Rendre à chacun ce qui lui est dû... » s'entend n bien ou en mal, selon qu'il s'agit de mérite à récompenser ou culpabilité à châtier. Or, même dans les sociétés les plus officiellement imprégnées de christianisme, nous voyons — au oins dans le domaine public — ces deux fonctions très diversement remplies. La gratitude et le châtiment sont loin d'être à galité!

*

A gratitude officielle est un privilège personnel exclusif du pouvoir. Nul ne l'exerce sans son mandat. L'appréciation des

mérites et des récompenses relève de la bienveillance du chef, de son sens de l'équité. Lui seul, en son âme et conscience, décide, sans avoir de comptes à rendre à personne, de leur degré et de leur opportunité. La coutume en est si bien établie qu'aucun chef de gouvernement n'a été, par aucun Parlement, interpellé sur ce point!

En fait, la reconnaissance — si honorée qu'elle soit sur le plan théorique — n'a jamais constitué qu'une vertu « politique » mineure. Son exercice exige une prudence sage, plus soucieuse des répercussions sur le Bien Commun que des résultats sur les individus. L'ingratitude est, pour un roi, moins périlleuse que l'excès de générosité ou le manque de discernement! Le mécontentement qu'elle suscite n'a jamais coûté à un prince sa couronne ou sa tête! Si haut placé qu'il soit, tout chef est perdu qui se montre trop ouvertement l'obligé de ses inférieurs! Sans qu'on l'en instruise, il connaît d'instinct les époques où l'acquittement de ses obligations morales sert son propre prestige. Aux débuts, pour assurer sa réputation. Ensuite, pour s'assurer des dévouements, faire taire et rallier les mécontents. Mais, de toutes les périodes, la plus propice a toujours incontestablement été celle des guerres... le temps où, pour les individus, « le sort le plus beau, le plus digne d'envie » est de « mourir pour la Patrie ». Alors il devient juste, équitable et salutaire — et nécessaire aux survivants — que pleuvent la gloire et les citations, et que se multiplient les héros. Nul alors n'ignore qu'un « brave » ne peut que « mourir en beauté »...

La paix est, pour la gratitude, un temps de sécheresse. Les « victimes » du devoir, de la science ou des arts, les inventeurs et les génies, savent qu'ils n'ont droit, sauf exceptions rares, qu'aux honneurs posthumes. Aux simples honnêtes gens, le témoignage de leur propre conscience suffit!

★

Tout citoyen « conscient et organisé » a été sur ce point si bien éduqué qu'il discerne fort bien la hiérarchie des droits que confère ici-bas le mérite. Il sait que la reconnaissance, toute

morale, de son honnêteté ou de ses talents ne lui permet nullement d'exiger une récompense quelconque. La gratitude ou les distinctions supposent des services exceptionnels. Passé l'âge de la scolarité, la Société ne décerne, en dehors du « certificat de bonnes vie et mœurs », que des prix d'excellence.

La modestie est, sur ce point, de rigueur. La moindre réclamation fait figure de scandale, de manifestation de mauvais goût prétentieux. En guise de récompense, elle attire le blâme!

Les seuls droits « légaux » qu'un homme juste soit admis à faire valoir en justice sont celui de se défendre s'il est injustement diffamé ou accusé, et celui de porter plainte des injustices commises à son égard ou des torts qu'il a subis. Il a le droit de réclamer, d'exiger la proclamation de son innocence, le maintien du statu-quo, et la réparation des dommages qu'on lui a causés. Rien de plus!

En dehors de là, la Justice l'ignore. Son cas n'intéresse nullement la Loi. Les « droits à la gratitude » ne font point partie des « Droits de l'homme » juridiquement consacrés. Les dettes fondées sur le mérite ou les services rendus ne sont point, pour les autorités publiques, des obligations de justice stricte. Nul juriste ne les a codifiées. Aucun Droit officiel ne comporte, en regard du Code pénal — toujours minutieusement prévu — un Code de gratitude... Dès qu'il s'agit du bien, « rendre à chacun ce qui lui est dû » est une question de Morale, non de Droit!

★

S'IL se réserve d'exercer personnellement le droit de récompenser, le responsable de l'autorité, juge suprême des mérites et des torts, confie à la « Justice » celui de punir. Elle est la spécialiste exclusive des responsabilités les plus odieuses du pouvoir.

Elle constitue, en tout pays, une institution fondamentale, ayant son personnel et ses locaux. Son autorité absolue se confond avec celle de la Loi, que « nul n'est censé ignorer » et en fonction de laquelle elle juge en toute objectivité.

Elle n'attend pas, pour se mettre en branle, qu'on la sollicite!

Les délinquants ont le privilège de se voir, par la police, poursuivis, recherchés, saisis. En leur honneur, « le Parquet se déplace ».

Les délits, graves ou légers, valent à leurs auteurs une attention officielle sans commune mesure avec celle dont le dévouement est l'objet. Tout tribunal qui se respecte ne se contente point d'un simple constat. Il lui faut, pour juger, avoir, avec un soin minutieux, établi et reconstitué « la vérité... toute la vérité ». Le malfaiteur le plus banal a son dossier, ses fiches de police, son casier judiciaire. Il bénéficie d'une publicité qu'ignoreront toujours la plupart des citoyens sans histoires. La Justice s'occupe si bien des coupables que, jusqu'à leur mort, elle ne les oublie plus...

D'une telle sollicitude, les honnêtes gens auraient grand tort d'être jaloux. Ils doivent au zèle de la Justice de pouvoir, en toute sécurité, aller et venir, travailler et dormir, exister et... pratiquer la vertu. Sa vigilance les protège contre les autres et contre eux-mêmes!

De combien d'honnêtetés, la peur diffuse — née de la crainte respectueuse — qu'inspire la Justice, n'est-elle point gardienne? Certains mots nous indignent, parce que trop exacts. Tel celui d'un personnage des *Mouches*, de Sartre : « Il faut avoir peur, mon chéri. Grand-peur. C'est ainsi qu'on devient un honnête homme... » Il n'est pourtant que l'écho, dans l'ordre civique, d'une vérité valable dans l'ordre spirituel lui-même. Le livre des Proverbes nous l'assure : *La crainte de Dieu est le commencement de la Sagesse.*

IV

Le principe nouveau introduit par Jésus-Christ

Avec plus ou moins d'élégance, tous les responsables de l'Ordre social ont, sans exception, fait de la crainte un ressort essentiel de la conduite des hommes. Ils ont, faute de mieux, prévu

pire. De cette politique surtout négative, la tranquillité exté-
re obtenue ne saurait faire oublier les rançons...
autre chose déblayer le chemin et le terrain où les humains
à faire leurs preuves, autre chose leur procurer le maximum
chances! Les volontés, même les meilleures, demeurent hu-
aines, donc fragiles, exposées à la fatigue et à l'usure. Or, en
hors des rappels au devoir, quel stimulant, quel encouragement
sitifs offre-t-on aux consciences? Aucun, sinon la satisfaction,
ute personnelle, d'accomplir leur devoir! Les esprits les plus
oits, les cœurs les plus fervents se savent, dès le départ, voués
la gratuité pure... à l'héroïsme. Ils l'acceptent, bien sûr, mais
mbien de temps durera leur courage?

Avec une désolante monotonie, l'histoire nous offre le spectacle
sociétés et d'institutions, civiles ou autres, qui au lieu de
onter vont s'abaissant. Une fois épuisés les premiers enthou-
asmes, la masse retombe dans une médiocrité lamentable. L'im-
ense majorité ne tarde point à se contenter de survivre et d'as-
rer le minimum. Combien éphémères sont les beaux débuts
i dominaient l'émulation et le dévouement! D'autres soucis,
finiment moins nobles, les ont remplacés qu'expriment des
xpressions dont la gouaille vulgaire trahit la baisse du goût de
vre, du courage et de la fierté : « point trop n'en faut », « pas
zèle », « pas d'histoire », « tirer son épingle du jeu », « ne
oint se faire remarquer », « faire juste son devoir »...

Au lieu de se scandaliser de cette démission collective ina-
ouée, il serait infiniment moins hypocrite — et plus efficace! —
remédier au postulat absurde, tacitement admis par les diri-
eants humains. Ils n'ont su prévoir que les problèmes posés
r le mal. Des bonnes volontés ordinaires et des courages
oyens, ils n'envisagent rien d'autre que les défaillances possi-
es. De là leur « politique » pratiquement négative, où la crainte
s châtiments joue un rôle dont quelques vagues glorifications
s impératifs du Devoir ne sauraient compenser l'odieux. Si
rûlants qu'ils soient, les sentiments les meilleurs ne sont point
épuisables, ni les désirs les plus purs infinis. En fait, les repré-
ntants de l'Ordre prétendent entretenir et ranimer un foyer, en
débarrassant de ses cendres et en soufflant les braises...

★

Dieu n'a point créé l'homme en vue de l'effort pour l'effort! La conscience et le cœur exigent, comme les plantes, certaines conditions essentielles. La gratuité pure, c'est-à-dire l'absence totale d'espoir de réussite, de marque d'estime ou de gratitude, leur est aussi fatale que la privation d'oxygène, de lumière, de chaleur et d'eau.

Plus humain que leurs dirigeants, Dieu n'a jamais présenté aux hommes le désintéressement absolu — lequel est psychologiquement impossible — comme un idéal de perfection. Aucun législateur au monde n'a accordé une telle importance aux récompenses attachées à l'exécution de ses commandements. Dès l'Ancien Testament, toute créature humaine, quelle qu'elle fût, savait qu'elle pouvait compter sur la gratitude infinie de Dieu.

Et voici que, loin de modifier cette politique, Jésus l'accentue! Il nous démontre, par toute sa conduite, que Dieu n'attend point la mort pour rendre justice à ceux qui l'aiment. Jamais il « n'a laissé passer », sans le récompenser, le moindre témoignage de ferveur ou de dévouement. La promotion du bon Larron nous prouve l'importance, aux yeux du Christ-Roi, Souverain Juge, du rôle, dès ici-bas, de la gratitude.

★

Parce qu'il connaissait, de nos cœurs, les secrets, le Fils de Dieu fait homme a adopté à notre égard une politique infiniment plus réaliste et constructive que celle des humains. Jamais il ne nous parle des difficultés du programme sans en révéler les heureux bienfaits. Le Sermon sur la montagne est tout entier centré sur l'idée de bonheur. Les béatitudes éclairent et justifient la Loi nouvelle. A cette solennelle affirmation de principe s'ajoutent les multiples paraboles qui, toutes, nous montrent Dieu soucieux de récompenser selon leurs mérites les travaux des siens. Le Seigneur révélé par Jésus est un Maître Juste.

Or — et ici nous sommes aux antipodes des traités d'éducation civique — la reconnaissance du Juste Juge n'est point exclusive-

ment réservée aux héros! Les humbles et les petits y ont également droit, qui n'ayant l'occasion, pour prouver leur amour, d'accomplir des actions extraordinaires, doivent se contenter de gestes aussi prosaïques que le don d'un verre d'eau, ou d'une bonne parole à un condamné.

Au courage et à la patience de ces gagne-petits, dont se compose ce que Péguy appelait la « piétaille » anonyme du Royaume de Dieu — et que la société ignore! — Jésus-Christ a eu grand souci de rendre hommage. Que n'a-t-il fait pour les encourager? Nietzsche l'avait bien compris qui s'écriait : « Jamais je ne pardonnerai à Jésus-Christ, et à saint Paul, d'avoir rendu les pauvres gens intéressants! »

★

De l'équité de Dieu, les apôtres, délégués de l'autorité de Jésus-Christ, sont les témoins en ce monde. Pasteurs et intendants du Royaume de Dieu, ils savent qu'ils ont à traiter les humains dans un tout autre esprit que ceux qui président aux destinées des règnes de la terre.

L'usage brutal *de la malédiction et de la foudre* leur est tout aussi interdit qu'aux disciples trop impétueux, qui furent l'objet d'une des plus dures réprimandes de Jésus : *Vous ne savez de quel esprit vous êtes...* Leur mission est non de terreur mais d'amour. L'efficacité dans les Cieux de leur pouvoir *de lier et de délier* exige le respect, de leur part, des principes de la « politique » de Jésus-Christ. Qu'ils se gardent de ressembler au mauvais intendant qui, en l'absence du Maître, pressure et bat les serviteurs. *Le disciple n'est pas au-dessus du Maître...* qui ne voulut d'autres prestiges que celui *de la douceur et de l'humilité.* Or, il leur apprit que cela pouvait les conduire à *laver les pieds de leurs frères...*

Dieu exige de ses auxiliaires qu'ils imitent la sagesse du maître de maison qui, plutôt que de risquer d'arracher le blé, préfère remettre au dernier jour la séparation du bon et du mauvais grain. La vigne, dont chacun représente un sarment, exige certes un émondage. Mais celui-ci, précise Jésus, appartient à

son Père. Les vignerons doivent, sur ce point, se montrer discrets. Quelle vigne trop taillée a jamais rapporté cent pour un ?

★

Du rendement maximum des humains, le Fils de Dieu nous a ouvertement livré le secret. Que celui qui veut obtenir beaucoup d'autrui commence par interroger ses propres désirs... les justes requêtes de sa fierté! *On vous a dit : ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez point qu'on vous fasse. Et moi je vous dis : faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît...*

Lequel d'entre nous n'attend d'un chef autre chose que des rappels à l'ordre, n'aspire à voir en lui autre chose qu'un policier ou un juge implacable ? Or, depuis Jésus-Christ, un idéal concret nous a été offert d'une autorité qui fût le pur écho de celle du « Père ». *Notre cœur n'était-il point brûlant, pendant qu'il nous parlait... ?* disaient de lui les disciples d'Emmaüs.

Susciter chez ceux que Dieu leur confie une réflexion analogue est, depuis vingt siècles, le programme des Responsables, quels qu'ils soient, du Pouvoir.

Ch.-D. Boulogne, o. p.

LA SOUFFRANCE

Il n'est pas d'amour sans sacrifice, pas de don de soi sans oubli de soi. L'amour ne se sépare donc point de la Croix ; sur elle s'appuient ses progrès.

La Croix est au centre du mystère chrétien parce que celui-ci est un mystère d'amour, d'amour rédempteur. Le chrétien doit porter, chaque jour, sa croix avec le Christ, afin que par là s'accomplisse peu à peu en lui, à travers d'humbles occasions quotidiennes de renoncement, une œuvre de dépouillement qui le purifie, le libère des liens de l'orgueil et de l'égoïsme, l'ouvrant ainsi à la divine charité, afin que celle-ci affermisse peu à peu son empire et que tout lui soit enfin parfaitement soumis.

Voie austère, sans doute, tâche rude et difficile, assez ardue pour décourager rapidement qui croirait avoir à la mener à bien en s'appuyant sur ses propres forces. Mais vouloir la réaliser ainsi, ce serait se détourner de la voie tracée par le Christ à ses disciples ; le joug que l'on se mettrait sur les épaules ne serait plus le sien. Pour comprendre combien son joug à lui « est doux, et son fardeau léger », il faut mettre son espoir en sa Croix, en la grâce qui est en elle pour purifier toute âme qui s'y prête avec docilité.

La tâche à réaliser restera ce qu'elle est, avec toutes ses exigences : comme le Christ a porté sa Croix, il faut que nous portions la nôtre, la nôtre qui est encore la sienne. En retrancher quelque chose, ce serait retrancher quelque chose de notre union avec lui. Mais c'est lui qui la portera en nous,

nous soutenant et donnant valeur rédemptrice à nos sacrifices du fait qu'il les unit au sien. Ils n'apparaîtront plus ainsi comme un fardeau imposé sur nos épaules, mais comme un don de la miséricorde divine : la voie, ouverte devant nous, qui nous conduit à Dieu.

Cette voie de la Croix est la seule où, marchant à la suite du Christ, nous puissions pénétrer avec lui dans le mystère auquel il nous donne accès : « Si les hommes comprenaient bien, écrit saint Jean de la Croix, qu'on ne peut arriver à l'épaisseur de la sagesse et des richesses de Dieu, si ce n'est en entrant dans l'épaisseur des souffrances en maintes manières... et que l'âme qui désire à bon escient la sagesse désire premièrement d'entrer en l'épaisseur de la Croix qui est le chemin de la vie! Par lequel peu de personnes entrent : car c'est une chose commune à tous de vouloir entrer dans l'épaisseur de la sagesse et des richesses et des caresses de Dieu ; mais souhaiter d'entrer dans l'épaisseur des travaux et des douleurs pour le Fils de Dieu, il y en a bien peu qui le fassent, comme il s'en trouve beaucoup qui voudraient être au but sans passer par le chemin et par le moyen qui y mène. » (*Cantique spirituel,* str. 26.)

Le sens de la valeur sanctificatrice de la souffrance est un des aspects essentiels de l'esprit chrétien. A saint Pierre qui veut le détourner de la passion et de la Croix, le Christ répond : *Va-t'en, arrière de moi, Satan, tu m'es un scandale, car tu n'as pas le sens des choses de Dieu, mais celui des choses des hommes.*

Avoir le sens des choses des hommes, c'est redouter la souffrance et la fuir comme un mal ; avoir le sens des choses de Dieu, c'est pénétrer le mystère de la Croix, c'est reconnaître la valeur rédemptrice de la souffrance, et des moindres épreuves de la vie quotidienne, portées en union avec le Christ.

Vouloir une vie trop facile, où tout s'arrange suivant nos désirs, ce serait écarter les occasions de grâce, ce serait écarter la grâce, en refusant d'entrer dans les vues de Dieu, d'accepter les moyens choisis par lui pour la réalisation de

uvre qu'il nous confie, et qui est notre seul intérêt véri-
e.
'est la tâche à accomplir qu'il faut considérer, sans autre
ci que celui de la mener à bien, avec fidélité et courage.
l'on en accepte l'austérité, sans craindre sa peine, ou
s il ne reste qu'à se résigner au vide d'une existence
diocre, si l'on veut jouir du repos. N'arrive-t-il pas que
te vérité s'impose clairement à nous lorsqu'en présence
ne épreuve vivement redoutée nous voyons combien ce
elle apporte est plus précieux que ce dont elle prive, et
aut mieux que tout n'ait pas tourné au gré de nos désirs ?

Souffrance et vérité.

l est nécessaire que la Croix se rencontre sur notre che-
n : bien loin que les échecs ou les déceptions soient un
stacle, il y a plus de fruit à en retirer que des joies et des
cès. Dans les périodes heureuses, en effet, nous jouissons
ne tranquillité dont nous ne sentons pas combien elle est
tice. Nous sommes alors satisfaits ; nous n'éprouvons pas
besoin d'autre chose. Sans doute, le bonheur que nous
ûtons alors est fragile, mais il est doux aussi, et il est si
urel de s'y reposer. Que cette joie nous soit enlevée, voici
cette fausse sécurité s'évanouit, le frêle équilibre est
à rompu et nous nous mettons à chercher où retrouver la
x ainsi perdue... nous cherchons, un besoin s'éveille en
us, un besoin qui ne pourra trouver sa satisfaction qu'en
eu, et c'est pourquoi nous sommes déjà sur la route qui
ne à lui.Dieu n'est-il pas, souvent, celui vers qui on se
ourne lorsque tout le reste vient à manquer ? Et si cela
vrai dans les grandes épreuves qui déterminent les
ndes conversions, n'est-ce pas vrai aussi des petites
reuves quotidiennes qui sont l'occasion de ces petites con-
rsions par où notre marche vers Dieu doit se faire plus
me et plus assurée ?

La souffrance fait aller au fond des choses. Dans l'eu-
rie des périodes heureuses, nous restons superficiels,

nous nous faisons illusion sur la valeur de nos sentiments; notre attitude intérieure n'est guère généreuse, mais comme elle est tout de même à la hauteur de circonstances faciles, nous ne sentons pas le besoin de faire davantage, nous sommes en paix comme cela. Que survienne une épreuve, alors les exigences de Dieu apparaissent, nous comprenons ce qu'il demande d'une âme pour l'attirer à lui, et que pour atteindre au but vers lequel on croyait marcher en cette voie facile, il faut un détachement de soi-même, un dépouillement intérieur dont on se sent bien loin. On se voit tout embarrassé dans les liens de ces joies humaines au milieu desquelles on se trouvait si bien et dont la soudaine privation jette dans le trouble. Alors notre cœur apparaît tel qu'il est. Alors il semble que le voile s'est déchiré et toute la vie spirituelle se présente sous un jour nouveau, comme une réalité plus austère, mais combien plus belle et plus profonde; la voie de nouveaux progrès s'ouvre devant nous. En nous retirant les joies dont nous faisions plus ou moins consciemment le but de notre vie, la souffrance nous oblige à nous retourner vers le seul bonheur auquel elle laisse un libre accès : vers Dieu. Elle montre en lui l'unique fin à poursuivre, elle apprend à considérer le reste uniquement comme des moyens, et à préférer, parmi ces moyens, les plus efficaces, même s'ils nous coûtent davantage.

Cela, d'ailleurs, ne veut pas dire qu'il faille en venir à préférer toujours le plus pénible, car ce ne serait pas proportionné à nos forces, ce serait excès et présomption; mais il ne faut pas vouloir non plus que tout nous réussisse, il faut désirer simplement que Dieu puisse réaliser son plan. C'est à cette soumission humble et paisible que conduit la souffrance, à cette attitude d'abandon faite d'effacement de soi-même devant Dieu et de foi en sa bonté.

Souffrance et humilité.

L'œuvre de notre sanctification reste donc une œuvre austère et difficile. Elle ne peut se réaliser que par le sacrifice

, pour la mener à bien, il faut la résolution d'arriver à t prix au but, de n'abandonner sous aucun prétexte l'œu- e ainsi entreprise. Parfois, tout semblera nous manquer nous en viendrons à nous demander si Dieu lui-même ne us a pas délaissé, si nous ne tentons pas l'impossible en oursuivant une perfection qui semble si lointaine, tellement u-dessus de nos forces. L'idée pourra se présenter alors à otre esprit de quitter une voie vraiment par trop ardue et eut-être est-ce seulement parce qu'il n'en est aucune autre, qu'en dehors de Dieu il n'y a aucune issue, que nous re- iendrons à lui en disant comme saint Pierre : *Seigneur, qui irions-nous? Vous seul avez les paroles de la vérité.* t nous retrouverons le courage qui semblait sur le point de ous abandonner dans la pensée que, si la tâche est difficile, ieu nous a donné un moyen de l'accomplir, tout de même, ns la paix et dans la joie. Ce moyen, c'est l'humilité qui st, d'ailleurs, un fruit de la souffrance.

Ceux à qui tout réussit gardent encore intact en eux le c de la confiance en soi et risquent, au premier échec, de trouver en butte aux troubles qui sont le fruit de l'orgueil t qui conduisent au découragement. Au contraire, l'âme ue la souffrance humblement supportée a peu à peu adoucie uit d'une grande paix ; elle persévère avec simplicité dans tâche qu'elle a entreprise, sans s'étonner de sa faiblesse ; le poursuit son effort en se disant que Dieu sait découvrir u milieu des imperfections où ils semblent noyés les pauvres moignages d'amour qu'elle lui offre. Elle sait que la grâce st assez miséricordieuse pour soutenir notre bonne volonté vec une patience que rien ne lasse.

Non seulement elle est en paix, mais un continuel acte de i en la bonté de Dieu lui fait trouver en l'austère chemin u'il lui faut gravir assez de joie pour s'épanouir.

On peut dire qu'il n'est plus pour elle de vraie souffrance : on qu'elle ne ressente plus la douleur, mais il n'y a plus en d'amer dans sa peine, rien qui la déconcerte. Elle se umet dans la paix, l'abandon. Elle en vient à considérer souffrance comme une amie, une messagère de Dieu, des ains de qui elle la reçoit.

Sans doute, une épreuve plus vive pourra encore lui apporter quelque trouble, ou même causer en elle de ces tempêtes qui, sans pénétrer jusqu'en ses profondeurs les plus intimes, ne lui permettent pourtant plus guère de discerner la paix qui s'y cache ; mais Dieu, lui, voit cette paix secrète qui est le fruit de sa grâce et la preuve que son amour est vivant dans cette âme.

« Bienheureux les humbles, écrit l'auteur de l'*Imitation*, car ils jouiront d'une grande paix. »

Souffrance et amour.

La souffrance est un moyen de sanctification, non un moyen quelconque dont on pourrait user, ou ne pas user, que l'on pourrait choisir, ou écarter pour en prendre un autre, mais un moyen nécessaire, essentiel : il n'y a pas de sanctification en dehors de la participation au mystère de la Croix, en dehors du sacrifice qui, seul, peut approfondir en nous l'amour de Dieu en lui donnant l'occasion de s'exercer dans un don plus total et plus sincère. Aussi toute tendance à minimiser le rôle de la Croix et le caractère rédempteur de la grâce ne saurait qu'être sujette à caution.

Il n'en reste pas moins que c'est d'abord l'Esprit-Saint qui agit en nous et la souffrance est seulement un moyen, un instrument de la grâce, instrument dont elle use, d'ailleurs, en toute liberté : l'action purificatrice qu'elle accomplit dans une âme ne correspond pas toujours à l'importance des sacrifices qui en ont été l'occasion.

La part d'épreuve que chacun aura à subir dépendra donc de l'œuvre que Dieu veut réaliser en lui, avec ses caractères propres, ses conditions particulières, et tout ce qui fait la vocation personnelle. Dieu a son plan sur chaque âme, et dans ce plan il donne à la souffrance sa place, selon ses vues.

C'est à ces vues de Dieu que nous avons à nous plier docilement ; notre attitude à l'égard de la souffrance — ou de toute peine — doit donc être d'abord une attitude d'accepta-

on : accueillir avec simplicité ce que Dieu lui-même nous envoie.

Cela d'ailleurs n'exclut pas la mortification volontaire ; la distinction du reste n'est pas toujours si nette : tel sacrifice consenti librement ne s'offrait-il pas comme de lui-même, ne se trouvait-il pas providentiellement placé là comme une occasion de lutter pour se libérer d'une attache mal mortifiée ? Dès lors, ne pas s'y soustraire, n'est-ce pas simple docilité à la conduite de Dieu ? Et, par contre, accueillir avec empressement et de bon cœur, comme un moyen de progresser dans son amour, toute peine que Dieu lui-même impose, n'est-ce pas en faire un sacrifice volontaire et spontané ?

Mais, ainsi envisagée, la mortification n'apparaîtra pas comme un exercice méthodique à diriger nous-même. C'est bien plutôt une attitude de souplesse à la conduite de Dieu, de vigilance attentive à répondre au moindre de ses vouloirs. Nous sommes ainsi invités à la pratiquer d'une façon plus libre, plus simple, mais non moins généreuse, bien au contraire : plus nous aurons conscience qu'un plan divin se réalise en notre vie, et que chacun de nos actes y a sa place, plus nous aurons le souci de répondre au dessein de Dieu, de ne pas en troubler l'exécution par nos défaillances. Nous chercherons à nous faire docile et souple. Si de plus lourdes épreuves nous sont envoyées, c'est de la grâce que nous attendrons la force de les porter, et si elles nous sont épargnées, nous nous sentirons d'autant plus tenu d'accueillir avec empressement les menues peines quotidiennes, afin de manifester par là notre estime du sacrifice qui nous fait participer à la Croix, notre désir de demeurer toujours auprès de cette unique source de vie, de ce mystère dans lequel le Christ nous est présent et s'unit à nous.

C'est le moyen de demeurer en cet esprit de renoncement qui est l'un des aspects essentiels de l'esprit chrétien ; c'est un moyen, aussi, de se tenir prêt à consentir généreusement les sacrifices plus sensibles que Dieu aura peut-être à demander, à un moment ou à un autre, pour faire réaliser de nouveaux progrès dans son amour.

Souffrance et rédemption.

C'est ainsi que nous nous prêtons à l'accomplissement du mystère de la rédemption, en nous-même et dans les autres. Le Christ est le seul en qui la souffrance ait été rédemptrice uniquement pour autrui. En nous, les sacrifices que nous avons à offrir en union avec l'Église et pour elle restent toujours d'abord pour nous-même l'instrument d'une purification qui n'est jamais achevée.

Nous prêter docilement à l'action de la grâce réalisant en chacun de nous son œuvre rédemptrice, c'est travailler à la rédemption du monde — c'est travailler à rendre plus présent dans le monde, plus agissant, le ferment divin qui a puissance pour le transformer : la grâce, fruit de l'unique sacrifice du Christ, et que lui seul a méritée pour tous, mais qui s'épanouit dans son corps mystique dans la mesure où chacun de ses membres s'y prête davantage, la laisse plus libre d'agir en lui.

Chacun de nos renoncements coopère d'autant plus efficacement à cette œuvre d'universelle rédemption que par lui s'opère davantage notre propre rédemption : la purification intérieure qui est la condition d'une prise de possession de plus en plus totale de notre âme par la grâce. Car une âme qui vit sous cette emprise est comme une présence, un point d'insertion de la grâce dans le monde. Ce n'est plus elle qui agit ; elle lui donne occasion d'agir, elle l'appelle, l'attire sur les âmes par chacun de ses actes ou de ses paroles, par chacun de ses désirs. C'est pourquoi ses efforts portent leurs fruits... « in patientia » : dans la patience, et dans la foi, une foi qui ne se laisse pas troubler par les échecs apparents, car elle sait qu'il faut laisser faire Dieu.

La lutte dans laquelle nous nous trouvons engagés est une lutte difficile : c'est l'œuvre de la rédemption du monde. Dieu, s'il l'avait voulu, aurait pu l'accomplir par la simple affirmation et le triomphe de la toute-puissance de sa grâce. Cette voie de puissance, que ce soit précisément celle dans

quelle le tentateur essaya en vain, au désert, d'engager le
rist nous fait peut-être entrevoir pourquoi elle ne pouvait
e celle de Dieu. Pour réaliser le mystère de son amour, il
choisi de plus humbles moyens : il a préféré prendre
omme tel qu'il était, aux prises avec le péché qui est en
, avec ses infirmités, ses ignorances, et accomplir en lui
e œuvre qui, au lieu de vaincre d'un seul coup ces obsta-
s, les surmonte peu à peu, en tenant compte des condi-
ns où nous nous trouvons, du concours plus ou moins
néreux que nous lui prêtons. Ce pauvre concours humain,
ec ses déficiences, ses défaillances, seconde bien imparfai-
ment la grâce, ne lui permet pas de s'épanouir en pleine
issance. Il se prête plutôt à une œuvre de patience lente,
chée, modeste. C'est l'humilité de la Croix, que le Christ
vit en chacun de ses membres. C'est notre loi à tous,
lon laquelle se réalise notre progrès vers Dieu. Cela est
ai de ceux qui, plongés dans les préoccupations terrestres,
is par elles, ne pouvant s'en libérer pour s'élever plus
ut, semblent n'éprouver aucune aspiration vers autre
ose, être dans une ignorance presque invincible d'un
onde qui est comme fermé pour eux. Mais cela est vrai
s saints eux-mêmes : Dieu ne les conduit que peu à peu à
e compréhension plus vraie, plus profonde de ces divines
alités, compréhension à laquelle ils ne peuvent atteindre
e par le lent travail d'une grâce purificatrice les dépouil-
nt, eux aussi, de leur humaine grossièreté.

Il faut nous souvenir de cette difficulté de la lutte où nous
mmes engagés, afin de comprendre quel effort généreux
e exige de nous.

D'autant plus que notre coopération à cette œuvre de la
édemption, comme tous les aspects de ce mystère, est quel-
e chose de bien plus profond que nous ne le soupçonnons.

Ce sont les insondables richesses de la divine miséricorde
i se révèlent dans la Rédemption, et elles se manifestent
us mille formes diverses, dont nous ne saurions épuiser
s secrètes magnificences.

Certes, nulle part elles n'apparaissent avec plus d'éclat

que dans l'âme très pure de la Vierge Marie, élevée jusqu'aux sommets de sainteté qui conviennent à sa Maternité divine, et cela par une grâce qui demeure une grâce rédemptrice, une grâce toute miséricordieuse.

Mais si notre regard ne peut s'élever assez haut pour contempler ces splendeurs, il ne peut davantage se faire assez pénétrant pour sonder les abîmes où c'est encore l'extrémité de la divine miséricorde qui s'exprime sans pouvoir jamais s'épuiser. Car la même surabondance se manifeste par la munificence de ses dons comme par l'immense misère vers laquelle elle daigne s'abaisser.

Considérons ceux qui ont à porter plus lourdement que d'autres le poids du péché, dont le Christ est venu nous délivrer. En eux comme autour d'eux, que de choses se liguent pour leur rendre difficile de s'élever jusqu'à Dieu ! Dans ces vies qui semblent si misérablement humaines, si peu une voie vers le Ciel, comment Dieu reste-t-il présent ? Et pourtant,si la grâce de la Rédemption est réellement offerte à tous, ne faut-il pas qu'elle trouve une voie pour aller jusqu'à ces âmes et secourir leur détresse, un mode selon lequel elle leur soit accessible, et il leur soit moralement possible de l'accueillir, d'en profiter ? Nous devons donc croire que s'éveillent en ces vies assez de bonne volonté, assez de bons désirs pour ébaucher au moins un geste d'appel vers Dieu, exprimer quelque chose de ce besoin, de cette aspiration qui ouvre une âme à la grâce rédemptrice du Christ ; quelque chose, en soi, d'infime peut-être, mais qui vient d'une âme ayant à porter trop lourdement le poids du péché pour pouvoir — moralement — faire beaucoup plus elle-même pour s'en dégager. Cette lueur de bonne volonté ne suffit-elle pas pour donner prise à une grâce dont c'est le rôle de guérir le monde pécheur, de suppléer à ses insuffisances ? Ne faut-il pas juger de cette grâce rédemptrice d'après ce monde qu'elle doit racheter, qu'elle doit être assez puissante pour délivrer de la domination du péché, partout où elle se trouve ? Et pour la majorité de l'humanité, la Rédemption peut-elle être efficace autrement que comme cela : si elle ne fait pas que soutenir, aider ou pardonner, mais si elle supplée, aussi,

miséricordieusement, à tout ce qui manque aux infirmes, à ceux qui peuvent à peine ébaucher un geste de bonne volonté vers un Dieu qu'ils ignorent presque, à ces vies qui ne sont pas nécessairement mauvaises, mais où l'amour de Dieu tient si peu de place, et qui sembleraient si vides de lui ?

Prises isolément, ces existences semblent bien peu inspirées par l'amour de Dieu, mais ce peu — insuffisant peut-être à leur donner valeur par elles-mêmes — ne suffit-il pas à leur donner quelque titre à être assumées dans un ensemble : dans ce tout animé de la divine charité qu'est le Corps mystique du Christ, ce tout dont elles se trouvent ainsi solidaires et qui les soutient et les élève au-dessus d'elles-mêmes ?

N'est-ce pas d'ailleurs un aspect essentiel de la Rédemption d'être un mystère de divine suppléance? Le Christ supplée pour nous, dont il s'est fait solidaire, mais il veut aussi que nous suppléions les uns pour les autres. Car tout, en lui, nous est commun. Et la surabondante plénitude de la vie que nous recevons de lui et en laquelle nous lui sommes unis ne se manifeste pleinement qu'en cette efficacité qui la fait agir pour le bien de tous en chacun des membres qu'elle anime.

Puisqu'il en est ainsi, nous ne saurions en aucune manière n'être responsable que de nous-même. Ces pauvretés, ces infirmités que nous voyons en autrui, ce sont les nôtres : la grâce qui est en nous est en nous pour leur porter remède, et si nous lui avions été plus fidèle, peut-être ne seraient-elles pas — ou pas tout à fait — ce qu'elles sont.

Plus elle nous est largement accordée, plus nous sommes responsables de cette grâce rédemptrice, plus il nous incombe de la rendre, autant qu'il dépend de nous, présente à ce monde qu'elle veut sauver.

Dom Georges Lefebvre, O.S.B.

LE CŒUR DU MONDE

I

Il n'est pas aisé de savoir exactement ce que l'on entend aujourd'hui par « livre de spiritualité ». Il suffit de parcourir la bibliographie de la présente revue pour voir que cette désignation recouvre les réalités les plus disparates. Le Cœur du Monde, *de Hans Urs von Balthazar, que l'éditeur Desclée de Brouwer vient de rendre accessible au lecteur français dans une traduction qui est une réussite de fidélité, de fluidité et de rythme — elle est même par endroits, chose paradoxale, presque trop belle — mérite par excellence ce titre. Dans l'incroyable fatras de la littérature catholique moderne, un livre, soudain, s'impose.* Le Cœur du Monde *est un des rares livres de spiritualité dont la lecture indéfiniment reprise découvre de nouvelles beautés et de nouvelles profondeurs. Le livre existe parce qu'il comporte un message d'une gravité exceptionnelle, message qu'il exprime dans une langue inimitable, dont un recenseur voulait bien nous assurer récemment qu'elle l'exaspérait et que, pour notre part, nous nous permettrons de trouver pleine de merveilles et providentiellement accordée à la langue que parlent les hommes d'aujourd'hui. Le mystère chrétien est, encore de nos jours, capable de créer une langue, de prendre une expression aussi neuve, aussi irréductible aux expressions passées que celle-là. L'auteur, nous nous en souviendrons, a écrit des pages admirables sur l'affinité de la musique de Mozart et de la dogmatique de Karl Barth*[1]. *Ce serait desservir son projet que de réduire l'analyse du* Cœur du Monde *à ses éléments formels, mais il faut tout de même y insister. Il n'y a dans le livre aucune litté-*

1. Karl Barth, *Darstellung und Deutung seiner Theologie*, Olten, 1951, pp. 36 sq.

nature; à aucun moment, on ne sent un livre écrit, *au sens où Pascal n'aimait pas qu'une œuvre le fût — et pourtant la grandeur, toute biblique, de l'histoire que ce livre raconte, communique à la langue qui l'exprime quelque chose de sa vigueur et de son étrangeté.*

Le P. von Balthazar a passé sa vie à étudier, traduire, éditer les plus grands des Pères de l'Église latine et de l'Église grecque. En évitant tout pastiche, il recrée une langue qui est pour ses contemporains celle que devaient parler Origène et Augustin aux leurs. Enfin, voici un homme d'Église dont la langue, toute biblique, nous arrive, merveilleusement humaine, chargée de toutes les sonorités de la langue d'Hölderlin, après avoir affronté, dans des traductions justement célèbres, la langue de Péguy, de Claudel et de Bernanos[2] *!*

Les récents homéliaires patristiques traduits en français sont tous plus décevants les uns que les autres : les Sermons *de saint Léon, par exemple, fort bien traduits dans* Sources chrétiennes, *supportent mal la lecture publique, alors que leur lecture latine au chœur est un enchantement.* Le Cœur du Monde *est composé d'une suite d'hymnes en prose. Il faut donc le lire, non pas comme un traité scolastique, mais à petites doses, comme une* lectio divina. *Les communautés religieuses, en particulier, feront bien d'en faire la lecture de leur* collatio. *Personnellement, nous avons fait plusieurs lectures publiques et méditatives de ce texte : à chaque lecture, la réunion en était toute transformée :* une voix s'était fait entendre.

D'UN être à l'autre, quelle distance! Et même lorsqu'ils s'aiment et se font signe mutuellement de l'îlot qui leur sert de prison, même lorsqu'ils tentent de faire communiquer leurs solitudes et de se donner une illusoire unité, bien vite les surprend, d'autant plus douloureuse, la désillusion, lorsqu'ils retrouvent les barreaux invisibles, la froide paroi de verre contre laquelle ils viennent buter, pauvres oiseaux captifs. Aucun n'enfonce la porte de son cachot, aucun ne sait qui est l'autre. C'est à tâtons que se cherchent l'homme et la femme, l'enfant et l'adulte, à peine moins mystérieux l'un

2. Dans la belle préface qu'il a donnée à l'édition française du livre de BALTHAZAR, *Théologie de l'histoire*, Paris, 1955, Albert Béguin souligne la signification personnelle de la qualité poétique, « musicale (ou musicienne), qui a marqué cette œuvre ». Avec Robert Grosche, Balthazar a été l'un des grands traducteurs de Claudel en langue allemande (*Le soulier de satin*).

pour l'autre que l'homme et l'animal. Les êtres sont mutuellement étrangers, et s'uniraient-ils harmonieusement comme les couleurs, l'eau limpide et la pierre, le soleil et la nuée, la merveilleuse symphonie de l'univers a pour prix la séparation la plus amère. Simplement exister comme un être entre d'autres êtres, c'est déjà un renoncement. Brisé en mille miettes le miroir limpide, dispersée dans le monde entier l'image infinie, un monceau de débris, voilà ce qu'est le monde. Chaque parcelle demeure pourtant précieuse, et toujours chaque fragment reflète un rayon du mystère originel. En chaque bien fini c'est un bien infini qui se laisse pressentir, la promesse d'un mystérieux surcroît, une perspective merveilleuse prête à se dévoiler, un attrait si fort et si doux qu'à chaque instant de joie soudaine notre cœur cesse de battre. Alors, pour quelques secondes, nous croyons voir l'objet inestimable, délivré de son enveloppe, dépouillé de la poussière quotidienne : vraie merveille, source d'une joie sans limites, marquée du sceau de l'origine première, gage de l'unité perdue. Mais inaccessible et à jamais mystérieux demeure le cœur de la joie : vaine toute tentative pour le saisir, qui s'y essaie tient le fruit d'Adam dans sa main, non le fruit infini de l'arbre de vie. Avec un sourire triste, l'image céleste s'échappe, pâlit, se dissipe en brume légère. Ce qui semblait sans limites laisse réapparaître ses parois immuables, et les deux êtres, le chercheur et l'objet de son désir, retombent dans leur étroite prison. Et de nouveau nous nous retrouvons tous les uns en face des autres, parcelles infimes de ce qui est déjà partiel, et ce que chacun possède n'est que l'effet d'un partage. Il n'est pas d'efforts désespérés, pas de larmes qui soient capables de renverser les murs de la prison (pp. 11-13).

A y regarder de près, on verra que, bien loin d'être extravagantes, ces lignes ne sont que l'exploitation d'un des topoi *les plus classiques, pour ne pas dire les plus usés, que nous offre la littérature euro-*

péenne et, très spécialement, l'histoire de l'éloquence et de la théologie chrétiennes. C'est à volonté le chapitre d'un De Bono, *la plainte d'un* De contemptu mundi, *la* confessio *du cœur humain éternellement inquiet, une page des* Parochial Sermons, *ou tout simplement un chapitre de* L'Imitation de Jésus-Christ. *Seulement, le miracle, ici, c'est que cette page ne nous arrive pas dûment munie de l'estampille d'un* Institut d'Histoire de la spiritualité, *qu'elle ne soit pas extraite d'un volume de* Sources chrétiennes. *Le texte du* Cœur du Monde *existe sans références. Je parle des références explicites. Dans des pages fameuses, Péguy nous a appris que c'était là pour un texte, aux yeux de certains, une disgrâce irrémédiable*[3]. *Une de celles qui déconcertent le plus les recenseurs et « bulletinistes » professionnels*[4]. *Mais les « bas de pages » ne sont pas la seule justification scientifique d'un texte. Le livre du P. von Balthazar est bourré de références implicites de tous ordres, mais il faut savoir les identifier, comme des articulations sous une peau trop lisse. Et cette*

3. « L'idée moderne, la méthode moderne revient essentiellement à ceci : étant donné une œuvre, étant donné un texte, comment le connaissons-nous; commençons par ne point saisir le texte; surtout gardons-nous bien de porter la main sur le texte; et d'y jeter les yeux; cela, c'est la fin » (*De Jean Coste*, p. 64). — « Vous avez certainement entendu parler des anciens Grecs, monsieur Rudler, au cours de vos études d'enseignement secondaire, au cours de vos humanités, quand vous faisiez vos classes. Vous savez, Homère, Hésiode; Eschyle, Sophocle; Démosthène; Platon, Aristote; Plotin; les Ioniens, les Éléates; Thalès et Pythagore; Épicure, Marc-Aurèle, tous ces imbéciles qui ne savaient pas ce que c'est qu'une œuvre littéraire, parce qu'ils n'avaient pas nos *méthodes* » (*L'Argent*, p. 88). — « M. Andler nous a enseigné qu'on n'a pas le droit de traiter un sujet, ni même d'en parler, tant qu'on n'a pas épuisé la documentation et la littérature de ce sujet » (*op. cit.*, p. 90). — Contre les « modernes », Péguy définit sa position : « Celui qui comprend le mieux *Le Cid*, c'est celui qui prend *Le Cid* au ras du texte; dans l'abrasement du texte; dans le dérasement du sol; et surtout celui qui *ne sait* pas l'histoire du théâtre français » (*op. cit.*, p. 95).

4. Recensant un livre du regretté P. Dehau, O. P., le bulletiniste d'une grande revue scientifique ne trouvait rien d'autre à signaler, au sujet de ce livre, qu'il en appréciait la « valeur religieuse », mais que son « genre littéraire » l'empêchait de le considérer plus avant. Le moins qu'on puisse dire est qu'un tel type de compte rendu représente, lui aussi, qu'il le veuille, qu'il le sache ou non, un « genre littéraire », dont l'intérêt « scientifique » nous semble problématique et la valeur « religieuse », à coup sûr, rigoureusement nulle. Une telle distinction entre valeur « scientifique » et valeur « religieuse », qui constitue d'ailleurs à elle seule tout un monde, fait rêver. Dante a-t-il, oui ou non, une valeur « scientifique » et, s'il n'en a pas, nous voilà bien embarrassés : qu'allons-nous faire de *La Divine Comédie* ?

identification est l'œuvre de la culture théologique, mais aussi de la culture tout court, et d'une certaine intelligence immédiate des êtres et des situations.

Si nous consentons, par exemple, à nous laisser toucher et instruire par les deux pages précédentes, qui ouvrent Le Cœur du Monde, *sous l'amoncellement d'images d'un texte perpétuellement allusif, nous découvrons d'innombrables significations. Quelle expression plus cruelle, plus affreuse, quelle analyse plus lucide de la solitude humaine peut être donnée que celle qui est ici suggérée par ces « barreaux invisibles », cette « froide paroi de verre » à ceux qui, une fois, ont pris le temps dans leur vie de considérer le mystère de l'existence animale captive? Les désaccords profonds, les antinomies de structure entre l'homme et l'enfant sont ensuite rapprochés des différences qui opposent l'existence humaine et l'existence animale. La spécificité de l'existence animale, voilà qui remplit les livraisons d'innombrables revues de psychologie depuis un demi-siècle, mais c'est aussi un thème qui sous-tend un traité théologique de l'existence paradisiaque, le leitmotiv des deux cents premiers quatrains de l'*Ève *de Péguy, plusieurs des* Élégies de Duino, *l'interprétation chrétienne, en iconographie et en théologie, du mythe d'Orphée... Il est impossible de donner une description plus adéquate, tout à la fois théologique et mythique, de la solitude humaine qu'en évoquant la non-communication de l'homme et de l'animal. Poursuivant notre lecture de ce texte si évocateur, nous sommes reconnaissants à l'auteur de n'être pas passé à côté du ruisseau sans y avoir perçu la merveilleuse unité de l'eau et de la pierre et de savoir encore, comme un enfant, « qu'à chaque instant de joie soudaine, notre cœur cesse de battre », nous lui sommes reconnaissants de parler la langue de Rilke — lui qui est si dur pour les lecteurs du poète — quand il veut saluer et reconnaître la présence d'un transcendental : « Vraie merveille, source d'une joie sans limites, marquée du sceau de l'origine première, gage de l'unité perdue »... Le livre ne parle que par allusion. C'est un langage scellé, comme celui du* Cantique des Cantiques, *ou des* Illuminations *ou des* Cinq grandes odes. *Celui qui reste au plan des images et des mots en a, je crois, vite assez. Mais celui qui possède le chiffre et pour qui ces paroles se mettent à parler, entre dans le monde d'un émerveillement inépuisable. Avec beaucoup moins de force sans doute que Claudel, Theodor Haecker le disait bien : « L'analogie lyrique ouvre aux yeux de l'esprit un monde spirituel où tous les êtres, transfigurés, se compénètrent sans se heurter, s'intègrent les uns dans les autres dans une harmonie admirable et gardent cependant, à la lumière du langage, forme et figure distinctes. Fille aînée de la sagesse, la parole est elle-*

même invisible, mais elle rend visibles les liens immatériels qui unissent les sphères aux sphères, les profondeurs aux profondeurs, les profondeurs aux hauteurs, les hauteurs aux hauteurs, la plante à la plante, l'animal à l'animal, l'animal à l'homme, les hommes aux hommes, les corps aux corps, les corps aux âmes, l'âme à l'esprit, les esprits aux esprits, l'image à l'image, les images aux idées, l'idée à l'idée[5]. »

Une œuvre comme Le Cœur du Monde *s'expose donc, de par sa facture même, à toutes les disgrâces qui menacent la vie d'un poème ou d'une toile. Mais demanderons-nous à l'honnête garçon de salle du Louvre de justifier l'existence des tableaux dont il a la charge, ou à un marchand de couleurs d'évaluer les trésors de la Pinacothèque de Munich?*

II

Nous nous sommes longuement étendus sur l'aspect littéraire de cette œuvre, puisque aussi bien c'est celui qui risque de créer le plus de méprises entre l'auteur et son lecteur. L'objet du livre, c'est une théologie du Sacré-Cœur. On sait que le culte rendu au Sacré-Cœur, depuis le moyen âge, a tour à tour servi de support à la piété la plus affadie, la plus suspecte parfois, et à la théologie la plus traditionnelle et souvent la plus sublime[6].

L'originalité du P. von Balthazar, c'est de ne pas écrire un livre sur *la théologie du Sacré-Cœur, c'est d'oser s'inscrire à la suite de tant de grands mystiques, et de passer de l'analyse à l'invocation et à l'adjuration. Il y a entre son livre et certaines études savantes sur le Sacré-Cœur la même différence qu'il y a entre une question du* De Deo *et une hymne au Dieu personnel. On passe du « il » au « je » et au « toi ». C'est, on l'imagine, une opération pleine de risques, puisque l'auteur doit non seulement rédiger les questions de l'homme, mais aussi, dans les réponses, faire parler le Christ lui-même. Il appartient donc à chaque lecteur de dire s'il se reconnaît* — hodie, si vocem ejus audieritis — *dans les questions de l'homme et s'il entend bien la voix du Christ dans les réponses qu'on lui prête. Il s'agit d'une ultime confrontation. Et sans doute n'est-il plus là question que d'ex-*

5. *Christentum und Kultur,* Munich, 1946, Ueber Francis Thompson und Sprachkunst, p. 183.

6. Le R. P. Robilliard, O. P., a consacré de beaux articles dans la présente revue à l'histoire de ce culte et de cette théologie.

périence personnelle. Ou il faut se débarrasser d'un tel livre en le déclassant en le « classant », ce qui revient au même —, ou il faut se rendre à sa sommation : entendre une voix, une voix irrécusable, fermer le livre et, ensuite, prier ou se confesser. A ce point, la tâche du recenseur s'arrête : elle cède à la confessio, *à l'action de grâces personnelle. Elle ne peut plus être qu'indiscrète.*

Frigescente mundo. *C'est sur le désert, sur le chaos du monde que le cœur du Christ a fait tomber ses premiers rayons :*

C'EST comme si le soleil s'élevait au-dessus du chaos et illuminait un monde composé seulement de désert, de glace et de roc. Sur ce désert aucun animal, aucune vie, aucune forêt, aucune pousse verte, aucun germe, pas une trace, pas une possibilité de vie. Et, au-dessus de cette mort, rayonne la lumière du monde. Elle rayonne et se répand, déverse sa clarté jour après jour, se lève et se couche avec la même sérénité calme, épanche sa vie — mais la vie était la lumière des hommes — et le moment vient où se produit le miracle : du sol s'élève une première pousse tendre, puis une deuxième, puis douze, soixante-douze, jusqu'à ce que, de la mort féconde de la première semence, se prépare une mince couche de terrain fertile, que grandisse le premier arbuste, la première ombre, que les zéphyrs se chargent de germes vivants, que les fleuves voient leurs rives se parer de verdure, et enfin, le somptueux tapis s'étant à présent tout entier déployé, qu'apparaisse aussi le roi de cet empire, l'homme, dont les yeux, pleins de gratitude, se lèvent vers la lumière maternelle qui l'a engendré.

Mais quel est ce soleil? Qui a pris sur lui cette corvée d'amour? Quelle est la lumière qui illumine tout homme venant en ce monde? C'est le cœur du monde; un cœur comme le nôtre, un cœur humain qui lui-même a soif d'une réponse d'amour. Un cœur comme le sont précisément tous les cœurs, plein d'ardente folie, plein d'espérance déraisonnable. Plein d'obstination. Un cœur qui languit s'il n'est pas aimé lui-même. Qui vivrait toute une vie uniquement

parmi des ennemis? Si quelqu'un se trouvait, comme Robinson, jeté sur une île déserte, il disposerait au moins des souvenirs de sa jeunesse, et il peuplerait sa solitude avec les images de ses amitiés du passé. Un cœur d'homme n'est pas semblable à Dieu; il ne se meut pas en cercle seulement en lui-même, il n'est pas dépourvu de désirs. Il bat, il palpite, il cherche, il a soif de sang étranger pour vivre lui-même. Un cœur d'homme n'est pas, comme Dieu, tout-puissant; il ne peut pas créer par une simple parole avec une puissance souveraine. Quand il a voulu créer, Dieu a dit : « Que cela soit! » et il en fut ainsi. Mais que peut un cœur s'il ne trouve pas une réponse d'amour? Que fera-t-il si nous ne voulons pas aimer (pp. 64-65)?

Il nous est impossible d'analyser dans le détail cette « descente aux enfers » que représente pour la divinité cette insertion dans l'existence humaine. L'auteur, comme Bernanos, va très loin dans cette exploration : jusqu'aux confins du terrible et de l'horrible, mais il ne se départit jamais de la plus douce pitié pour le malade vers lequel il se penche. Il reste le chantre de la grâce salvatrice. Il s'agit d'ailleurs de savoir si certains anthropomorphismes apparents ne traduisent pas la réalité dernière de l'Incarnation : « Tout sera plus difficile qu'il ne semblait, considéré du ciel. Vu de là-haut, l'amour était irrésistible, ce qui était habitué à vaincre... C'est dans cette assurance qu'il était venu. Et maintenant qu'il est là, revêtu de ce lourd manteau de chair et que dans sa poitrine bat ce cœur charnel : comme tout est étranger, différent de ce qu'il pensait! Comme ce vêtement assombrit le rayon céleste! » (p. 66). *Trois chapitres : « La Passion — Ainsi parle Satan — Dieu est dangereux », trois chapitres, où l'auteur se montre d'une impitoyable lucidité sur les hommes et les institutions contemporaines, décrivent cette mort de Dieu parmi les hommes, et cette pourriture progressive de l'homme qui se refuse à Dieu, qui met Dieu en prison et que ce refus condamne lui-même à l'asphyxie et à la pourriture. Mais de cette mort de Dieu, de cette « agonie » du Christ évoquée ici en termes extrêmes* (pp. 117-118) *naît la vie, jaillit le salut du monde. A l'homme, le Christ adresse alors cette étonnante consolation : « Ta prison est devenue ma prison et ma liberté, ta liberté. Ne cherche pas à savoir comment cela est arrivé, mais réjouis-toi et rends grâce. Un cadavre lui-même ne pourrit pas éternellement... »* (p. 154).

L'auteur est allé très loin, reprenant les termes du Victimae paschali laudes, *comme toute une tradition patristique l'y autorisait, dans la description presque mythique de ce duel de la mort et de la vie. Mais quelle formidable ode à la victoire, quel hymne à la joie constitue la dernière partie de son livre ! A regret, nous devons nous contenter de ne citer qu'une page de cette hymne, belle entre toutes, il est vrai. Elle peut sembler littéraire — et elle l'est, en effet. Mais c'est d'une poésie sublime qu'il s'agit en réalité, celle, qui court en filigrane sous le texte de Balthazar, de la prose* Veni Sancte Spiritus. *Le monde s'est réchauffé, le monde revit, le monde fleurit,* fronde, flore, germine.

PERSONNE n'a vu l'heure de ta victoire. Personne n'est le témoin de la naissance d'un monde. Personne ne sait comment la nuit infernale du samedi s'est transformée en la lumière du matin de Pâques. C'est en dormant que nous avons été transportés sur des ailes par-dessus l'abîme, en dormant que nous avons reçu la grâce de Pâques. Et personne ne sait comment l'événement lui est arrivé. Chacun ignore quelle main a caressé sa joue de telle sorte que soudain le monde blême éclata pour lui en vives couleurs et qu'un sourire involontaire s'épanouit sur son visage à cause du miracle qui s'accomplissait en lui.

Qui peut décrire ce que signifient ces paroles : le Seigneur est esprit ? L'esprit est l'invisible réalité qui s'atteste elle-même comme plus éclatante que toute réalité sensible. L'esprit est l'invisible parfum du paradis qui est venu s'installer parmi nous. L'esprit est la grande aile invisible, qu'on reconnaît au souffle de l'air et à la joie soudaine où nous plonge la caresse légère qu'elle nous donne au passage. L'Esprit est le Paraclet, le consolateur ; dans le sein de sa tendresse la parole du repentir s'évanouit sans être émise, absorbée comme une goutte de rosée à la lumière du soleil. Un grand manteau blanc de soie légère enveloppe ton corps et sous lui se désagrègent comme d'eux-mêmes les haillons collants du désespoir. L'esprit est un enchanteur : il peut créer en toi ce qui n'y était pas, faire disparaître ce qui

raissait indestructible ; au milieu d'un désert, il crée des
rdins, des fontaines, des oiseaux, et le produit de son
uvoir enchanteur n'est pas une apparence vaine, mais la
rité pure. Et avec la vérité il crée en toi la foi. Grâce à
i, tu crois à la parole, tu vois, tu éprouves, tu touches ;
sens le nouvel organisme qui a pris naissance en toi, tu
resses la peau lisse d'où la plaie s'est effacée par miracle.
u vis dans le royaume des merveilles, tu te promènes en
i comme un enfant à travers un conte : bienheureux et
ns t'étonner de rien. Et comme un rêve que l'on ne se
ppelle plus très bien, tout s'est transformé en passé, et
mme un tableau dans un cadre nouveau, tout l'ancien
onde est maintenant suspendu dans un nouvel espace.

Tu étais encore à genoux, il y a un instant, en larmes
près du tombeau vide. Et tu ne penses toujours qu'à une
ose : le Seigneur est mort, la vie si douce entre lui et moi
cessé. Tu te contentes de fixer le vide béant du sépulcre,
souffle glacé qui donne le frisson émane de ton âme, où
pose le défunt, où tu l'as embaumé et enveloppé des ban-
lettes de ton respect qui n'attend plus rien. Tu veux
tourer son tombeau d'un culte immortel, prier sans relâ-
e, faire célébrer dans les églises des cérémonies autour
un absent, un service sans espoir en l'honneur de ton
nour défunt. Hélas ! que signifie maintenant la résurrec-
on ? Qui le sait parmi ceux qui ne sont pas ressuscités ?
ue signifie maintenant la foi ? Elle est scellée dans le tom-
au. Que signifie maintenant l'espérance ? Une pensée
orne sans force et sans élan. Et l'amour ? Ah ! peut-être
core le regret, la douleur vide et inconsolée, la lassitude
i ne peut même plus s'affliger. Ainsi tu es fixé dans le
de. Car, en fait, le tombeau est vide, toi-même es vide,
ais, par là-même, tu es déjà pur, seule une raideur t'em-
che de regarder en arrière. Tu regardes fixement devant
i, et derrière toi se trouve la Vie ! Elle t'appelle, tu te

retournes et tu ne la reconnais pas ; ton œil désaccoutumé de la lumière est incapable de la percevoir. Et soudain un seul mot : ton nom ! Ton nom propre, celui que tu aimes tant, sortant de la bouche de l'amour, ton être, ton essence, toi-même, jailli des lèvres qu'on croyait fermées à jamais. O parole, ô nom, ô toi, mon nom propre ! Dit à mon adresse, émis dans un sourire et dans une promesse, ô fleuve de lumière, ô foi, espoir, amour ! Dans le temps d'un éclair, je suis devenu l'être nouveau, je le suis, je le peux, j'en ai le droit, je suis rendu à moi-même pour pouvoir me jeter dans le même instant, dans le même transport d'allégresse, aux pieds de la Vie.

Je suis la Résurrection et la Vie ! Qui croit en moi, qui est touché par moi, qui entend son nom de ma bouche, celui-là vit et il est ressuscité des morts. Et c'est aujourd'hui ton jour de naissance, le plus neuf, le plus jeune de tes jours, pour toi il n'y en aura jamais de plus jeune que ce jour d'aujourd'hui, où la Vie éternelle t'a appelé par ton nom. (pp. 169-172.)

S'il s'obstine à ne voir dans ces textes qu'une série de « métaphores », tant pis pour lui : nous laisserons le rat mourir de faim au milieu d'un champ de roses.

Pie Duployé, o. p.

LE ROMANCIER ET LE THÉOLOGIEN

Il n'est pas habituel aux spécialistes de la théologie de s'occuper des œuvres littéraires. A tout le plus, les moralistes distribuent aux écrivains blâmes et éloges, mais rarement penseur chrétien va plus loin. Qu'aurait donc à apprendre d'une œuvre d'imagination un homme voué par métier à réfléchir sur la Révélation? Hans Urs von Balthazar n'a pas cru devoir garder cette réserve et son audace semble bien pourtant profiter à la théologie véritable. Dans un livre admirable d'intelligence littéraire et de pénétration spirituelle[1], il nous découvre la richesse cachée dans des romans qui ont déconcerté plus d'un lecteur et dans des pamphlets tout fulgurants de violence prophétique. Il lui a suffi pour cela de regarder l'œuvre de Bernanos comme le témoignage unique d'une expérience vive de la foi chrétienne.

Sans doute les écrits de Bernanos sont-ils parfois gâtés par la démesure des images ou l'outrance de la pensée. Les situations et les personnages choquent les conventions et le goût, la colère du polémiste nous irrite. Mais resterons-nous sur notre mauvaise humeur parce que nous avons été malmenés? Quelle légèreté ce serait et comme nous donnerions encore raison à cet homme passionné qui se voulait l'ennemi décidé de tous les « imbéciles »!

1. Hans Urs von Balthazar, *Le chrétien Bernanos*, traduit par Maurice de Gandillac, Éditions du Seuil, Paris, 1956, 570 pp.

Il ne faut pas croire que sa véhémence dans l'attaque provient de son mépris des hommes : il nous avertit lui-même qu'il a su triompher de cette tentation, la plus subtile pour une âme exigeante. Quant à sa foi, elle est totale. Toute sa polémique et chacun de ses héros reçoivent leur lumière définitive de la foi saine et solide du petit garçon qu'il fut. L'œuvre de l'écrivain ne fait qu'un avec l'histoire spirituelle de sa vie devant Dieu. A propos du *Soleil de Satan*, Balthazar écrit très profondément :

> Il faudra que jour après jour Bernanos subisse humiliation sur humiliation, que son destin intérieur et extérieur débusque son orgueil foncier, pour qu'il renonce peu à peu et toujours davantage à l'effort, par lequel il avait prétendu réduire de force à un seul système — fût-ce celui de la Croix et de la Descente aux enfers — les voies que prend la grâce pour sanctifier les hommes, par lequel il avait cru possible de ramener sainteté et héroïsme à une paradoxale unité, également trompeuse pour les chrétiens et pour les non-chrétiens.

Ainsi l'évolution littéraire qui le conduira jusqu'aux *Dialogues des Carmélites* n'est autre chose que l'histoire de ses purifications.

Singulière condition que celle de l'écrivain : il n'a pas à décrire la beauté du monde ou à chanter ses états d'âmes, mais il a reçu vocation de dire avec des mots la vie des âmes sanctifiées par la grâce. Une telle mission est rare :

> C'est ce qui ne s'était jamais vu : qu'on donnât au saint une voix si authentique qu'en elle la sainteté en tant que grâce et que mission devînt absolument croyable pour qui l'entend, alors que la voix même du saint n'était pas restée seulement insignifiante et banale, mais même balbutiante, misérablement humiliée.

Chantal Clergerie et Thérèse de Lisieux, deux voix, mais un seul langage, une seule parole. Voilà qui nous déconcerte d'abord. N'est-ce pas donner bien de l'importance à un romancier que de lui attribuer la charge sublime de porter aux hommes la parole ineffable des saints? Qu'on lise avec attention les pénétrantes analyses de Balthazar où le discernement du grand théologien se joint à la finesse du critique. Il a su dégager dans

œuvre du romancier une véritable typologie surnaturelle et us montrer, j'allais dire d'une façon irréfutable, que Donissan, hantal, Cénabre, Mouchette et tous les autres vivent entre Dieu t Satan. Bernanos a reçu ce don prodigieux de *faire voir* poéti- uement le surnaturel, il a su exprimer dans le roman ce que althazar appelle la *sacramentalité* de l'existence humaine. Rare- ent il a célébré sur le ton lyrique de l'enthousiasme les sacre- ents de l'Église ; mais ce n'est pas qu'il les ait méconnus, omme le prétend quelquefois une critique un peu courte : l'uni- ers de ses héros est bien celui du Baptême et de la Confirma- ion, de l'Ordre et de la Pénitence, de l'Extrême-Onction et de a Communion. C'est une grande joie de pénétrer, sous la con- luite sûre de Balthazar, dans cette Église profonde des âmes où vivent de tout leur être les personnages de Bernanos :

> Bernanos s'efforce de rattacher son interprétation centrale de l'agonie et de la mort en général au sacrement de l'Extrême-Onction, d'éclairer toute l'existence du prêtre par la grâce de son ordination, et surtout d'expliquer toutes les lois qui régissent la vie humaine sur le plan de la « communion des saints », y compris les mystérieuses « substitutions » qui apparaissent dans le destin le plus personnel de l'individu, par le sacrement de l'Eucharistie.

Rien n'est plus réel qu'une telle matière pour un écrivain : exprimer l'existence surnaturelle des hommes n'est pas un propos le rêveur et l'expérience tentée par Bernanos n'a rien de fan- astique. Il veut simplement rendre sensible, par delà les dis- positions morales et les attitudes psychologiques, la vie cachée de 'homme sous le regard de Dieu. Prétention indiscrète, dira-t-on ? Un homme peut-il se substituer ainsi au souverain Juge ? L'in- ention en effet serait sacrilège si l'écrivain pénétrait dans les profondeurs de notre cœur avec les seules armes de l'analyse et pour le stérile contentement d'une curiosité insatiable. Bernanos a détesté ce péché suprême de l'esprit, celui de l'abbé Cénabre et de M. Ouine. En vérité, s'il y a tant de prêtres dans son œuvre c'est bien parce qu'il a voulu lui-même découvrir toutes choses, autant que le peut un écrivain, dans son ordre, avec le regard de Dieu ; et ce regard, comme dit Balthazar, est celui

d'un *voyant,* non d'un *voyeur* : car le regard de Dieu comme le regard du prêtre est libérateur, il ne dévoile le mal que pour nous en libérer ; tel est le mystère profond de la parole efficace du Sacrement. Comme on comprend alors que le style de Bernanos soit déroutant! Ne prenons pas l'apparent désordre de ses romans pour une maladresse ni les obscurités de l'intrigue pour une impuissance littéraire : il fallait bien inventer un langage consonnant à l'invisible.

> On songerait... non certes au Freud qui interprète les rêves, mais à celui qui se fait l'explorateur des profondeurs psychiques. Bernanos connaît et apprécie cette analyse des abîmes, mais il ne s'attarde pas à ce niveau, qui n'est pour lui qu'un passage à l'expression de quelque chose de plus profond encore : la transcendance de l'existence comme totalité dans une éternité pour ou contre Dieu; et cette profondeur de décision, qui atteint jusqu'au fond même de l'éternité, est immanente à chaque acte et à chaque état de conscience.

Ainsi Bernanos a fouillé dans les dernières retraites de l'inconscient, et celui-ci est devenu symbolique.

On a coutume de souligner le caractère pathologique des héros bernanosiens. Certes, on se gardera de proposer comme modèle à de jeunes séminaristes la figure du Curé d'Ambricourt. Mais Bernanos a-t-il prétendu donner un exemple? Dans les prêtres qu'il a créés il a uniquement voulu dire, comme il pouvait, la mystérieuse grandeur du sacerdoce chrétien. S'il a démuni à ce point tous les prêtres qu'il présente au centre de ses livres, c'est afin de mieux manifester la vérité dernière de leur être : ils sont les hommes du combat contre les ténèbres, par une grâce redoutable ils ont mission de tuer le mal avec la seule force de Dieu. Ils peuvent être en bonne santé, posséder les dons de l'esprit ou les avantages de la naissance, Bernanos ne le nie pas. Mais avant tout, le prêtre est l'homme aux mains vides en qui se révèle la souveraine puissance de Dieu. Avant d'écrire le *Journal,* l'écrivain exprimait ainsi son intention toute simple :

> J'ai résolu de faire le journal d'un jeune prêtre, à son entrée dans une paroisse. Il va chercher midi à quatorze heures, se démener comme quatre, faire des projets mirifiques qui échoueront

naturellement, se laisser plus ou moins duper par des imbéciles, des vicieuses ou des salauds, et alors qu'il croira tout perdu, il aura servi le Bon Dieu dans la mesure même où il croira l'avoir desservi. Sa naïveté aura eu raison de tout, et il mourra tranquillement d'un cancer.

On trouvera dans les commentaires de Balthazar une riche ntologie du sacerdoce. Le théologien a des vues suggestives sur double sainteté du prêtre : sainteté de l'individu, sainteté du inistre ; il écrit sur ce point :

> La vérité se trouve dans le regard de la sainteté. Il ne faut pas prendre ici sainteté au sens purement moral, mais comme ministère ecclésial existentiellement vécu, qui donne compétence de juger avec le Christ, et par conséquent d'abord de voir les âmes telles qu'elles sont... Donissan souffre dans sa fonction sacerdotale, comme confesseur, et il n'use à ce titre de son don de clairvoyance que comme, pour ainsi dire, d'une puissance objective qui ne deviendrait subjective que par accident, celle même qui appartient au premier prêtre venu. Dans cette perspective, la sainteté ne serait que le reflet empirique de l'infaillibilité propre à l'Église.

Bien loin donc que l'œuvre de Bernanos défigure le sacerdoce, semblerait plutôt qu'elle permet au lecteur de pénétrer davanage dans son mystère :

> On peut dire que, pour Bernanos, le drame de l'Église se joue entre le prêtre et le saint, ces deux pôles, également puissants, également importants, de la sacralité objective (consécration, pleins pouvoirs, sacrements) et de la sainteté subjective, qui s'appuie toujours sur l'autre et ne peut s'en éloigner un seul instant.

Le prêtre est au service de la sainteté des chrétiens ; de là son mportance capitale dans l'Église. Pour traduire cette haute érité du sacerdoce il fallait bien user d'un langage fort : on ne raite pas du mystère en employant un style doucereux.

Au reste, cette exaltation du prêtre, chez Bernanos, ne joue as contre le simple fidèle : la condition du laïc est toujours parfaitement honorée et Bernanos n'est pas tenté par les intempérances faussement pieuses du surnaturalisme. Balthazar a bien raison de parler ici d'équilibre, car ce véhément sentait avec une

parfaite justesse. « Les saints sont obéissants, non dociles. » Cette réflexion permet au théologien de présenter de très exactes considérations sur l'obéissance du chrétien.

> Bernanos, écrit-il, refuse à bon droit l'extension inconsidérée aux fidèles engagés dans le monde d'une forme d'obéissance propre aux religieux, ou qu'on puisse même ériger cette forme en idéal et en modèle de la commune obéissance à l'Église. L'abus serait aussi injustifiable que si l'on proposait aux époux chrétiens d'imiter la vie extérieure de ceux qui ont fait vœu de virginité, ou si l'on présentait aux propriétaires et aux administrateurs chrétiens le mode de vie qu'implique le vœu de pauvreté.

L'œuvre bernanosienne se nourrit de l'existence intérieure de l'âme sanctifiée par les sacrements de l'Église et, précisément pour cette raison, elle intéresse notre vie temporelle : aucune tentative ici pour fuir loin de cette terre, même si elle devient méchante en les temps que nous vivons. Les attaques furieuses de Bernanos contre le monde moderne doivent être bien comprises : il n'a jamais demandé au chrétien de rompre en visière avec l'actuelle société, alors même qu'il dénonçait son injustice et sa perversion sur le meilleur ton apocalyptique. Ses écrits de polémiste sont riches d'une véritable spiritualité de la vie temporelle.

> Ce qui est propre à Bernanos, c'est de ne point considérer comme le vrai milieu vital de l'Église le domaine de ses fonctions et de ses structures propres (fussent-elles les plus sacrées et porteuses des plus hautes grâces), mais plutôt le point d'où ces fonctions et ces structures, qui ne sont de soi que des moyens, atteignent leur but, c'est-à-dire permettent au chrétien de vivre dans le monde sans être de ce monde. Telle est pour lui la véritable sainteté, et c'est pourquoi Jeanne d'Arc lui est si chère.

La place manque pour suivre Balthazar dans ses brillantes analyses de la condition chrétienne. On est émerveillé de voir se mélanger sans cesse le texte de Bernanos et les si judicieuses pensées de son commentateur. On connaissait déjà en France la prodigieuse richesse d'intuition du théologien suisse. Mais cette fois Balthazar se découvre sous un jour nouveau : fécondée par

les textes de Bernanos, sa pensée se déploie librement, revient comme naturellement vers les textes nourriciers, les abandonne pour inventer sans eux et, finalement, les retrouve au bout de sa course, rajeunis, dépassés ou, en tout cas, toujours pénétrés. On souhaite qu'un tel ouvrage marque une date. Certes, des lecteurs de Bernanos seront surpris, surtout ceux-là qui pensaient avoir fait le tour de leur auteur; il se trouvera sans doute des théologiens à qui cette nouvelle forme de critique littéraire semblera suspecte. Très lucidement, Balthazar a prévu les objections et il affirme à bon droit :

> Un clerc ne perd point son temps s'il s'intéresse à ce témoignage vécu dans un grand chrétien, s'il rompt avec la consigne de silence que jusqu'ici ses confrères se sont le plus souvent imposée à l'égard des poètes.

Nous estimons pour notre part qu'une telle somme, consacrée à un romancier, est une inestimable contribution à la vivante pensée chrétienne, et qu'elle devrait avoir valeur de méthode.

Guy Lafon.

A TRAVERS LES REVUES

REVUES AMÉRICAINES

Ainsi que l'écrit Mgr W. H. Russell dans le numéro de décembre de la revue américaine des Carmes déchaux, SPIRITUAL LIFE, la population américaine est un amalgame :

> Une part considérable de la population de notre pays est un amalgame, ce qui augmente la difficulté d'esquisser une fin réalisable pour une spiritualité américaine. A la vérité, nous pourrions bien nous mettre à l'école de la spiritualité française, de la spiritualité allemande, de la spiritualité italienne. Mais Dieu attend de nous que nous soyons nous-mêmes, tout en faisant tous nos efforts pour être intégralement catholiques.

Le nombre, la diversité d'origine et la dispersion des émigrants catholiques a posé de redoutables questions à l'Église des États-Unis, qu'elle a résolues en bonne partie et avec une exceptionnelle efficacité d'organisation. Mais il reste de gros efforts à faire pour améliorer la qualité évangélique des catholiques.

Un exemple nous en est donné dans le numéro de décembre 1956 du CATHOLIC DIGEST, qui pose à ses lecteurs la question : « Êtes-vous un catholique timide ? » et leur propose, pour le savoir, de répondre eux-mêmes aux vingt questions que voici :

1. Soulevez-vous votre chapeau quand vous passez devant une église ? Oui : 5. Non : 0.
2. Soulevez-vous votre chapeau quand vous rencontrez un prêtre, une religieuse, un Frère ? Oui : 5. Non : 0.
3. Saluez-vous un prêtre, une religieuse, un Frère ? (« Hello », « Bonjour »). Oui : 5. Non : 0.
4. Dites-vous les grâces dans un restaurant ou autre lieu public où vous prenez votre repas ? Oui : 5. Non : 0.
5. Avez-vous des images pieuses ou des œuvres d'art religieux chez vous ? Oui : 5. Non : 0.
6. Les avez-vous mises au rez-de-chaussée ou aux étages ? Au rez-de-chaussée : 5. Aux étages : 0.
7. Avez-vous une médaille de saint Christophe dans votre voiture ? Oui : 3. Non : 0.
8. Vous arrive-t-il d'amener la conversation sur un sujet religieux ? Oui : 5. Non : 0.

9. Quand une question de religion est abordée en conversation, préférez-vous garder le silence ou vous joignez-vous à la discussion ? Discussion : 5. Silence : 0.

10. Appartenez-vous à quelque société paroissiale ? Oui : 2. Non : 0.

11. Répugnez-vous à vous joindre ostensiblement à des organisations et groupes catholiques ? Si vous y adhérez : 5. Si vous y répugnez : 0.

12. Portez-vous votre médaille de scapulaire à la piscine ou aux bains de mer ? Oui : 3. Non : 0.

13. Laissez-vous des revues et périodiques catholiques en vue quand vous avez chez vous des visiteurs protestants? Oui : 10. Non : 0.

14. Vous arrive-t-il de lire des publications catholiques dans les transports en commun ? Oui : 5. Non : 0.

15. Donnez-vous à vos enfants des noms de saints ? Oui : 5. Non : 0.

16. Si vous êtes un homme, emportez-vous votre missel à la messe ? Oui : 2. Non : 0.

17. Les jours d'abstinence et le vendredi, quand vous vous trouvez en compagnie, si on sert de la viande, préférez-vous repartir tranquillement en ayant faim, ou bien demandez-vous si on peut vous servir des œufs ou du poisson ? Si vous le demandez : 10. Si vous préférez avoir faim : 5. Si vous vous considérez excusé : 0.

18. Préférez-vous envoyer vos enfants dans des écoles catholiques ou leur faire donner une éducation à temps partiel ? Écoles catholiques : 5. Instruction à temps partiel : 2. Ni l'un ni l'autre : 0.

19. Donnez-vous le *Catholic Digest* à des non-catholiques? Oui : 5. Non : 0.

20. Si un non-catholique vous demandait de l'accompagner à un film coté B ou C, refuseriez-vous ? Oui, en donnant la raison de votre refus : 5. Refus de l'accompagner sans donner d'explication ou quelque autre excuse : 2. L'accompagner : 0.

Sans doute ne s'agit-il de « tester » que la timidité des catholiques; il n'en est pas moins vrai que l'auteur de cet article assure que si le total des points obtenus est supérieur à 80, c'est que vous avez, « que vous le sachiez ou non, quelque chose d'un évangéliste, comme saint Matthieu qui a cité le premier les mots du Christ : *Que votre lumière brille devant les hommes* » (p. 26).

Comment ne pas être peiné du choix de ces vingt questions qui se réfèrent à une échelle de valeurs catholiques où la foi, l'espérance et la charité sont explicitement absentes ? Et l'on songe à ce verset de saint Jean (13, 35) : *A ceci tous vous reconnaîtront pour mes disciples : A cet amour que vous aurez les uns pour les autres.*

Mais c'est là la forme la plus pauvre du catholicisme américain, dont beaucoup d'indices nous laissent espérer, surtout dans le Middlewest, que le niveau du catholicisme américain amorce la dernière étape de son effort colossal. Il paraît de plus en plus difficile de pouvoir penser et écrire, comme le faisait il y a moins de seize ans le président Shuster, de Hunter College : « Dans l'état actuel de sa constitution, le corps catholique n'a virtuellement aucun besoin d'intellectuels. » Cette phrase affligeante est citée par Théodore Maynard dans ce même numéro de décembre de SPIRITUAL LIFE. Il écrit :

Enfin, il faut dire qu'étant donné

que l'Église catholique aux États-Unis est encore en train de se construire — en dépit de toutes les grandes choses qui ont été faites —, en règle générale le catholique américain s'est préoccupé davantage du travail d'organisation que de soucis spirituels. Il y a seize ans, le président Shuster, de Hunter College, disait : « Dans l'état actuel de sa constitution, le corps catholique n'a virtuellement que faire d'intellectuels... Le catholique cultivé ne s'est jamais trouvé aussi isolé au milieu des autres hommes ses contemporains. » Cette déclaration est exagérément sombre; tout au plus peut-on dire que cette situation ne se réalise que trop souvent. Il était inévitable que des catholiques américains, comme Marthe, aient dû « se préoccuper de beaucoup de choses »; mais le jour de sa sœur Marie viendra sûrement. Le mouvement liturgique, si vigoureux dans le Middlewest, est une indication que le jour de Marie commence déjà à poindre; d'autres signes sont l'augmentation inouïe du nombre des Trappistes contemplatifs et la récente introduction chez nous d'une fondation cartusienne. Et même si on n'entend pas beaucoup parler d'elles parce que leurs vies sont enfouies dans la solitude et le silence, il y a un grand nombre de communautés de religieuses contemplatives; les moniales dominicaines, les pauvres Clarisses et les Carmélites en sont des exemples. La mentalité américaine est en train de devenir plus richement douée pour la contemplation, et l'œuvre opportune, pleine de vigueur, des carmels contemplatifs en Amérique (...) fait merveilleusement augurer de l'avenir (pp. 243-244).

De fait, de nombreuses revues catholiques américaines suffisent à montrer cette heureuse évolution : de JUBILEE à CROSS AND CROWN, d'AMERICA à CROSS CURRENTS, du CATHOLIC WORKER à WORSHIP, sans parler de la regrettée INTEGRITY.

Sur un plan plus scientifique, une nouvelle revue vient de naître, NEW TESTAMENT ABSTRACTS, qui donne des extraits et résumés de tout ce qui paraît dans le monde sur le Nouveau Testament. Cette revue sera utile non seulement aux exégètes professionnels, mais aussi à un public plus large.

Les religieuses ont un rôle très important dans cet effort qualitatif d'une spiritualité américaine. Né en 1954, le SISTER FORMATION BULLETIN fait face, avec autant d'objectivité que de dynamisme, aux multiples problèmes que pose la formation des religieuses. Dans le dernier numéro (automne 1956), un rapport met en évidence le reproche assez répandu que leurs élèves, et même les prêtres, font aux religieuses enseignantes, d'être trop ignorantes du monde actuel et de donner un enseignement de qualité médiocre :

> Les étudiantes attendent de nous davantage que ce que nous leur donnons. Que ces jeunes aient raison ou non, voilà comment nous faisons impression sur un grand nombre d'entre elles à l'âge même où elles s'orientent en face de la vie. Sur 10.000 élèves des établissements du degré supérieur et collèges, seulement 27 % ont l'impression que les Sœurs sont réalistes, et 39 % qu'elles « savent ce qu'est la vie » dans le monde d'aujourd'hui. 40 % seulement ont le sentiment que les Sœurs sont au courant du genre de lectures et de distractions des élèves. Moins de 25 % pensent que la vie religieuse

est en train de s'élargir et moins de la moitié que les Sœurs sont cultivées. 22 % seulement pensent que les Sœurs sont des professionnelles.

En outre, les élèves, d'ordinaire si généreuses et si promptes à admirer, tiennent en une étonnamment piètre estime les méthodes de leurs professeurs, et leur maîtrise du sujet qu'elles enseignent. Pas beaucoup plus de la moitié des élèves indiquaient que les Sœurs connaissaient à fond les matières qu'elles enseignent; 20 % seulement se rendent compte que leurs professeurs se tiennent au courant des événements; 16 % en art et en musique; 14 % en littérature contemporaine (une étudiante se plaint : « Jamais on ne m'a demandé de faire le compte rendu d'un ouvrage moderne »); et tout juste 34 % en culture générale. Ces pourcentages descendent encore plus bas quand il s'agit de cas individuels. Par exemple, dans une Université catholique mixte de l'Est, 8 % seulement des jeunes femmes estiment que les Sœurs se tiennent au niveau des événements courants, 11 % en art et en musique, et 5 % en littérature contemporaine.

Et la Sœur Judith, F.C.S.P., auteur du rapport, conclut en souhaitant « de judicieuses adaptations ».

On a démontré que nous avions besoin d'être davantage avec les étudiantes, de nous mêler à elles de façon plus amicale, de leur donner davantage de temps après les cours, de travailler avec elles dans les associations et les clubs, de lire pour nous tenir au courant des événements au plan local, national et international; d'avoir une idée des courants actuels en musique, littérature, en art, en science — et tout cela aux niveaux élémentaire et secondaire.

Nous devons être des professionnelles. Nous savons qu'outre le temps donné aux élèves, il nous est nécessaire de travailler avec les parents. Nous savons que bien des pasteurs souhaitent nous voir participer aux cérémonies liturgiques de la paroisse, pour le bien de tous. De nombreux évêques et prêtres nous ont dit que nous n'avons pas marqué cette génération. En un certain sens, nous l'avons perdue. Si les Sœurs sont moins nombreuses, elles devront alors s'engager davantage et étendre leur influence pour que la qualité plus haute compense l'insuffisance numérique.

Apprendre à connaître le monde dans lequel vivent les étudiantes pour pouvoir les aider à s'y sanctifier, cela suppose que les Sœurs ont une formation solide en sociologie, en économie politique, dans la connaissance des encycliques. Cela signifie que nous devons étudier et nous tenir au courant des périodiques littéraires.

De son côté, la REVIEW FOR RELIGIOUS a publié tout au cours de l'année 1956 une série d'articles rendant compte d'une enquête faite auprès de sept cents religieuses d'une bonne trentaine de congrégations différentes sur les retraites annuelles (cf. REVIEW FOR RELIGIOUS, janvier 1956, pp. 3 et ss.). Cette enquête est révélatrice des besoins actuels des religieuses américaines. De tout le matériel ainsi ramassé, nous ne tirerons que deux éléments : le premier concerne le genre de prédication désiré par les religieuses :

Dans les conférences spirituelles, sur quels éléments préférez-vous qu'insiste le prédicateur ?
— de nombreuses citations d'Écriture Sainte ..... 27 (4,0 %)

— exposé intellectuel de la doctrine, des principes, etc.....	115 (16,9 %)
— présentation sentimentale (accent mis sur de belles formules imagées, style oratoire, etc.)	4 (0,6 %)
— combinaison des éléments un et deux	195 (28,6 %)
— combinaison des éléments un et trois	16 (2,3 %)
— combinaison des éléments deux et trois	28 (4,1 %)
— mélange des trois éléments	297 (43,5 %)

Quant aux sujets désirés, voici les vœux exprimés (Review For Religious, novembre 1956, pp. 301, 302) :

Pour permettre de discerner les nuances de l'importance attachée par les Sœurs aux différents sujets, on avait donné dix points à chaque sujet de première importance, neuf points à chaque sujet de deuxième importance, et ainsi de suite, jusqu'au sujet de dixième ordre auquel était accordé un point. Le nombre entre parenthèses (du tableau ci-dessous) indique combien de fois chaque sujet a été jugé de première importance :

Aspiration à la sainteté	3301 (194)
Générosité envers Dieu	2890 (57)
Charité fraternelle	2860 (53)
La Personne du Christ	2403 (88)
L'Amour envers Dieu	2296 (96)
La messe	1930 (24)
L'Eucharistie	1748 (12)
La grandeur de votre vocation	1742 (30)
Marie	1411 (3)
Le vœu d'obéissance	1326 (7)
La prière mentale en général	1218 (8)
L'humilité	1107 (6)
La pureté d'intention	1064 (6)
Le vœu de chasteté	1045 (4)
Le vœu de pauvreté	964 (3)
Les problèmes de la vie commune	927 (4)
La grâce sanctifiante	901 (13)
Les degrés de la prière mentale, c'est-à-dire : prière affective, contemplation infuse, chacun étant traité complètement....	831 (11)
La confession	794 (10)
L'examen particulier	743 (0)
Le recueillement	712 (1)
L'esprit mondain chez la religieuse	665 (3)
Les exercices spirituels	625 (1)
Le détachement	603 (4)
L'amour de l'Église	487 (2)
La mort et le jugement	477 (2)
Les problèmes relatifs à votre forme particulière d'activité....	434 (3)
La patience	419 (1)
Le ciel	294 (0)
Les imperfections	275 (0)
La tiédeur	207 (0)
L'enfer	172 (0)
Le rosaire	54 (0)

Nous ne saurions mieux terminer ce trop rapide voyage à travers les revues américaines de spiritualité qu'en revenant à l'article déjà cité de Mgr Russell dans SPIRITUAL LIFE de décembre dernier :

> Il se peut qu'ici, aux États-Unis, trop d'activités paroissiales prennent la forme d'un « picnic » ou que les activités « sociales » prédominent. Bingo est un assez piètre promoteur de spiritualité. Mais, avant de nous accuser d'un excès d' « activité », d'avoir une conception trop humanitaire de la religion, les Européens devraient au moins reconnaître que le Christ fut homme d'action autant que de prière. De nos jours, l'amour du prochain signifie bien au delà de l'aumône faite à un mendiant. La vraie spiritualité se trouve chez ce catholique qui, pour l'amour du Christ, s'intéresse à la législation sociale, à la justice en économie, à l'honnêteté des fonctionnaires du gouvernement.
>
> Ce que nous devons réaliser, nous autres catholiques, cependant, c'est que l'accent humanitaire de la religion dans notre pays ne doit jamais nous faire négliger l'adoration due à Dieu. Il est possible que la reconnaissance de la majesté incommensurable du Créateur, du devoir qui nous incombe de le louer, ne soient pas faciles au catholique moyen. Nous sommes obligés d'avouer que beaucoup ne savent pas rester tranquilles pendant la messe. Toutefois, leur agitation cesserait si les prêtres savaient leur expliquer plus efficacement pourquoi au juste ils sont à la messe et ce qu'ils y « font ». Ils ne sont pas dépourvus de bonne volonté. Leur vie spirituelle pourrait être approfondie si on leur montrait comment ils participent à la messe. Ici encore, nous pouvons apprendre du Christ, l'homme qui offrit sa vie en preuve visible pour que le monde puisse connaître qu'*il aime le Père*.
>
> Ce que nous avons écrit jusqu'à présent s'ajoute au fait que le Christ équilibrait en lui contemplation et action. Nous autres, créatures humaines, nous avons bien du mal à maintenir cet équilibre, mais plus nous prenons sa manière de vivre pour modèle de nos propres vies, plus nous approchons l'équilibre désiré. Il est bien certain que si le Christ se mêlait aux autres hommes, ce n'était pas pour un idéal de bonne camaraderie; il a pourtant pénétré la façon de penser de toutes les classes. Lui-même nous a dit que « ceux qui se considèrent meilleurs que les autres » le regardaient comme un « buveur de vin ». Il s'est tenu au-dessus de la politique, mais en réalité les « politiciens » savaient qu'il était une force formidable en faveur de l'honnêteté, de l'intégrité et de la justice envers les pauvres.
>
> Si l'on veut que la spiritualité américaine soit solide, il faut faire bien des efforts pour promouvoir une harmonie des vertus telles qu'elles existaient dans le Christ, l'Homme. Nous employons l'expression « comme le Christ », mais elle n'évoque pas *toutes* les vertus telles que le Christ les pratiquait. De telles vertus ont besoin d'être vues d'abord chacune séparément et concrètement, puis unies en lui. Beaucoup pensent à lui comme au Christ douloureux; ils oublient qu'il y a aussi le Christ plein de joie. Les gens entendent la phrase « doux et humble », mais on ne leur parle pas aussi souvent du Christ fort, du Christ qui commande, du Christ plein d'indignation. L'individualisme s'introduit dans la piété quand on n'entend que : *Que gagne donc un homme s'il conquiert tout l'univers, mais vient à perdre son âme?* sans que l'équilibre soit établi par la pensée : *Celui qui voudra sauver sa vie la*

perdra; mais celui qui perd sa vie pour l'amour de moi la trouvera. Si les Américains admirent l'honnêteté, l'intégrité, la droiture, la virilité, le courage moral et « la touche de sens humain », ne saurions-nous pas montrer que ces qualités se trouvent dans celui « qui fut trouvé un homme dans ses mœurs » ? Elles sont essentielles dans toute spiritualité à l'image du Christ.

A. P.

LES LIVRES

PÈRES DE L'ÉGLISE ET THÉOLOGIENS

Maurice JOURJON : *Ambroise de Milan.* Coll. « Église d'hier et d'aujourd'hui ». Éd. Ouvrières, Paris, 1956; 126 pp.; 330 fr.

Saint JÉRÔME : *Sur Jonas.* Texte latin, introduction, traduction et notes de Dom Paul Antin, O.S.B. Coll. « Sources chrétiennes », nº 43. Éd. du Cerf, Paris, 1956; 204 pp.; 750 fr.

Œuvres de saint Augustin, La Trinité (l. VIII-XV), *Les Images,* traduction par P. Agaësse, S. J., notes en collaboration avec J. Moingt, S.J. « Bibliothèque Augustinienne », 16. Desclée de Brouwer, Paris, 1955; 708 pp.

Nous voudrions présenter brièvement quelques ouvrages patristiques récemment parus. Signalons pour commencer le *Saint Ambroise de Milan,* de l'abbé Maurice Jourjon, dans la collection « Église d'hier et d'aujourd'hui », publiée par les Éditions Ouvrières. Ce petit livre répond parfaitement, nous semble-t-il, aux buts proposés par cette collection. La moitié du livre consiste en une présentation d'Ambroise, simple et rapide, mais fine et qui nous dégage l'essentiel. La deuxième partie est un recueil de pages choisies. Traduction simple, moderne, choix heureux : telles sont nos impressions de lecture. Nous recommandons volontiers ce petit livre au public qu'il vise.

La collection « Sources chrétiennes » nous donne le commentaire du livre de Jonas de saint Jérôme. L'introduction, la traduction et les notes sont de Dom Antin à qui nous devons déjà un excellent *Essai sur saint Jérôme.* Il connaît admirablement son auteur et son fichier paraît exhaustif. Pour mettre en valeur ce petit ouvrage, il déploie une remarquable érudition que l'intérêt du texte, nous le dirons franchement, ne semblait pas mériter. Mais l'introduction et les notes rendront de grands services à l'historien, au philologue, au patrologue et nous y avons pour notre part beaucoup appris. La notice publicitaire nous dit que Jérôme a su mettre en relief la portée universelle du livre biblique : Dieu est le Dieu de tous, et qu'il a cherché à montrer comment cet écrit inspiré pouvait animer notre vie chrétienne. C'est vrai, bien que les passages spirituels soient plutôt rares et un peu noyés dans des considérations géographiques, historiques ou philologiques aujourd'hui bien dépassées. Même si le *Commentaire sur Jonas* ne présente pas un immense intérêt, il était utile que la collection « Sources chrétiennes » nous donnât un exemple du genre de saint Jérôme, l'un des plus grands exégètes chrétiens des premiers siècles.

Signalons enfin la traduction de la deuxième partie du *De Trinitate,* d'Augustin. La traduction est due

au P. Agaësse, S.J., et les notes furent rédigées en collaboration avec le P. Moingt. L'introduction, brève mais suggestive, mérite de retenir notre attention. Elle analyse avec beaucoup de finesse la démarche d'Augustin. L'effort de raison déployé par celui-ci dans cette deuxième partie où il cherche les analogies de la Trinité dans l'âme humaine « est intégré dans un mouvement de pensée qui est suscité par la foi. Augustin ne se place pas hors du dogme pour projeter sur lui une lumière qui viendrait d'analogies tirées de l'ordre créé. Il part de la plénitude de la Révélation et, si un progrès de la connaissance est possible, ce n'est qu'à l'intérieur de la foi » (p. 10). Les notes explicatives nous ont paru non moins précieuses. Bref, un livre que tout étudiant en théologie se doit d'acquérir.

F. Refoulé.

Bernhard HARING : *Macht und Ohnmacht der Religion* (Force et faiblesse de la religion). Studia theologiae moralist et pastoralis edita a professoribus Academiae Alfonsianae in Urbe, t. I. Otto Müller Verlag, Salzburg, 1956; 447 pp.

Si l'Allemagne, comme l'observe l'auteur, est jusqu'ici demeurée quelque peu en arrière dans le domaine des recherches de sociologie religieuse, on peut dire que ce livre aidera à regagner ce retard. Trois parties : I. *Les problèmes théologiques qui sont à la base de la sociologie religieuse.* — II. *Les problèmes essentiels de la sociologie religieuse.* — III. *L'aide de la sociologie religieuse pour le service pastoral.* La première partie rappelle quelques vérités fondamentales : caractères communautaires de la religion, rapports entre le royaume de Dieu et le monde; relations entre l'Église et l'État. La troisième expose des vues analogues à celles qui ont été déjà développées dans les ouvrages français de Boulard, Quoist, etc. C'est la seconde partie qui est la plus suggestive. On y traite de divers problèmes importants : après avoir noté l'originalité de la religion, qui ne se réduit pas à une certaine forme de société, on étudie l'influence réciproque de la religion et de la société. Puis c'est l'examen de ce phénomène moderne de l'importance croissante des masses (*Vermassung*); à propos de quoi on précise aussi le rôle des élites, surtout des élites laïques. Le chapitre sur la religion et l'État traite de la question également très actuelle de l'engagement du chrétien dans la politique. L'auteur loue l'attitude des partis, en Angleterre et aux États-Unis, dont le programme n'englobe pas une *Weltanschauung* déterminée : les questions concernant l'état ou la religion y sont réglées avec plus de sérénité. On peut regretter avec lui que, sur le continent européen, trop souvent les exigences de la défense religieuse aient obligé certains partis à prendre une étiquette spécifiquement religieuse (cf. pp. 212-213). Le chapitre sur religion et économie traite avec précision de la conception marxiste et des difficultés insolubles auxquelles ce système est logiquement conduit. Un chapitre sur religion et culture introduit d'heureuses distinctions sur les sens différents de « culture », d'une part en allemand, et d'autre part en français et en anglais. Enfin le dernier chapitre touche à un certain nombre d'importants problèmes sur l'incarnation de l'Église dans le temps.

On ne cherchera pas dans cette petite somme de sociologie religieuse le dernier mot de toutes les questions. Il s'agit surtout de poser exactement les problèmes et d'indiquer les grandes lignes des solutions. Une bonne bibliographie termine chaque chapitre et permettra de poursuivre une recherche dont les bases sont données au cours de l'exposé.

R.-L. Oechslin.

ORG BICHLMAIR : *Christsein in Wirklichkeit*. Verlag Herder, Wien, 1956; 140 pp.

Un petit livre qui présente avec explicité l'essentiel de la condition de la vie du chrétien : l'être nouveau infusé par Dieu, qui permet une vie intimité avec lui. C'est une réalité fragile; la gravité de sa ruine fait mieux apprécier la valeur. montre aussi comment cet être se veloppe dans la foi, l'espérance et charité. Cette publication posthume laisse deviner la profondeur âme de l'ardent apôtre et prédicateur que fut à Vienne le P. Bichlmair.

R.-L. OECHSLIN.

KAR CULLMANN : *Dieu et César*. Coll. « Civilisation et christianisme ». Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1956; 128 pp.

Quelle fut l'attitude de Jésus envers l'empire romain et ses représentants? Quel fut le motif juridique de sa condamnation par Pilate ? Comment les apôtres, surtout saint Paul et saint Jean, se représentaient-ils les rapports des chrétiens avec les autorités publiques ? C'est à ces questions que veut répondre l'ouvrage de l'éminent professeur des Hautes Études. Rarement une étude d'exégèse aura été menée avec autant de maîtrise. Tout est précis, clair, analysé avec beaucoup d'honnêteté. Le récit, au surplus, se déroule de façon très vivante; l'énigme du mouvement zélote, posée dès le début et dont le lecteur découvre progressivement l'ampleur et l'importance dans la vie et le ministère de Jésus, est même à cet égard particulièrement passionnante.

L'auteur a résisté à la tentation de « faire actuel » avec un sujet qui s'y prêtait cependant, mais ses conclusions n'en apportent pas moins les principes permanents, ou du moins quelques-uns des principes permanents, des relations entre l'Église (ou, aussi, le chrétien) et l'État.

A.-M. H.

VIE RELIGIEUSE

Dom ROBERT LEMOINE, O.S.B. : *Le Droit des Religieux*. Du Concile de Trente aux Instituts séculiers. Coll. « Museum Lessianum ». Desclée de Brouwer, Paris, 1956; 130 pp.

Quand on a parcouru d'un premier regard rapide (préface, tables et quelques sondages !) le travail de Dom Lemoine, on est pris d'une sorte d'agacement. Qu'est-ce donc que cette façon d'intituler *Droit des Religieux* un livre, sans doute plein d'intérêt, mais qui manifestement ne désigne pas sous le mot de « Religieux » ceux-là seuls à qui l'Église contemporaine réserve ce vocable ! Seul le vœu public fait « le religieux ». Or, voici le travail d'un canoniste averti qui se heurte avec une manifeste prédilection, non seulement sur des fondations modernes de religieux authentiques (Clercs réguliers et Compagnie de Jésus) pour situer au mieux une certaine position du vœu simple en face du vœu solennel, mais davantage sur de nombreuses fondations du XVI^e^ au XX^e^ siècle, qui situées en deçà de l'état religieux, engagent néanmoins leurs sujets dans une certaine lettre des conseils évangéliques. Et nous voici, quoi qu'il en soit du titre, devant une véritable analyse génétique de *Provida Mater* et des Instituts séculiers. La qualité de l'analyse est certaine. Pour une large part elle est neuve. Vous y découvrez que saint Vincent de Paul, avec ses vœux non publics quoique « reconnus », peut être revendiqué tout autant que le P. de Clorivière, comme

un ancêtre des Instituts séculiers. Vous y constatez que, derniers-nés dans la trilogie groupements-de-vie-commune, Congrégations-à-vœux-simples, Instituts-séculiers, ces derniers héritent de leurs deux voisins beaucoup plus qu'ils ne s'opposent à eux. Et vous y remarquez combien le mouvement est unique en tout ce qui, pour la pratique des conseils, en deçà des vœux solennels, cherche à structurer en condition ecclésiale. Le mouvement est unique. Mais le seuil de l'état religieux s'est déplacé : jadis, le seuil était le vœu solennel, actuellement c'est le vœu simple.

L'auteur a-t-il voulu insinuer, par son titre, que ce seuil, dont il parle abondamment et avec intelligence, serait appelé à se déplacer encore ? Et que les membres des Instituts, par la logique des choses et par le dynamisme de l'histoire, auraient bientôt eux-mêmes franchi le seuil ? Nulle part il ne le dit. Et, à n'en pas douter, il s'en défendrait si on lui prêtait cette intention. Mais la lecture, très attentive cette fois du livre en toutes ses parties, l'espèce de philosophie du cas qui ressort de ses minutieuses informations et analyses, laisse l'impression que tout n'y est pas dit. Et l'on se demande s'il n'y a pas dans le choix du titre et de sa typographie une volonté de nous suggérer un certain sens de l'histoire, au delà de ce qui se décrète et de ce que font et défont les canonistes des âges successifs. On comprend en tout cas que le professeur Le Bras ait voulu accorder à cette édition, publiée avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique, une préface qui n'étonne pas ceux qui ont lu les étonnants *Prolégomènes* de M. Le Bras. Tout ceci veut rendre sensible non seulement l'évolution du droit de l'Église sur un point précis, mais tout un immense complexe humain évolutif dans lequel s'insère l'institution chrétienne et dont, à son plan, elle épouse la marche.

Que dire encore? On regrette que Dom Lemoine commence au Concile de Trente. Qui donc nous donnera un jour une histoire valable du vœu simple, depuis sa première origine chrétienne et ses toutes premières positions ecclésiales ? On a sans cesse l'impression que les historiens des temps modernes gauchissent ici inconsciemment les choses selon leurs perspectives propres. Leur manière trop sommaire de présenter les instructions d'avant leur temps laisse insatisfait et ne montre donc pas tout l'enracinement des choses de leur spécialité. On se demande, par exemple, si les pauvres citations que fait Dom Lemoine au sujet du Tiers-Ordre ou du vœu simple des anciens, regardé comme un quelconque vœu privé, sans plus, ne révèlent pas une insuffisante information.

On regrette aussi que, dans la si belle présentation qu'il fait des Instituts des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, il n'ait pas traité de ceux de saint Jean-Baptiste de la Salle et de saint Louis-Marie Grignion de Montfort. On lit parfois sous la plume de petits historiens que l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes fut le premier Institut à vœux simples. Sans doute est-ce beaucoup schématiser les choses ! Quoi qu'il en soit, la présentation des premiers documents dudit Institut dans la lumière dans laquelle Dom Lemoine excelle à situer les choses, n'aurait pas manqué d'intérêt, même si cela n'acheminait pas aussi directement vers les instituts séculiers (et c'est encore un trait qui, peut-être, fait pressentir les intentions et les choix de l'auteur !).

On regrette enfin que tant de nuances des positions canoniques ne soient pas plus souvent mises en regard de Mt., XIX. C'est quand même la lettre des conseils dont il s'agit ! Il arrive qu'à force de distinguer état de vie et état de vie, on se frotte les yeux : oui, bien sûr ! pourquoi pas ! les contextes humains avec lesquels on peut composer le conseil de pauvreté sont sans nombre ! Mais, quand même, c'est d'Évangile qu'il est question et il ne faut pas que le

alyses des canonistes fassent écran
réalités spirituelles qu'elles véhi-
ent. Dom Lemoine ne verse certes
dans ce travers. Son livre aurait
être, néanmoins, plus perméable,
travers la densité du canonique et
mobilité de l'historique, à une cer-
ne permanence du spirituel. Le
uvoir de création des formes neu-
s émane de cette source toujours
îche. Il faut le faire entendre.
La bienfaisance de notre livre sera
ande. Pour qui consent l'effort de
lecture réfléchie et, à partir de ces
écisions de juriste historien, pour
ni regarde ce qui naît aujourd'hui
ce qui grandit, il y a une leçon
confiance. Elle est tonifiante.

J. Bonduelle.

votre appel, Seigneur. Témoignages de prêtres sur leur vocation, présentés par M. le chanoine Blanadet. Coll. « Jeunesse qui monte ». Maison du Livre, Rodez, 1956; 160 pp.

Mieux qu'un traité de la vocation, ici *des cas* de vocation, la plupart rt bien campés. Ils pourraient ême déconcerter des lecteurs à l'esrit trop géométrique et pour qui les emins du Seigneur devraient tous re réductibles à des catégories de sprit et à des communs dénominaurs. Or, tout ceci est varié comme vie. Et la grâce de Dieu touche profondeur des situations humaies jamais identiques à celles d'hier à celles du voisin.
Ici, dans l'ensemble, les cas sont en choisis. Les narrations et les scriptions d'états d'âme sont alers et sincères. Quelques-unes sont ême fort bien décrites. On aime, ut simplement, à en recommander lecture.

J. B.

MMANUEL AMAND DE MENDIETA : *Le Mont Athos; la presqu'île des caloyers*. Desclée de Brouwer, Paris, 1955; 388 pp.
AN DECARREAUX : *Une république de moines*. « Bibliothèque Ecclesia », 22. A. Fayard, Paris, 1956; 156 pp.

Le Mont Athos, ce haut-lieu où se sont rassemblés, au cours des siècles, les moines venus des diverses nations orthodoxes, fournit depuis quelque temps matière à une littérature abondante et inégale. Les deux ouvrages ici présentés sont de ceux qui peuvent le mieux introduire à ce monde monastique oriental, si étrange pour un catholique latin. L'un et l'autre ont pour base un récit de voyage et gardent la fraîcheur des découvertes et des rencontres. Mais le premier, œuvre d'un homme familier avec la tradition monastique issue de saint Benoît comme avec les Règles de saint Basile, joint au récit de savantes dissertations historiques et archéologiques qui en font l'ouvrage le mieux documenté dont nous disposions en français. La contrepartie est un certain hiatus entre des réflexions primesautières et d'un humour parfois un peu facile et le caractère très technique de la documentation rassemblée avec le concours des meilleurs spécialistes de l'Institut byzantin de Munich.

L'ouvrage de J. Décarreaux n'a pas ces prétentions; il s'adresse à un large public et, à l'occasion de la visite des divers monastères, touche aux points d'histoire, d'art ou de spiritualité, qui ont paru à l'auteur dignes d'être notés. Il constitue ainsi une excellente introduction qui permettra, nous l'espérons, à un grand nombre de chrétiens de découvrir une vie religieuse restée toute semblable à celle des plus anciens moines. Et si le dédain des athonites pour les préoccupations du siècle, y compris celles de la culture — fût-elle religieuse —, nous paraît un peu trop grand, ils nous découvrent la simplicité robuste d'une foi qui leur fait accepter, par imitation du Christ souffrant et pour la rémission des péchés, une rude ascèse.

I.-H. Dalmais.

JEAN DESCOLA : *Quand les Jésuites sont au pouvoir.* Les « Cahiers missionnaires », n° 1. Fayard, Paris, juillet 1956; 192 pp.; prix : 400 fr.

Suivant une nouvelle présentation, très avenante, la librairie Arthème Fayard lance une collection de « Cahiers missionnaires », sous la direction de M. Daniel-Rops, dont on connaît bien la compétence en matière historique. Chaque volume, en principe, comportera environ deux cents pages et comprendra deux parties : l'une, la plus importante, traitera d'un sujet en détail; l'autre suivra l'actualité missionnaire à travers les événements et les publications. C'est ainsi que, dans ce premier numéro, nous apprenons de S. Em. le cardinal Feltin *les principes* (ce qu'il a dit le vendredi 20 avril à l'Assemblée générale des Unions paroissiales (pp. 159-164), de l'abbé Pierre Prenant, rédacteur en chef des Annales de la Propagation de la Foi, *Connaissez-vous les œuvres pontificales missionnaires?* (pp. 165-168), du P. Jean Delcourt, C.S.Sp., *Au Cameroun catholique* (pp. 169-173), *Un oblat du grand Nord, choses vues par Étienne Falk* (extrait de *Les portes de glace,* pp. 174-179). Une Revue, *Avec les Nord-Africains,* par les Pères Blancs P. Grillou et J. Ghys (pp. 180-191). Tout ceci est excellent, et fait bien augurer de la série.

La première partie, « la plus importante » (pp. 5-156), nous surprend un peu. La photographie de la couverture représente Victor Francen dans la pièce de S. Hochwälder, ce qui nous fait immédiatement songer à une affabulation plus ou moins romancée des faits, fort légitime au théâtre (qu'on songe à *Polyeucte* de Corneille pour évoquer l'atmosphère de la période des martyrs !). Cette impression s'accentue quand on lit ensuite le récit, très coloré. S'agit-il d'une *étude historique* ? d'un *roman* ? d'un *essai de sociologie* ? d'une *leçon de politique* ? Tout cela, nous dit la « Prière d'insérer ». L'on peut se demander s'il est souhaitable de perpétuer un genre littéraire qui n'a fait que trop de ravages dans la littérature missionnaire ! En tout cas, la Compagnie de Jésus ne peut trouver qu'à redire au titre de ce fascicule, *Quand les Jésuites sont au pouvoir,* qui, dans sa brièveté et sa généralité trompeuse, nous paraît déformer les véritables intentions des missionnaires des Guaranis au Paraguay.

HENRI BERNARD-MAÎTRE.

ERNEST W. MCDONNELL : *The Beguines and Beghards in Medieval Culture,* with special emphasis on the Belgian scene. Rutgers University Press, New Brunswick, New Jersey, 1954; XVII-643 pp.

Dans cet ouvrage très complet, l'auteur étudie le grand mouvement de vie religieuse qui s'est développé à partir de la fin du XII^e^ siècle dans le nord de l'Europe, celui des *béguines.* C'est une forme de vie apostolique analogue à celle qui naît à peu près à la même époque chez les Ordres mendiants. Les béguines apparaissent d'abord dans la région de Namur et de Liége et s'étendent en Belgique et dans les Pays rhénans. L'auteur expose tous les aspects de cette histoire fort complexe. Il fait ressortir l'influence de certaines personnalités parmi les béguines, comme Marie d'Oignies et Julienne de Cornillon, ou de membres du clergé séculier et régulier, qui les ont guidées et orientées, ces derniers appartenant surtout aux dominicains et aux franciscains. Il caractérise bien la nouveauté de ce type de vie, déconcertant en raison de la liberté qu'il comportait, mais répondant à un besoin profond aussi bien social que religieux. C'est aussi tout un mouvement mystique qui se développe dans ce milieu, accompagné de phénomènes extraordinaires, visions, révélations. En même temps, c'est l'éclosion d'une abondante littérature spirituelle en langue vulgaire. Quan-

tité de problèmes ne manquent pas de se poser, d'autant que, parallèlement, apparaissent des groupes peu orthodoxes; et il arrive que l'on suspecte pêle-mêle béguines, béghards et conventicules hérétiques.

L'auteur a rassemblé une abondante documentation sur la question, pour une bonne part difficilement accessible jusqu'ici. On peut regretter dans ce livre une certaine absence de grandes vues synthétiques; il n'en est pas moins une mine de renseignements et il constitue un apport très important à l'histoire de la spiritualité.

R.-L. Oechslin.

Henri JALABERT, S.J. : *La Congrégation des Sœurs des Saints-Cœurs de Jésus et de Marie au Liban et en Syrie*, histoire d'un siècle, 1853-1953. Beyrouth, 1956; 196 pp.

En écrivant cette histoire au cours des années dernières, le P. Jalabert ne se doutait peut-être pas qu'elle prendrait, à sa parution, valeur d'éloquent témoignage. C'est, en effet, toute l'œuvre d'enseignement féminin poursuivie depuis plus d'un siècle sous l'impulsion des missionnaires catholiques venus d'Occident au Liban et en Syrie, voire en Égypte, qui se trouve au moins évoquée dans ces pages. Elles dépassent ainsi largement le cadre d'une Congrégation. Congrégation remarquable, d'ailleurs, parce que, dès le début, totalement autochtone. Pour en faire comprendre l'origine et l'institution, l'auteur a dû rappeler la réorganisation de la mission jésuite au Liban en 1831 et tracer le portrait des premiers missionnaires, ainsi que de leur fidèle collaborateur, le P. Joseph Gemayel, d'une grande famille du Liban central, qu'on peut considérer comme le père de la nouvelle congrégation, ou plus exactement du groupe qui devait lui donner naissance. Car c'est une histoire complexe et, comme celle de bien d'autres Instituts, traversée de moments difficiles et d'épreuves douloureuses. Pour la comprendre, il faut se placer dans la situation particulière du Liban au temps du régime ottoman, avec la diversité des rites et des hiérarchies, les interventions parfois intempestives des consuls de France, et aussi les interminables procès habituels en Orient. Mais l'œuvre a grandi, comptant à l'œuvre actuelle plus de 60 maisons, près de 500 religieuses, servant les malades dans plusieurs hôpitaux et dispensaires, éduquant plus de 12.000 enfants et en catéchisant des milliers d'autres dans les villages.

I.-H. Dalmais.

Gaëtan BERNOVILLE : *Le cloître dans le monde. Anne de Xainctonge, fondatrice de la Compagnie de Sainte-Ursule, 1567-1621*. Éd. Bernard Grasset, Paris, 1956; 288 pp.; 600 fr.

Fille d'un conseiller au Parlement de Dijon, dont l'esprit despotique et procédurier devait peser toute sa vie sur la jeune fondatrice, Anne de Xainctonge subit très fortement l'influence des Jésuites et voulut à leur exemple s'occuper de l'éducation de la jeunesse. Avertie intérieurement que Dole, et non Dijon, serait le lieu de son premier établissement, elle se rendit en cette ville où elle vécut pendant dix ans dans les pires conditions : obstacles suscités par ses parents, hostilité publique, pauvreté absolue, isolement spirituel. Ce n'est qu'en 1606, qu'avec deux compagnes elle put commencer sa fondation. Supérieurement intelligente, douée d'une solide culture, partisan de méthodes pédagogiques absolument révolutionnaires pour l'époque, elle sut mener de pair avec un rare bonheur recrutement et formation de ses filles. Plus heureuse que saint François de Sales, qui la connaissait et l'appréciait, elle put obtenir pour sa Congrégation la dispense de la clôture, innovation qui

lui valut d'ailleurs bien des contradictions. A sa mort elle laissait plusieurs fondations dans la région de Dole, et la Compagnie de Sainte-Ursule, partagée aujourd'hui en trois branches autonomes — Dole, Tours et Fribourg — est encore florissante.

M. Gaëtan Bernoville, dont on connaît bien la maîtrise de biographe, a suivi de très près les documents originaux et notamment les écrits du P. Binet, grand admirateur d'Anne de Xainctonge. Cela nous vaut un livre aux tournures archaïques bien savoureuses, et très au fait des conjonctures politiques du règne de Henri IV, qui pesèrent si lourd sur la vie de la fondatrice.

M.-L. T.

Malachy Gerard CARROLL : *The Seal of the Cross. Saint Emilie de Vialar and the Institute of Saint Joseph of the Apparition.* The Mercier Press, Cork, 1956; VI-186 pp.; 12/6.

La croix a été posée comme un sceau sur toute la vie d'Émilie de Vialar : entraves à sa vocation dans sa famille, difficultés pour établir une nouvelle Congrégation, luttes intestines qui faillirent détruire son œuvre. Sa foi ardente en la toute-puissance divine, sa soumission absolue à la volonté du Seigneur vinrent à bout de toutes les difficultés; les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition sont maintenant établies en Orient, en Australie, en Afrique du Nord, en Angleterre... M. Malachy Carroll est bien connu comme biographe religieux dans les pays anglo-saxons; ce dernier ouvrage est aussi vivant que les vies de saint Thomas d'Aquin et d'Étienne Pernet. Nous aurions aimé, cependant, que le dernier chapitre, sur la spiritualité de la Congrégation fondée par Émilie de Vialar, fût plus simple; mais cette complication tient davantage au sujet traité qu'au travail du biographe.

M.-L. T.

PROBLÈMES DE CATHOLICITÉ

E. DUPERRAY : *Ambassadeurs de Dieu à la Chine.* Coll. « Église vivante ». Casterman, Tournai-Paris, 1956; 276 pp.; 690 fr.

Le seul nom de l'abbé Duperray est une garantie quand il s'agit d'un ouvrage sur la Chine. Dans ce livre, pourtant, l'auteur parle peu lui-même, si ce n'est dans une courte mais dense préface : « Le but de la Mission est donc l'établissement de l'Église, établissement qui n'est pas simple possession de terre, mais qui doit comprendre la totalité de ses institutions : laïcat, sacerdoce, épiscopat, ordres actifs et contemplatifs, autochtones. Et aussi pénétrer de christianisme les mœurs, les structures juridiques et sociales, les formes d'art, la pensée, la spiritualité de toute civilisation. Tant que cet établissement n'est pas réalisé, l'Église est en quelque sorte en exil, incomplète, douloureuse, désincarnée » (pp. 7 et 8).

L'ouvrage lui-même est, en grande partie, un choix de textes des grands missionnaires de Chine, depuis Jean de Montecorvin, saint François Xavier, Ricci, le P. Gabet, le P. Gounet, Mgr de Guébriant, jusqu'au P. Lebbe. Il faut lire tout spécialement les lettres qui décrivent les qualités nécessaires à l'apôtre qui vient en Chine, la nécessité de l'adaptation, le clergé indigène.

On comprend mieux toutes les exigences de la vocation missionnaire quand on lit le jugement de l'auteur sur l'œuvre de Ricci et de ses successeurs :

Les premiers d'entre les missionnaires catholiques modernes, les Jésuites ont vraiment compris la nécessité d'une entière adaptation sociale

et intellectuelle. Bien plus, sans arrière-pensée, ils se sont incorporés à la Chine des Ts'ing. Don de soi que rien ne remplace et que rien ne surpasse. Chez eux les intuitions du cœur ont été secondées par les recherches de l'esprit. Ricci, Adam Schall, Verbiest et leurs successeurs ont lu et médité les classiques chinois. Ils se sont pénétrés de la morale confucéenne, confrontée avec celle de l'Europe. Mais leurs investigations, pour n'être pas remontées aux sources mêmes de la pensée chinoise, n'en ont saisi qu'un des aspects essentiels, la morale, et sous la forme déjà durcie qu'elle revêtit en ce long et encore glorieux déclin de la plus vieille civilisation... Leur christianisme, lui aussi quelque peu encombré de dévotions et moins résolument théocentrique qu'il n'eût fallu, n'avait plus assez de la jeunesse et de la fraîcheur de ses origines pour reverdir sur la terre chinoise. La greffe fut éphémère. Après la persécution, que resta-t-il des grandioses conquêtes de la mission jésuite ? » (p. 16).

Ce livre me paraît un instrument précieux de formation pour les futurs missionnaires, quel que soit le pays auquel les destine leur apostolat. Car beaucoup de ces textes ont une valeur universelle et sont une vivante illustration de la doctrine générale de l'Église sur les Missions.

P. Brétaudeau.

O. LACOMBE : *Chemins de l'Inde et Philosophie chrétienne*. Coll. « Sagesse et Cultures ». Alsatia, Paris, 1956; 170 pp.

Dans ce livre, fait d'articles dont la composition et la parution en diverses revues s'échelonnent sur plusieurs années, l'éminent indianiste traite de quelques problèmes de catholicité, de « spiritualité du dehors » et des rapports entre la pensée et la vie spirituelle. Leur unité est faite de leur convergence : juger à partir de la philosophie chrétienne des efforts faits par la plus haute pensée de l'Inde pour atteindre l'Absolu. Les deux chapitres les plus suggestifs, nous semble-t-il, sont ceux intitulés « Technique spirituelle, yoga et contemplation » et « Ascèse et chasteté dans l'Inde ». Le *yoga*, débarrassé de tout charlatanisme et de ses éléments périphériques, est situé à sa vraie place, en tant que « technique spiritualisante ». La possibilité d'un yoga chrétien n'est pas écartée a priori, mais devrait être étudiée à partir de ses éléments centraux et vraiment constitutifs. En conclusion de son étude sur « Ascèse et chasteté dans l'Inde », l'auteur déclare justement que « l'ascétisme de l'Inde classique, en sa rigueur extrême mais saine, a su refuser et la peur de la chair et les équivoques possibles de la sublimation ». De beaux textes de Gandhi sur le jeûne sont ajoutés à l'hommage au Mahatma.

E. Duperray.

Catholicisme allemand. Coll. « Rencontres », 45. Éd. du Cerf, Paris, 1956; 562 pp.; 1.080 fr.

Dégager en quelques centaines de pages les traits caractéristiques qui donnent au catholicisme vécu par chaque peuple une physionomie particulière est une entreprise difficile, mais singulièrement urgente à l'heure actuelle. Alors que dans tous les domaines les rapports sont de plus en plus fréquents et que l'interdépendance s'affirme, que de préjugés et d'incompréhension entre ceux-là mêmes qu'unissent la communauté de foi et l'appartenance à une même Église, dont l'organisation, fortement centralisée, n'a d'autre raison que de mieux assurer l'unité dans la charité.

Ce premier recueil a, pour des Français, un intérêt tout particulier. La situation faite à l'Église et l'affrontement de la foi chrétienne aux problèmes que lui posent le monde et l'histoire dans l'un et l'autre pays ajoutent aux difficultés de toute ren-

contre entre Français et Allemands. Peut-être, en demandant à des Allemands de présenter eux-mêmes leurs problèmes, n'a-t-on pas toujours assez tenu compte que cet exposé s'adressait d'abord à des Français. Les deux grands chapitres de rappels historiques qui ouvrent le volume ont entre autres objets celui de parer à l'avance à cette difficulté. Mais ils valent aussi par eux-mêmes et celui de Fred. Heer, en particulier, est singulièrement expressif d'une réflexion sur l'histoire plus vive en Allemagne qu'en France. La seconde partie tente d'abord de décrire, aussi brièvement que possible, les structures du catholicisme allemand et les relations qui se nouent avec les catholiques d'autres pays. Puis sont passés en revue quelques aspects de la culture catholique allemande. Certains chapitres prennent l'aspect d'un catalogue raisonné, alors que d'autres tentent de présenter une vue d'ensemble. Regrettons ici la brièveté des pages consacrées au visage actuel de la vie religieuse et l'absence de toute présentation des institutions qui ont pour objet de la nourrir et de l'étayer. On aurait également aimé en savoir davantage sur la vie catholique en Allemagne orientale, mais cela n'a peut-être pas été possible. Une dernière partie s'attache à quelques problèmes actuels du catholicisme allemand. Ces pages sont sans doute de celles qu'on lira avec le plus d'intérêt. Tout le recueil, d'ailleurs, inaugure excellemment une série dont on espère qu'elle s'accroîtra rapidement et abondamment. C'est, faut-il encore le redire, une exigence pressante pour une authentique catholicité.

I.-H. Dalmais.

The Christian Vision. Readings from the first ten years of The Life of the Spirit, ed. by M. E. Evans. Blackfriars Publications, London, 1956; 310 pp.; 18 sh.

Voici dix ans déjà, les Pères dominicains de la Province d'Angleterre fondaient une revue de spiritualité : *The Life of the Spirit*. Aujourd'hui, ils nous offrent une anthologie des textes les meilleurs et les plus caractéristiques publiés pendant cette première décade. Ces extraits ont pu être regroupés sous cinq grands thèmes qui mettent en lumière les axes principaux de la *Revue*. Ce sont : (I) *Dieu, l'homme et le monde*; (II) *La liberté de l'amour*; (III) *Le sacrement du monde*; (IV) *La vocation de la parole*; (V) *L'amour parfait*. Telle est la *Vision chrétienne* que la *Revue* propose à ses lecteurs. Mais, comme cette *Revue* n'est pas seulement l'œuvre de son directeur et de ses principaux collaborateurs et que, chaque année, elle recherche avec ses lecteurs, dans des journées très suivies, les besoins spirituels auxquels elle est appelée à répondre, cette *Vision chrétienne* est donc aussi un peu celle de la foi chrétienne telle qu'elle est vécue par nos frères anglais. Les chrétiens de France qui se souviennent de la question soulevée par le P. Maydieu dans *La Vie Intellectuelle* en 1954 : « Les catholiques étrangers n'ont-ils rien à nous dire ? » trouveront ici une savoureuse réponse.

Ce fut toujours l'un des problèmes majeurs de la jeune *Life of the Spirit* de remonter à la source d'une tradition spirituelle proprement britannique, qui commence avec saint Bède le Vénérable (voir le beau sermon pour la fête de la Toussaint traduit pp. 307-310), passe par l'extraordinaire floraison cistercienne du XII^e^ siècle, dont le plus grand nom est saint Aelred de Rievaulx (pp. 30, 83-87), et culmine dans les mystiques anglais du XIV^e^ siècle (pp. 87-96) et saint Thomas More. Dans cette lignée on a bien fait d'évoquer aussi le P. Vincent McNabb (p. 277), une figure contemporaine si typique de la sainteté anglaise.

La leçon qui se dégage de ce livre est celle de l'effort continu et continué de quatorze siècles pour vivre avec

le Christ dans l'Église. Le message des premiers apôtres de l'Angleterre est toujours entendu; témoin ces lignes consacrées au moine saint David, le fondateur du christianisme au pays de Galles : « Le message de saint David est un message de joie et de fermeté dans la foi... La vraie figure de saint David n'est pas celle de la mythologie populaire friande de prodiges, moins encore celle des slogans du culte national : elle jaillit de cette source contemplative qui fit de lui un saint... Dans un tourbillon... le centre est tranquille. Tout à l'entour bruits et tumultes, au centre une brindille ou une feuille reste immobile. C'est le repos absolu. L'esprit de l'homme recèle également des profondeurs que n'atteignent ni la souffrance, ni le désespoir, ni même la mort. Le mystique a des mots pour décrire cette expérience; mais tous les hommes ressentent le besoin de la paix, de cette paix intérieure que rien ne saurait atteindre. Saint David est le patron du pays de Galles : la raison d'être d'un patron, c'est de communiquer son esprit à ceux qui le regardent comme tel, de leur révéler ce qu'il fut et pourquoi... » (pp. 281-282).

Tout ce livre révélera au lecteur « continental » cette fermeté (*steadiness*) dans la foi et dans la prière, qui a triomphé chez les catholiques anglais de tant de tempêtes et qui impressionne toujours ceux qui ont eu la faveur de vivre au milieu d'eux.

H. D. S.

V.-L. CHAIGNEAU : *L'organisation de l'Église catholique en France*. Éd. Spes, Paris, 1956; 2 vol., 160 pp.; 440 fr. chacun.

Comment est organisée l'Église catholique en France ? Quelle est la nature de ses différents rouages ? Comment fonctionnent-ils ? Le présent ouvrage répond à ces diverses questions.

N.

VIE INTÉRIEURE

Paul BARRAU : *Quand les ouvriers prient*. Coll. « Église et monde ouvrier ». Éd. Ouvrières, Paris, 1956; 240 pp.; 480 fr.

Ce livre qui s'appuie sur une enquête en milieu d'A.C.O. montrera combien nos militants ouvriers ont le souci de leur vie de prière et comment ils la réalisent dans une vie qui ne connaît pas la détente ni le silence. C'est la prière des pauvres gens bousculés, harassés, à l'étroit et sollicités de partout, qui doit trouver sa place dans une vie douloureuse, déchirante et sans échappatoire. Comment prier quand on ne dispose ni d'assez de repos, ni d'assez de place, ni d'assez de silence ? Comment prier sans pour cela s'évader des devoirs les plus pressants ? Il leur faut faire preuve de ténacité et d'ingéniosité; il leur faut en avoir faim, dans une foi solide sans cesse éprouvée.

C'est d'abord une *prière diffuse*, où à chaque instant on va *relier* à Dieu tout ce qui tombe sous le regard; toute la vie doit ainsi devenir prière; mais cela demande un effort soutenu et notamment de nombreux moments de *rappels*, de courtes prières qu'on insère dans sa vie — pratiquement, l'*oraison jaculatoire*. Aussi faut-il faire alterner cette prière qui plonge dans le temps et l'immanent avec une prière qui atteigne les perspectives transcendantes et eschatologiques où tout le destin des hommes trouve en Dieu sa signification et son unité; et ce sont *les temps forts de vie en Dieu*.

Ne faut-il pas pour cela se dégager des soucis et des contingences qui

vous harcèlent, disposer d'un lieu retiré, d'un peu de silence, alors qu'on se trouve à l'étroit, dans le bruit, bousculés de tous les côtés? A.-M. Goichon disait naguère se résoudre à considérer « le bourdonnement anonyme de la rue et du métro (comme) le dernier refuge de la vie contemplative ». Certains militants trouvent dans le « W. C. » le seul isoloir possible de leur logement.

La prière la plus habituelle et la plus prisée est le *Pater : Seigneur, apprenez-nous à prier...* C'est ensuite le *Credo,* qui a toujours été considéré comme le meilleur instrument pour se mettre en situation. On n'a pas manqué ensuite, mais ensuite seulement, de réserver sa place au chapelet. Et là, cela semble davantage répondre à une préoccupation de l'enquêteur qu'à une réalité bien établie; il demeure même à son sujet un certain malaise qu'on ne cherche pas à cacher et qui n'est pas tout à fait résolu.

Quelques références enfin à la *prière des psaumes,* une part à notre sens trop réduite : des allusions passagères çà et là (pp. 158, 177, 207). Évidemment, cette prière demanderait une plus grande initiation que le chapelet. Mais nous sommes persuadés qu'un effort dans ce sens eût pleinement répondu à l'attente de la plupart, et notamment de ceux que rebute le chapelet. On dispose aujourd'hui de nombreuses brochures d'initiation aux psaumes, de nombreuses sélections auxquelles on pourra faire appel (le magnifique album de *Fêtes et Saisons,* paru fin 1955; la brochure de Mgr Garrone : *Psaumes et prière.* Éd. de l'Apostolat de la Prière, Toulouse, 1955; 122 pp.; *Les agendas Alleluia* de *La Vie Nouvelle;* le *Bréviaire de poche* du R. P. A.-M. Henry, dont la sélection du psautier est particulièrement heureuse et dont nous avons rendu compte ici même (*La Vie Spirituelle,* août-septembre 1956, p. 200). La prière jaculatoire eût gagné à cette initiation aux psaumes; elle se serait enrichie de l'usage spontané de nombreux versets de psaumes, comme ne manquaient pas de le faire les premiers chrétiens, notamment les martyrs, dans leur affrontement ultime.

Le livre s'achève sur un recueil de prières inédites, toutes très belles, composées pour la plupart à l'occasion de veillées de prière de groupes d'Action catholique ouvrière.

Cette expérience de la prière en milieu ouvrier chrétien est riche en leçons pour tous et nous ne saurions trop en recommander la lecture à tous ceux qui s'intéressent à voir comment la prière peut trouver place dans les vies les plus engagées, comment chemine la prière des pauvres gens.

P. Abéla.

Abbé Jean MARIE : *De l'amour à l'unité.* Coll. « La Vigne et ses sarments ». Privat, Toulouse, 1955; 86 pp.

Ce petit livre de méditation s'adresse à toutes les chrétiennes, plus spécialement aux militantes, qui aspirent à recentrer leur vie spirituelle sur l'essentiel : l'Amour de Dieu. Les réflexions de l'auteur les aideront à mieux répondre à cet amour de Dieu, d'abord par l'accueil de la Parole divine, puis par l'insertion dans l'Action catholique. Un bref « examen de conscience » termine cette brochure qui sera utile.

R. B.

Alfons KIRCHGASSNER : *Le dialogue ininterrompu.* Pages d'un journal spirituel. Desclée de Brouwer, Paris, 1956; 182 pp.

Il s'agit d'un livre sur la prière. A vrai dire, ce sont des pages d'un « Journal spirituel » consacrées uniquement au dialogue entre l'âme et Dieu. Beaucoup de chrétiens ne prient plus. Savent-ils encore prier dans un monde tourbillonnant où la mécanique et la technique imposent à l'homme des comportements imprévus et des échelles nouvelles de va-

leurs? L'auteur, dans un style dépouillé, simple et étonnamment concret, rend compte de ses perceptions de foi. Il nous fait communier à sa prière et, du même coup, facilite la nôtre. Il est peut-être regrettable qu'il n'ait pas songé à incorporer dans la prière la souffrance, la misère du monde, la prise en charge de l'humanité, la réaction devant l'événement. En centrant toute prière sur le « Christ qui est aujourd'hui » « en agonie jusqu'à la fin du monde », il aurait donné à ses réflexions plus de force et de vérité.

PH. VERCOUSTRE.

Notes de doctrine et d'action. 3 : *Rechristianisation.* Supplément à *Christiane,* n° 87, octobre 1954; 160 pp., 16 hors-texte; 300 fr. Chez M. le chanoine Dutil, 19, rue Dareau, Paris-14e.

Composé pour les prêtres et spécialement pour les aumôniers des mouvements spécialisés, ce cahier veut leur offrir une documentation simple, pratique et substantielle, qui les aide à penser leur apostolat. Après une brève étude du chanoine Dutil sur la messe, quelques pages du chanoine Giraud, directeur des œuvres de Marseille, situent le rôle de la Vierge Marie dans la piété chrétienne. Vient ensuite une excellente recension de l'enquête menée dans les milieux de l'enseignement technique et moderne sur la foi des jeunes; résultats bouleversants qui poseront maints problèmes aux aumôniers et aux militants : expériences vécues, recherches inquiètes, générosités naissantes, découragements précoces s'y entremêlent. Un article sur l'évolution de la population scolaire complète cette enquête et montre quelles questions doivent être soulevées dans l'apostolat des adolescents. Signalons aussi l'étude de l'abbé Lanquetin, aumônier national du M.F.R., sur la rechristianisation du monde rural et sur le rôle que doit y jouer le mouvement familial rural : comme les précédentes, elle reflète l'état d'un important secteur du monde moderne.

Il faut lire ce recueil, et pour son information précise, et pour les problèmes souvent angoissants qu'il révèle, et pour les solutions qu'il suggère.

M.-L. T.

S. Exc. Mgr BLANCHET : *Absence et présence de Dieu.* Carême 1956. Spes, Paris, 1956; 204 pp.; 400 fr.

A l'époque du digest, de la radio et de la télévision, les conférences de Notre-Dame, vieilles d'un siècle, témoignent toujours de l'intérêt qu'un grand public cultivé porte à un enseignement d'Église. Lacordaire a créé une sorte de genre littéraire qui convenait parfaitement aux auditeurs de son temps. On peut se demander si ce « genre » est encore valable. Depuis le départ du P. Janvier qui, avec un immense talent oratoire, y a commenté la *Somme* de saint Thomas vingt-quatre ans durant, il semble que l'on soit à la recherche d'une formulation plus originale. S. Exc. Mgr Blanchet a réuni ses conférences sous le titre pascalien *Absence et présence de Dieu.* Les sujets sont parfaitement choisis : *Dieu parmi les hommes; Dieu vivant et monde impersonnel; Pouvoir de Dieu et souveraineté de Dieu; Foi en l'homme et foi en Dieu; Dieu dans l'histoire des hommes; Dieu et la vie de l'âme.* Le conférencier de Notre-Dame a vraiment adopté le genre conférence, et il explique le « pourquoi », le « comment » dans une belle langue aux périodes classiques. Pourquoi l'auditeur est-il insatisfait? C'est qu'il n'est pas saisi au cœur de ses besoins et de ses appels vitaux. C'est que la parole de Dieu est un glaive tranchant et que le peuple chrétien — et peut-être secrètement ceux qui ne sont pas d'Église — aimeraient davantage entendre dénoncer avec toute la vigueur des prophètes les scandales de notre époque. Ne faut-il pas davan-

tage dire aux chrétiens qu'ils ont à transformer le monde avec le Christ ressuscité ? Ne faudrait-il pas trouver des accents plus simples pour rejoindre l'angoisse de l'esprit et du cœur de l'homme de notre époque ?

PH. VERCOUSTRE.

Chanoine E. GUILLARD : *Famille divine. Humbles regards vers la Trinité.* 1956; 176 pp.; 400 fr. Édition complète : 202 pp.; 450 fr, (port : 50 fr.). En vente chez l'auteur, Supérieur de l'Institution Saint-Jean, Bazas, Gironde.

Développer la foi au dogme trinitaire pour aviver dans les cœurs l'amour des Personnes divines, pour inspirer l'apostolat des chrétiens et surtout des prêtres et des religieux, telle est l'ambition de l'auteur. Après avoir considéré le Dieu vivant, aimant, Un, il cherche le reflet de la famille divine dans les familles de la terre, et d'abord dans la plus parfaite d'entre elles : celle de Nazareth. Dans la deuxième édition, un nouveau chapitre étend cette étude à la « famille des consacrés », qui doivent plus que d'autres essayer de reproduire en leur vie les perfections divines. Voilà beaucoup de sujets effleurés en un style enthousiaste.

M.-L. T.

MARIA SCHLUTER-HERMKES et GEORG-KARL FRANK : *Gottesliebe und Weltverantwortung* (Amour de Dieu et prise en charge du monde). Werkbund-Verlag, Würzburg, 1956; 102 pp.

Frédéric von Hügel, il y a quelque quarante ans, fort d'une redécouverte personnelle de la vie chrétienne, plaidait pour un christianisme qui serait un vrai ferment dans la pâte humaine. C'est ce message si actuel que remettent en valeur les deux auteurs en ces deux dialogues : les réflexions sur la pensée de von Hügel se déroulent — à un rythme un peu lent — d'abord comme un examen du divorce entre la religion et le monde, puis s'orientent vers la recherche d'une spiritualité du laïc dans le monde. Elle n'est possible que si le chrétien prend au sérieux les valeurs propres des structures du monde et les assume dans sa foi (p. 70). Pas de piété sans vie proprement humaine; mais aussi pas de vie vraiment humaine sans piété.

R.-L. OECHSLIN.

P. CHARMOT, S.J. : *Le cœur sacerdotal du Christ à l'agonie.* Douze Heures sainte. Gravures d'Yvonne SOUTRA. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1955; 264 pp.; 350 fr.

Il est bien difficile de composer des méditations pour l'Heure sainte qui évitent la mièvrerie et le sentimentalisme, et qui restent malgré tout très simples et d'expression très personnelle. Le livre que publie le P. Charmot évite le premier écueil : ses considérations s'inspirent de l'Écriture, principalement de l'Épître aux Hébreux et du Discours après la Cène, et des grandes Encycliques sur le Sacré-Cœur. Nous les aurions aimées plus courtes, plus proches de la prière spontanée que de la démonstration. Telles quelles, elles rendront pourtant grand service aux prêtres et aux dirigeants d'Action catholique qui cherchent des sujets de méditation en commun.

M.-L. T.

PRIMO MAZZOLARI : *La Parola che non Passa.* Éd. « La Locusta », Vicence, 1954; 241 pp., 17×12; 600 L.

La page liminaire de ces méditations sur l'évangile du dimanche est déjà caractéristique de l'humour du bon curé de Bozzolo qui les a rédigées et, finalement, publiées. « Il y a déjà tellement de commentaires sur l'évangile du dimanche que je peux bien, moi aussi, mettre les miens en circulation, d'autant plus qu'ils ne

pourront nullement servir de préparation pour dispenser le prédicateur de l'évangile de le lire avec sa propre tête et son propre cœur avant de se prêcher. Ils ne m'ont pas servi à moi-même pour mes chers paroissiens de Bozzolo. » Eh bien, non ! Ces méditations seront très précieuses pour le prédicateur. Il y retrouvera toute l'expérience d'un pasteur zélé qui prend au sérieux l'inquiétude religieuse du monde moderne et nous livre sa propre contemplation.

H.-D. BERGER.

Abbé ANSELME LONGPRÉ : *Instructions pour les dimanches et fêtes de l'année liturgique.* Éd. « Apostolicum », Québec; 556 pp.

Il n'est pas certain que ces homélies, venues du Canada, puissent être le grand secours aux responsables de la prédication dans les églises de France. Non que tout y soit médiocre ou quelconque ! Mais, quelque désir que l'on ait de voir éditer des collections valables d'homélies et de catéchèses, il faut avouer que le genre parlé, pour mériter les honneurs de l'édition, devrait atteindre une haute perfection. Outre que celle-ci est rare, il semble que les instructions de M. l'abbé Longpré, même abondantes en citations scripturaires, ne témoignent pas d'une *manière* biblique tout à fait au niveau de populations qui sont de plus en plus sensibilisées à l'histoire et au mode de langage, typologique ou littéral, de l'Ancien et du Nouveau Testament. On aimera peut-être davantage l'Introduction du présent recueil. C'est une sorte d'exposé des principes de la prédication contemporaine. On aurait aimé voir pousser à fond quelques rapides considérations sur les transformations que fait subir à la prédication contemporaine la culture populaire à base de presse, de radio et de cinéma ! C'est à cette mesure qu'il faut parler selon une lettre et un esprit, tels qu'on les situe ici selon saint Paul et saint Augustin. Et ces réflexions sont fort judicieuses. Mais il est tellement plus facile de dire comment doit être faite une homélie que de la faire comme on en rêve !

J. B.

Chanoine MARCEL MICHELET : *Psaumes.* Éd. Œuvres Saint-Augustin, Saint-Maurice (Valais), Suisse, 1956; 108 pp.

Une centaine de poèmes sur des *thèmes psalmiques* et ordonnés selon les Heures de la prière traditionnelle. Ces vers du dernier poème en donneront une idée :

Le miel de nos douleurs...
Nous n'avons emporté que la [moisson des roses.

Roses, en effet. Et même plutôt roses sans épines. Ces poèmes sont d'un style trop gentil et trop de paraphrases sentimentales s'y mêlent pour mériter, malgré quelques réminiscences incontestablement valables, le titre de « psaumes ». Nous regrettons que l'éditeur ait cru utile de s'en prévaloir et nous aurions préféré qu'il s'en tînt à celui qui a été retenu pour la bande : « Prière et poésie ».

Non seulement il est pénible de voir ainsi l'inspiration personnelle comparée à l'inspiration inspirée des textes sacrés — et l'auteur ne peut que perdre à cette comparaison —, mais le style lui-même rappelle par trop certains de nos cantiques fin XIX^e siècle, dont on pouvait croire le temps révolu.

Aux « *Psaumes* » *du désert,* de Francine Cockenpot, nous ne ferions pas la même contestation; ils sont autrement proches de la source, autrement forts et incisifs et d'un style dépouillé et anguleux. On y retrouve bien la veine psalmique.

P. ABÉLA.

BIOGRAPHIES

JEAN RIGAULT, Frère Mineur, XIII^e-XIV^e siècles : *La vie de saint Antoine de Padoue.* Traduction, introduction et notes de Alexandre MASSERON. Coll. « Textes franciscains ». Éd. Franciscaines, Paris, 1956; 152 pp.; 300 fr.

Ce nouveau volume de la collection « Textes franciscains » sera accueilli avec joie par les nombreux amis de saint Antoine de Padoue. Sans ce Frère Mineur, qui devint évêque de Tréguier, et sans son grand amour pour saint Antoine, nous serions fort peu renseignés sur l'activité qu'il eut en France, et surtout dans le Limousin. Ce récit attachant par sa grâce et sa fraîcheur toutes franciscaines se lit avec beaucoup de facilité et de profit. En effet, M. Alexandre Masseron n'a ménagé sa peine ni pour la traduction, ni pour l'introduction, ni pour les notes explicatives abondantes, ni même pour un index alphabétique fort utile.

Un petit livre à lire et même à savourer.

P. F.

JEAN SOULAIROL : *Saint Antoine de Padoue.* Éd. Franciscaines, Paris, 1956; 160 pp.; 350 fr.

M. Jean Soulairol a mis sa culture et ses dons d'écrivain et de poète au service de saint Antoine de Padoue, ce qui nous vaut l'agrément d'une lecture fort attrayante en même temps que fort instructive. Puissent ces quelques pages, écrites « con amore », faire mieux connaître un saint dont les nombreux clients sont trop souvent plus dévots qu'éclairés. Ils verront alors combien Antoine fut un vrai fils de saint François dont il vivait si profondément le message de pauvreté, d'humilité et de joie. Ils apprendront aussi combien sa science de l'amour du Christ fut grande; n'est-il pas Docteur de l'Église ? Et, au contact de ses paroles et de ses écrits, que M. Soulairol cite abondamment, ils réchaufferont leur cœur à celui d'Antoine dans leur attachement au Christ.

Un beau livre à faire connaître.

P. F.

THOMAS SPIDLIK, S.J. : *Joseph de Volokolamsk : un chapitre de la spiritualité russe.* Orientalia christiana analecta, 146. Roma, 1956; XIX-153 pp.; prix : 1900 lires.

Figure originale et digne d'intérêt, ce moine du XV^e siècle exerça une influence considérable sur le développement du monachisme russe. D'après les témoignages contemporains et ses écrits (*L'Illuminateur,* ou traité d'apologétique contre les judaïsants, et la *Règle*), il apparaît comme un ardent pourfendeur d'hérétiques et un higoumène rigoureux. Ses ennemis lui reprochent d'avoir fait triompher contre le staretz Nil Sorsky le principe de la légitimité des propriétés monastiques, ce qui amena les monastères à accumuler d'immenses richesses. L'auteur veut cependant nous faire découvrir dans sa vie et sa doctrine une vraie sainteté. De fait, ce caractère intransigeant sur l'observance des commandements de Dieu et des règles de la vie commune, ne va pas sans grandeur. Outre l'humilité et la crainte de Dieu, les deux vertus qu'il préconise surtout sont l'obéissance et l'attention constante à conformer sa conduite, dans tous les détails, à ce qui est commandé : ces exigences étaient bien de nature à fonder une vie religieuse régulière. Il reste cependant dans la conduite de Joseph des attitudes difficilement conciliables avec la sainteté. Sans parler d'une foi si peu éclairée qu'elle lui fait ranger sous le nom de « saintes Écritures » transmettant infailliblement la vérité (p. 14), non seulement les textes bibliques, mais encore « tous les écrits

ue les Pères de l'Église, les Doc-urs nous ont laissés » (p. 10) et ême des lois civiles (p. 12), il sait cilement s'arranger avec l'obéis-nce : se trouvant en conflit avec n archevêque Sérapion et excom-unié par lui, il va jusqu'à en appe-r au grand-duc de Moscou (p. 48). uant à sa vie intérieure, on la ouve fort réduite, et son interprète ous convainc difficilement de l'im-ortance que Joseph attachait aux ispositions internes de l'âme (p. 53) t à l'amour de Dieu (p. 71). Reste ue si l'auteur ne parvient pas à nous ire admirer Joseph de Volokolamsk. apporte à l'histoire de la spiritua-té russe une remarquable contribu-on, en nous faisant exactement con-aître la doctrine de l'higoumène et rôle qu'il joua dans la répression e l'hérésie et dans la vie publique oscovite. Il nous donne enfin en ppendice la très utile traduction d'un apitre essentiel de la Règle pp. 147-150).

R.-L. Oechslin.

aint Jean BOSCO : *Saint Dominique Savio, élève de l'Oratoire Saint-François de Sales, à Turin (1842-1857)*. Traduction faite sur la cinquième édition italienne, par Jean-Baptiste Fèvre, S.D.B. Centrale de Don Bosco, Woluwé-Saint-Pierre, Belgique, 1955; 142 pp.

Il y aura cent ans le 9 mars pro-hain que mourait en Italie le jeune lève de Don Bosco, élevé comme on maître à la gloire des autels. loins de deux ans plus tard, le fon-teur des Salésiens écrivait cette ographie de son élève; document mouvant si l'on songe que c'est un rmon de Don Bosco qui incita le une Dominique à désirer la sain-té, et sa direction spirituelle qui ida à marcher sans défaillance en tte voie; document de grande va-ur qui servit de base à l'enquête ite en vue de la béatification de dolescent. Il était bon de le réédi-ter, bien que plus d'un trait se ressente trop de la mentalité du XIXe siècle et risque d'être peu compris. Plein de bon sens et d'équilibre, très révélateur des qualités de la pédagogie salésienne, ce petit livre met à la portée des jeunes un exemple qu'ils aimeront suivre.

Signalons sur le même sujet le *Bulletin salésien* d'octobre 1954 et une brochure de vingt-quatre pages : *Saint Dominique Savio,* vendue dans les maisons salésiennes.

M.-L. T.

Renée TRAMOND : *Sainte Françoise Romaine*. Coll. « Nos amis les saints ». E.I.S.E., Lyon, 1956; 76 pp. ill.; broché : 260 fr.; cart. : 580 fr.

Très simplement contée, cette vie de sainte Françoise convient aux jeunes lecteurs de dix à quatorze ans (regrettons dans les illustrations une matérialisation du diable sous forme de personnage cornu ou de terrifiante main noire...). Nous savons gré à cette petite collection de faire connaître aux enfants les plus merveilleuses des vies, celles où se déploient les jeux de la grâce et de la foi, et nous souhaitons que les parents aussi feuillettent ces pages où ils auraient beaucoup à apprendre.

R. M.

Henri GUILLEMIN : *Quel Piccolo Ozanam*. Traduction italienne de Katy Canevaro. Éd. « La Locusta », Vicence, 1955; 89 pp.; 300 L.

La société d'édition « La Locusta » a eu la bonne inspiration de faire une traduction italienne d'un chapitre du livre de M. Henri Guillemin, *La bataille de Dieu* (Éditions du Milieu du Monde, Genève, 1944).

La traductrice a su parfaitement maintenir le rythme alerte et le style vigoureux de l'original français. On ne peut que souhaiter une large diffusion à ce livre. Il campe un très

beau type de chrétien clairvoyant et batailleur, qui a eu l'intelligence des événements de son temps et témoigné d'une souveraine et courageuse liberté de pensée.

H.-D. BERGER.

M. MARDUEL : *Le petit berger qui devint un grand saint.* Vie du saint Curé d'Ars, Éd. Xavier Mappus, Le Puy, 1956; 126 pp., 14×19.

Cette vie du saint Curé d'Ars intéressera les enfants pour qui elle est écrite. La langue est facile et coulante, le sentiment juste, les applications morales ou spirituelles discrètes; l'auteur n'a pas voulu esquiver les difficultés, mais les traite avec mesure : Jean-Marie réfractaire, les persécutions du « grappin », les pénitences corporelles. Quand le lecteur aura grandi, il lui restera à découvrir les vraies dimensions de ce très grand saint.

M. F.

CHARLES HAABY : *Marthe Gerrer (1906-1940). Une vie eucharistique.* Traduit par A. DUZAN. Éd. Salvator, Mulhouse, 1956; 160 pp.; 360 fr.

Qu'a donc fait cette petite Alsacienne, morte au Carmel de Beaune, à l'âge de trente-quatre ans ? Elle a été silencieusement fidèle au Seigneur en toutes ses voies. C'est une très grande chose, mais il suffit de bien peu de mots pour le dire, et ces pages n'intéresseront sans doute que les compatriotes de Marthe Gerrer et les amis du Carmel. Nous regrettons que les éditions Casterman, qui ont donné aux livres de Hunermann une présentation plus moderne, aient laissé à celui-ci une apparence assez vieillotte.

M.-L. T.

MARIAGE ET ÉDUCATION

Abbé FRANÇOIS DANTEC : *Foyers rayonnants,* 3 volumes in-16, t. I, 289 pp., Quimper, 1954; t. II, 359 pp., Quimper, 1954; t. III, 232 pp., Quimper, 1955.

Sous ce titre général, l'auteur, professeur au grand Séminaire de Quimper, a réalisé à l'usage des époux chrétiens une somme de théologie pratique pour les aider à vivre leur vie chrétienne.

Le premier volume (*Guide moral de l'amour chrétien*) en est à sa sixième édition. Le second (*Guide spirituel des chrétiens mariés*), à sa troisième édition. Le troisième constitue un *Guide apostolique des époux chrétiens.*

Sous une forme scolaire et qui semble d'abord un peu rebutante, l'auteur donne sur tous les aspects de la vie des époux chrétiens un ensemble de vues doctrinales, de précisions destinées à former la conscience, de conseils pour envisager la recherche de la sainteté, un panorama du champ apostolique propre à étendre la vision religieuse.

Toutes ces considérations sont étayées sur les déclarations des papes, les décisions de la hiérarchie et les avis des meilleurs théologiens. Ces citations, parfois fort longues, constituent une anthologie, sur certains points très complète (par exemple sur la chasteté conjugale, la régulation des naissances). Le second volume peut remplacer les multiples livres sur la perfection chrétienne, les moyens de sanctification, la prière. L'ouvrage, dans son ensemble, peut rendre d'excellents services.

C'est pourquoi on souhaiterait que, dans des éditions ultérieures, l'auteur puisse remanier certaines pages afin de les rendre plus riches. Il est évident qu'il n'y a qu'une sainteté

– et qu'à cet égard il n'y a pas de spiritualité conjugale. Mais les moyens de sanctification pourraient être plus directement étudiés en fonction d'une « condition matrimoniale », d'une vocation propre aux époux chrétiens, qui reste à définir. Il semble que l'auteur pourrait placer son exposé du sacrement de mariage lorsqu'il étudie la nature de la perfection conjugale. Définissant la vocation matrimoniale (II, pp. 63-72), l'auteur devait approfondir la mission propre des foyers comme cellules d'Église (l'expression est citée, mais peu exploitée).

De même, en proposant aux époux chrétiens d'être rayonnants, apostoliques, l'auteur a raison de faire un exposé méthodique de l'Action catholique, tant générale que spécialisée. Mais il semble qu'il y ait place pour la recherche de l'incidence propre de la famille sur la vie de l'Église et sur l'esprit familial qu'elle peut insuffler aux paroisses.

L'auteur parle des groupes de foyers (III, pp. 196-202) en notant qu'ils peuvent être, s'ils évitent certains dangers, des écoles de sainteté et des pépinières d'apôtres mariés. N'y a-t-il pas lieu de penser que ces groupes ont à faire cette recherche de ce rôle particulier du foyer dans la paroisse et l'Église en élaborant, avec leurs aumôniers, une pastorale proprement familiale qui reste encore mal définie ?

On souhaite que ces petits livres reflètent les progrès de ces recherches. Tels qu'ils sont actuellement, ils doivent être vivement recommandés.

G. DE VAUMAS.

JOSEPH TEMPLIER : *L'amour partagé*. Coll. « Mon Village ». Éd. Ouvrières, Paris, 1956; 174 pp.; 300 fr.

Réunion d'articles parus dans *Mon Village* (publié par le M.F.R.), ce petit livre s'adresse aux foyers ruraux, mais peut intéresser d'autres milieux qui seront sensibles à son caractère d'authenticité. Ce sont des notes, des observations, des témoignages sur *la vie chrétienne au foyer* : difficultés, entraves, progrès, efforts et parfois admirables réussites. Un second volume annoncé parlera de *l'enfant*.

R. M.

P. DE LOCHT : *L'amour dans le mariage. Perspectives chrétiennes*. Éd. des Feuilles familiales, Bruxelles, 1956; 55 pp.; 20 fr. belges.

Bon et bref, cet opuscule pourra être donné aux foyers ou aux fiancés qui n'auraient pas le loisir d'aborder une plus longue étude sur le mariage; il leur dira l'essentiel sur l'amour conjugal, la fécondité, l'indissolubilité, la souffrance au foyer, la grâce sacramentelle. Le style est simple, mais s'adresse à des lecteurs ayant l'habitude de la réflexion; il ne nous semble pas susceptible d' « accrocher » un public populaire.

R. M.

Dr ANDRÉ BERGE : *Le Métier de parent*. Éd. Montaigne, Paris, 1956; 216 pp., 12×19; 540 fr.

Cet ouvrage reprend, en l'amplifiant considérablement, l'opuscule paru jadis sous ce titre. Et il porte en sous-titre : *Du mariage des parents au mariage des enfants*. L'auteur, par cent exemples puisés dans son expérience de directeur du Centre psycho-pédagogique de l'Académie de Paris (Centre Claude-Bernard) et aussi dans son expérience de père de famille, montre ce qu'il ne faut pas faire, autant et plus que ce qu'il faut faire; ce qu'il ne faut pas être que ce qu'il faut être (combien de parents ont-ils pris conscience de leur état d'anxiété ?). Bien des problèmes sont, sinon résolus, du moins bien posés; à chacun de trouver la solution de son cas particulier.

Certains nient les défauts des enfants, leur paresse : tout s'expli-

querait par d'autres raisons que de morale ou de liberté. Cette pédagogie négative et sans nuances est dépassée. Chez l'auteur, le médecin psychanalyste double l'éducateur, et l'éducateur impose son idéal à l'homme de science. Si celui-ci interdit à l'autre de s'attaquer à des mécanismes « qui ont une fonction vitale », lui-même ne les démonte que lorsqu'ils fonctionnent mal. Ainsi du refoulement, nécessaire dans une société civilisée; ainsi du sur-moi, qui précède et accompagne la moralité véritable, c'est une étape nécessaire; mais il faut savoir que refoulement, que développement exagéré du sur-moi peuvent avoir une action perturbante.

Il ne s'agit pas pour le commun des éducateurs de se transformer en pseudo-psychanalystes, mais de tenir compte, avec humilité, des lumières nouvelles, encore que parfois tremblotantes, que pose sur les problèmes d'éducation la psychologie en progrès. Ainsi écartera-t-on des préjugés qui ont fait assez de mal dans le passé ! Le moraliste reproche-t-il, par exemple, à l'éducation « nouvelle » de ne pas exiger l'effort ? Le psychologue lui démontre que tout effort *doit* être rendu désirable, sinon il n'est pas consenti; et voilà le point de départ de l'action éducative efficace, et voilà les deux points de vue conciliés. Ainsi des autres.

Le livre du docteur Berge convainc, parce qu'il fait réfléchir.

M. F.

Handbuch zum katholischen Katechismus. Herder Verlag, Freiburg, 1955; 221 pp.

La Vie Spirituelle a déjà parlé du nouveau catéchisme allemand (octobre 1956, p. 324). Cet ouvrage renouvelle la catéchèse dans les diocèses allemands, non seulement sur le plan de la méthode, mais sur le plan plus profond de la présentation organique des vérités chrétiennes. Une vision nouvelle du mystère chrétien est demandée au catéchète qui utilise le nouveau catéchisme. Inutile de dire alors la nécessité et l'utilité des innombrables conférences d'introduction au nouveau catéchisme, faites dans tous les diocèses, et de ce livre du maître, dont nous présentons aujourd'hui le premier volume. Pour chaque point de doctrine, formant l'unité de base du catéchisme, on donne deux ou trois modèles de leçon. Mais de plus, le catéchète lui-même est invité à la réflexion, pour assimiler cette doctrine, pour tâcher de la vivre lui-même, et la transmettre à l'enfant en s'adaptant à sa mentalité. Si le christianisme à enseigner aux enfants est à la fois vérité et vie, rien ne sert d'avoir un livre de classe renouvelé, si les maîtres eux-mêmes ne vivent pas personnellement de l'esprit nouveau qui a présidé à cette œuvre.

B. D.

Dictionnaire du jeune chrétien, illustré en couleurs par E. Morel; mots expliqués par Y. Lanhers et G. Le Bourgeois. Publié sous la direction du P. Doncœur. Desclée de Brouwer, Paris, 1956; un album relié, 100 pp.

Nos ancêtres, lorsqu'ils étaient petits, apprenaient à lire sur le texte de la Bible. Les premières lettres et premiers mots de leur lecture se mêlaient ainsi dans leur jeune mémoire aux histoires sacrées et aux vérités fondamentales de la Révélation.

Ce *Dictionnaire du jeune chrétien* fait penser à cette antique « méthode ». Sans doute, il n'est pas un livre de classe et ne dispense pas des méthodes usuelles; il est plutôt fait pour l'enfant qui, tout juste, a commencé d'apprendre à lire. Mais, à propos de chaque mot, le plus souvent ordinaire, il évoque une histoire biblique et présente une image que l'enfant gardera dans sa mémoire, associées au mot. Ainsi, à propos du torrent, l'enfant voit Jésus « quittant le Cénacle et traverser le

rent du Cédron »; à propos du re, l'enfant se rappellera que elui qui donne au nom de Jésus verre d'eau à qui a soif sera ré- pensé dans le ciel »; à propos s sauterelles qu'il verra manger s feuilles, l'enfant se souviendra c, « pour punir les Égyptiens, eu envoya des sauterelles qui man- rent leurs moissons ». Et ainsi de ite. Toutes ces images, et les dé- ils de chaque image, naturellement ggéreront à l'enfant bien des ques- ons et les grandes personnes trou- ront là une occasion toute naturelle y répondre, ou de provoquer d'au- s questions. Pour les grandes rsonnes également se trouve à la du livre la table des références bliques aux courts textes qui sont scrits sous chaque image.

Les mots sont répartis par ordre phabétique, comme il convient à un ctionnaire. Ils ne représentent pas ut le vocabulaire chrétien, mais un rtain nombre de termes usuels et ndamentaux. Aussi bien d'ailleurs s termes trop difficiles, ou qu'il est possible, et inopportun, de repré- nter par des images sont-ils exclus ce vocabulaire. Ce dictionnaire apprend pas tout — ce n'est pas n but —, mais il instruit selon une éthode agréable et heureuse tant ur l'éducation de la foi que pour formation de l'enfant.

Un beau cadeau à faire aux enfants cinq à dix ans.

A.-M. H.

OTH ADAMS KNIGHT : *Le retour du croisé.* Épisode de la Croisade des enfants. Traduit de l'américain par Loïc de Bretoncelles. Salvator, Mulhouse, 1956; 208 pp.; 540 fr.

La croisade est l'image de la vie à conquête de Dieu, à la guerre con- l'ennemi. Le héros « David » se int à la croisade des enfants, il va abord de péripéties en péripéties ns une intense atmosphère de foi, is d'échecs en échecs, mais « le diable porte pierre », comme le dit le dicton. David, à travers l'épreuve, se sera sanctifié et, quand il reviendra seul chez lui, après une dure captivité à Gênes, il tombera dans les bras de sa mère en disant : « Maman, je reviens vainqueur de la Croisade. » Il y a une « happy end »... sur le plan de la grâce. Que ce livre, à la lecture facile, fasse comprendre à tout homme qu'il est « dans les mains du Seigneur ».

Ph. Vercoustre.

Odile BUTSCH : *Une éducatrice d'avant-garde, Adeline Desir.* Éd. de La Colombe, Paris, 1956; 1 vol. 14×19 illustré; 460 fr.

Nous lisons dans la préface, du P. Brillet : « Ce qu'il faut chercher dans ces pages, ce n'est pas une histoire, une description, une étude, c'est une AME, une IDÉE, une ŒUVRE. »

« Une œuvre ? » Les institutions d'enseignement féminin bien connues sous ce nom : Cours Desir. Leur fondatrice fut aussi à l'origine des cours professionnels.

« Une idée ? » L'enseignement est œuvre d'*éducation.* Ce n'était pas idée si courante de son temps (1819-1875). Et elle pratique avant la lettre la méthode des centres d'intérêt, voire des pistes de découvertes, de la quête aux documents. Nous regrettons que pour justifier son titre : *Une éducatrice d'avant-garde,* l'auteur n'ait pas quelque peu développé ces points, qui ne sont qu'indiqués (p. 45).

« Une âme ? » C'est surtout l'âme qui nous est montrée. Une âme toute donnée, tout orientée vers ce grand but : faire avancer le règne de Dieu.

M. F.

Henri MAVIT : *L'École sur la colline.* Nouvelles Éditions Latines, Paris, 1956; 188 pp., 12×18.

Un ancien élève de l'école Masséna (Oratoriens) raconte sa jeunesse, à

la louange de son collège, des professeurs, du supérieur surtout.

Ces souvenirs sont en même temps une théorie de l'éducation chrétienne. Que l'école soit réellement « sur la colline » (Cimiez, à Nice) est un symbole; celui qui l'habite est sur les hauteurs.

M. F.

ESSAIS

M.-D. PHILIPPE, O.P. : *Initiation à la philosophie d'Aristote.* Éd. de La Colombe, Paris, 1956; 249 pp.; 980 fr.

Il est deux façons de présenter la doctrine d'un penseur : ou la reconstruire pièce à pièce et comme du dehors, ou tenter de remonter à l'intuition initiale qui est à l'origine des divers aspects de la doctrine. C'est de cette dernière manière que le P. Philippe a saisi la philosophie d'Aristote. Il la présente d'une façon vivante, d'abord s'inscrivant dans le mouvement général des penseurs grecs, puis développant organiquement toutes ses parties : philosophie humaine; philosophie de la nature; philosophie première; logique. Aux spécialistes d'Aristote de décider si l'auteur élargit légitimement ou non les perspectives du philosophe païen sur l'un ou l'autre point. Il était d'ailleurs impossible de faire œuvre vivante sans opter entre diverses interprétations. Aussi n'est-il pas d'introduction à la pensée d'Aristote plus prenante que ce livre, parfois traversé d'un souffle d'enthousiasme; l'intérêt ne se relâche pas d'un bout à l'autre.

R.-L. Oechslin.

Régis JOLIVET : *Le Dieu des philosophes et des savants.* Encyclopédie « Je sais, je crois », nº 15. Éd. Arthème Fayard, Paris, 1956; 126 pp.; prix : 300 fr.

Exposé pratique et succinct des diverses voies par lesquelles la raison parvient à Dieu. La conclusion offre une vue éclairante sur ce qu'il faut entendre par « preuve de Dieu », et un aperçu fort actuel sur l'athéisme.

R.-L. O.

Maurice BLONDEL : *Les premiers écrits : Lettre sur les exigences de la pensée contemporaine en matière d'apologétique et sur la méthode de la philosophie dans l'étude du problème religieux. — L'Illusion idéaliste. — Principe élémentaire d'une logique de la vie morale. — Histoire et dogme. — De la valeur historique du dogme.* Presses Universitaires de France, Paris, 1956; 245 pp.

Blondel a joué son existence de philosophe sur une intuition éthico-religieuse, celle qui inspirait la célèbre thèse de 1893 sur *L'Action* et dont il poursuivait encore l'explicitation dans *La philosophie et l'esprit chrétien* quand la mort le prit à 87 ans. Comme toute intuition fondamentale, celle-ci s'appauvrit et se banalise quand on tente de la formuler brièvement. Disons tout de même, pour aiguiller ou réveiller l'attention, qu'il s'agit de l'inadéquation entre l'action humaine et non seulement ses fins, mais ses implications. Or, il n'est rien de ce qui intéresse l'homme qui ne puisse être pensé sous la catégorie de l'action et, finalement, ce sont tous les problèmes philosophiques qui devaient, sinon recevoir une solution satisfaisante, du moins entrer dans une problématique nouvelle. Dans le présent recueil, les textes les plus importants, la *Lettre* de 1896 et *Histoire et dogme,* mettent au premier plan les relations de la Foi, soit avec la philosophie, soit

vec la méthode historique. De la
remière Blondel avait lui-même re-
c i s et commenté d'importants
raits dans son essai de 1932 sur
problème de la philosophie catho-
ique. On trouvera ici moins de pré-
utions, plus de verdeur et peut-être
es promesses qui, dans la suite,
ont pas été entièrement tenues.
Ce qui reste, pour moi du moins,
ssez irritant, c'est la méthode d'une
ensée qui ne peut se construire qu'en
pposant entre elles des doctrines
bstraites, également inidentifiables
que, d'ailleurs, l'auteur nous dénie
droit d'identifier. En traçant ces
épures », qui ne concernent per-
nne, et où personne n'accepterait
se reconnaître, Blondel avait sans
oute le souci de la charité intellec-
uelle; mais je ne puis m'empêcher
penser que la justice philosophique
souffre, et plus encore la justesse,
netteté du regard que le philosophe
doit de nous communiquer.
Blondel emporte, au contraire, la
naleureuse adhésion du croyant quand
parle, à la fois en philosophe et en
rétien, des réalités sacrées que sa
oi touche et dont il cherche l'intel-
gence. Il y a, par exemple, dans ce
olume, d'admirables pages sur la
radition, que c'est un vrai bonheur
signaler et de recommander aux
cteurs de cette revue.

HENRY BARS.

GNAZ ZANGERLE : *Zeit und Stunde, Ludwig von Ficker zum 75. Geburtstag gewidmet.* Otto Müller Verlag, Salzburg, 1955; 223 pp.

Pour fêter les soixante-quinze ans
l'écrivain Ludwig von Ficker,
gnaz Zangerle a pris l'initiative de
tte publication. C'est un livre de
élanges, vers et prose, d'auteurs
nus de tous les points de l'horizon,
flétant l'aspect du périodique *Brenner* auquel von Ficker a consacré
utes ses forces, — publication qui,
lon Friedrich Heer, fait songer
uelque peu à l'*Avenir* ou aux
ahiers de la Quinzaine. Parmi des études très fouillées touchant au langage ou à la poésie, signalons surtout l'article de Karl Rahner sur la parenté entre le poète et le prêtre, l'homme au service de la Parole (cf. Act., 6, 4).

R.-L. OECHSLIN.

A. G. L'HEUREUX : *The Mystical Vocabulary of Venerable Mère Marie de l'Incarnation and its Problems*. Studies in romance languages and literatures, vol. 53. The Catholic University of America Press, Washington, 1956; XI-193 pp.

Cet ouvrage nous ramène à la grande Ursuline, apôtre du Canada; c'est un glossaire de sa *Relation de 1654*. Le but en est d'aider à une lecture plus pénétrante des œuvres de la grande mystique, d'encourager d'éventuels traducteurs et de contribuer à la lexicographie touchant la langue classique du XVII^e siècle. Après un regard d'ensemble sur la terminologie de la *Relation*, on choisit les mots les plus caractéristiques du mysticisme de cette claire Française; on dresse la liste de ces mots et des locutions qui s'y rapportent; on s'essaye à découvrir les origines de ce vocabulaire; enfin, on met en parallèle l'évolution sémantique et le progrès de la Vénérable dans la contemplation. Bref, il y a là un effort original et audacieux qui mérite sympathie.

J.-A. R.

Sœur MARIE : *O Père qui m'avez parlé...* Préface de Jacques MADAULE. « Cahiers des Poètes catholiques ». Éd. Casterman, Paris, 1956.

Parmi tant d'artistes qui rencontrent Dieu, il en est que le cloître attire. Ils pourraient, désormais, vivre en chrétiens dans leur profession. Mais un appel impérieux les met à part, pour qu'ils soient totalement consacrés à la louange de Dieu et à la prière pour l'humanité. Sœur

Marie s'est convertie quand elle jouait à la Comédie-Française, et elle entendit cet appel à l'absolu.

Plus de vingt ans ont passé. Fille de Saint-Benoît, elle vit maintenant à Rome. Au long des années, sa prière, ses actions de grâces, la lutte courageuse qu'elle dut mener contre elle-même, ses joies comme ses douleurs s'exprimèrent dans des poèmes. Les voici publiés dans ce cahier d'une centaine de pages. On en aimera le jaillissement, le caractère de profonde vérité, où la secrète violence d'une âme passionnée s'allie à tant de douceur. Mais l'exceptionnelle qualité de ces textes vient surtout de leur inspiration : Sœur Marie changea de vie le jour où elle découvrit la Paternité de Dieu; c'est de cette Paternité qu'elle parle, admirablement, sur tous les modes du chant humain. Ce recueil n'a point d'équivalent dans la poésie catholique.

A.-M. C.

PAUL COURANT : *Des planches... à Dieu.* Bibliothèque « Ecclesia ». Arthème Fayard, Paris, 1956; 156 pp.

A.-M. CARRÉ, O.P. : *L'Église s'est-elle réconciliée avec le théâtre?* Éd. du Cerf, Paris, 1956; 116 pp.; 300 fr.

C'est un signe de notre époque que la parution de ces deux livres. Paul Courant est un artiste débordant de sensibilité et de générosité; son livre veut retracer les conversions de gens de théâtre depuis saint Genest, qui mourut martyr au IVe siècle, jusqu'aux conversions de notre temps. Il évoque un Molière qui mourra chrétien, une Mlle Gauthier qui évolue des coulisses du Théâtre Français au Carmel de Lyon. Longuement, il raconte l'attitude spirituelle d'une Ève Lavallière et, avec beaucoup de délicatesse, il note les affleurements de la grâce chez un Louis Jouvet.

Livre captivant qui nous permet de mieux saisir dans la vie tourbillonnante des acteurs et des comédiens l'appel à la sainteté qui s'adresse à tout homme.

Depuis que l'Union Catholique du Théâtre et de la Musique a été fondée par Jeanne Delvair et Georges Le Roy, il apparaît de plus en plus que les « planches » peuvent mener à Dieu.

Le R. P. Carré, qui est l'aumônier écouté et aimé de cette Union, a voulu montrer comment un artiste peut accorder la foi à son œuvre. Il justifie la réconciliation de l'Église avec les comédiens : « Les professions peuvent être différentes et les milieux de vie avoir leur originalité propre : les hommes se retrouvent toujours aux prises avec d'identiques conflits et frères dans la même interrogation passionnée sur le sens de leur destin. » Dans la première partie de son petit livre, il analyse avec loyauté les causes du divorce entre le théâtre et Dieu. C'est un prêtre qui parle, tout soucieux avant tout du Royaume de Dieu. Il refuse d'adopter toute position tranchée; il expliquera longuement qu'au XXe siècle, « tout dépendra de la pièce et des spectateurs ». Il sauve ainsi toutes les possibilités du comédien. En la seconde partie, le P. Carré montre fort bien que les professionnels du spectacle, qui « sont tous du même côté de la rampe », isolés du public, ont droit à un centre spirituel créé en pleine profession, une paroisse originale. Cette communauté d'un nouveau style vise à donner à l'artiste sa vraie personnalité de fils de Dieu au travers de toutes les marques des personnages qu'il joue. Par le dedans, le P. Carré éclaire la personnalité des artistes, en quête de sincérité, passionnés par leur travail, pas meilleurs ni pires que les autres mortels. Souvent, ce sont des « pauvres » auxquels il ne reste que « la triste consolation de mépriser les forbans ou les pourrisseurs qui profitent de leur misère ». Lisez ce petit livre qui vous permettra d'être plus justes à l'égard des comédiens, des danseurs, des musi-

iens. Il nous apprend à les regarder vec un autre regard que celui des chotiers de magazines.

Au siècle de l'Action catholique, n souhaiterait que ce livre inspire autres études sur d'autres profes-ions ou d'autres milieux de vie. L'a-ôtre de tous les temps a toujours u besoin de connaître le cœur umain et la vie réelle de ses con-emporains pour lui annoncer la Pa-ole éternelle qui convertit.

PH. VERCOUSTRE.

R. LUDMANN, C.Ss.R. : *Cinéma, Foi et Morale*. Coll. « Rencontres », 46. Éd. du Cerf, Paris, 1956; 144 pp.

Pour traiter son sujet, éminemment pastoral, l'auteur avait à triompher d'un important obstacle : l'ambiguïté du cinéma. Le caractère spécifique du cinéma étant difficile à déterminer, son influence spécifique l'est pareillement. Il en a donc dit tout le bien et tout le mal possible. Mais il s'y est employé au mieux des conditions requises : connaissance du sujet, souci d'équilibre et, par rapport au but, inspiration apostolique du meilleur aloi. Fermement charpentée et menée dans la clarté, sa démonstration nuancée rendra les plus précieux services aux pasteurs d'âmes, aux militants d'Action catholique, et aux usagers du cinéma en éveil. Allons-nous chicaner l'auteur sur des points de détail ? Nous ne le ferons pas, certes, à propos de jugements sur certains films; le domaine de la critique se ressent aussi de l'ambiguïté. Nous soulignons seulement la rudesse de certaines appellations qui menacent l'expansion de sa charité : « marchands de pellicule », « les intellectuels du cinéma », « les esthètes », « snobisme de désœuvrés qui parlent pour ne rien dire » (52); p. 104 : « forcer le public avec des procédés Cayatte ». Surtout, nous regrettons qu'il n'ait pas exploité plus largement le *Dieu au cinéma* de A. Ayfre et les travaux d'H. Agel, dont *Le prêtre à l'écran* ((1953) n'est pas cité. Il eût ainsi bénéficié, nous semble-t-il, d'une pensée résolument inspirée de la foi et fortifié d'autant son dessein. Et, pour prolonger son travail qui conclut à la nécessité d'une éducation en la matière, signalons que M. H. Agel vient de faire paraître son *Précis d'initiation au cinéma* (Éditions de l'École) qui, annoncé à Nancy, en 1955, est maintenant en circulation.

Notons enfin que l'A.D.I.C. et certaines initiatives récentes de la C.C.C. répondent maintenant aux vœux émis par le P. Ludmann à propos des cotations morales (50).

HYAC.-L. MARÉCHAL.

Les Techniques de diffusion dans la civilisation contemporaine, Semaine sociale de Nancy, 1955. Compte rendu *in extenso*. Chronique Sociale de France, 16, rue du Plat, Lyon.

La lecture de ces solides exposés ramène le souvenir de ces jeunes qui se présentèrent, nombreux, à la Semaine sociale de Nancy et en eurent la primeur, dans l'atmosphère chaude et orageuse de juillet 1955. Presse, radio, cinéma, télévision : quel thème plus concret et plus apte à nourrir le zèle des militants ! Certains ne tardèrent pas à mesurer la distance qui sépare l'écran et l'illustré de la chaire du professeur, les consignes d'action du plan des vues générales et des principes. L'expérience n'était pas mauvaise. Elle mérite qu'on continue à s'y livrer à l'aide de ce volume. Rien de tel pour peser la réelle gravité des problèmes que crée dans le monde contemporain l'assaut intensif des techniques de diffusion. Le choix des conférenciers spécialisés, le sérieux avec lequel ils ont accompli leur tâche, sont déjà un avertissement.

Les leçons réunies dans ce volume et qui envisagent le sujet sous toutes ses dimensions constituent un répertoire indispensable, comme un foyer

de lumières, non seulement pour les usagers de ces techniques, mais aussi pour tous ceux que préoccupent les problèmes de culture et de civilisation. Comme le souligne la lettre liminaire du Vatican : « Il n'est pas exagéré de dire que l'avenir de la société moderne, la stabilité de sa vie intérieure, dépendent pour une large part du maintien de l'équilibre entre la puissance des techniques de diffusion et la capacité de réaction personnelle des citoyens. » On aboutit ainsi au devoir de plus en plus pressant d'éduquer la conscience et la liberté des chrétiens.

HYAC.-L. MARÉCHAL.

GENEVIÈVE AGEL : *Les chemins de Fellini,* suivi du *Journal d'un Bidoniste,* par Dom DELOUCHE. Coll. « 7e art ». Éd. du Cerf, Paris, 1956; 160 pp.; 600 fr.

Nous citons ce titre d'une collection dont l'intérêt va s'affirmant à cause des résonances spirituelles que les *Vitelloni, Il Bidone* et, surtout, *La Strada* ont suscitées à l'écran, et du succès remporté par ces œuvres. Non seulement l'intelligence de ces films est ici facilitée à souhait, mais la curiosité normalement éveillée sur leur auteur et son œuvre entière sera amplement satisfaite, grâce à des écrivains dont le nom est une garantie de sérieux. S'attendre à une liberté d'expression que le livre, fidèle à son objet, ne peut éviter.

HYAC.-L. MARÉCHAL.

MAURICE PERCHERON : *Le Bouddha et le bouddhisme.* Coll. « Maîtres spirituels », n° 6. Éd. du Seuil, Paris, 1956; 192 pp.; 350 fr.

La collection « Maîtres spirituels » n'a plus besoin d'être présentée ni recommandée. L'avant-dernier ouvrage paru, dû aux soins de M. Maurice Percheron, est consacré au bouddhisme. On y trouvera une présentation rapide, mais dense, parfois même trop dense pour un lecteur non initié, des diverses formes du bouddhisme. On pourra regretter que dans la première partie l'auteur ne cherche pas davantage à dégager le donné historique certain (il est vrai : qu'y a-t-il de certain ?) des légendes postérieures, du reste utiles pour comprendre le message bouddhique. Un chapitre bref, mais bien informé, sur les arts bouddhiques intéressera, nous en sommes sûrs, un grand nombre de lecteurs. L'ouvrage est, comme le veut la collection, richement illustré et nous apprenons au moins autant par l'image que par le texte.

F. R.

WERNER JAEGER : *Humanisme et théologie.* Traduit de l'anglais par H.-D. SAFFREY, O.P. Éd. du Cerf, Paris, 1956; 128 pp.; 330 fr.

Ce petit livre reproduit le texte d'une conférence en l'honneur de saint Thomas d'Aquin donnée en 1943 à l'Université des Pères Jésuites, à Marquette (U.S.A.), par Werner Jaeger, anciennement professeur à l'Université de Berlin et, depuis 1939, professeur à l'Université Harvard. W. Jaeger s'est rendu célèbre par ses recherches sur Aristote (1912 et 1923); d'autre part, il est chargé depuis 1921 de l'édition critique des œuvres complètes de saint Grégoire de Nysse, qui est en cours de réalisation. Il considère à juste titre que le monde antique forme un tout : pour lui, la philosophie grecque est partie intégrante de la culture grecque et la pensée chrétienne partie intégrante de la pensée vivante gréco-romaine des premiers siècles de notre ère. Il est donc qualifié pour examiner le problème de la rencontre de la pensée chrétienne et de la culture païenne dans leurs formes les plus hautes : humanisme et théologie.

Aussi bien sa sensibilité d'historien lui fait pressentir que la grande tâche du XIIIe siècle, et singulièrement celle de saint Thomas — qui a été de « recevoir » Aristote à l'inté-

eur de la pensée chrétienne — ne
: que l'une de ces « renaissances »,
nt le mouvement permanent a
arqué toute l'histoire de la civili-
ation occidentale : chaque fois ce
it la rencontre de l'Église et du
onde. Renaissance du IVe siècle
aint Augustin), qui créa une syn-
nèse « classique » pour le moyen
ge, renaissance carolingienne au
Xe siècle, renaissance du XIIIe siè-
le (saint Thomas et les autres), qui
eforma la synthèse du IVe siècle
'une manière qui est encore « clas-
ique » pour nous aujourd'hui, re-
aissance du XVe, dont la significa-
ion est toute différente et peut-être
lus éphémère, les XIXe-XXe siècles
narquant un retour aux grands
léaux culturels du XIIIe. L'arché-
ype, si l'on peut parler ainsi, de
ous ces mouvements, Jaeger montre
u'il se trouve en Platon. Il fut
'inventeur du mot « théologie » et,
our lui, « la théologie avait pour
aison d'être de transcender l'huma-
isme, mais en même temps elle
tait l'accomplissement véritable de
a tâche que l'humanisme se propo-
ait » (p. 86). L'enjeu du problème
ui opposait les Sophistes à Platon et
ristote était de savoir si l'homme
u Dieu est le centre de toutes cho-
es. Combien plus cet enjeu devait-il
narquer la pensée des disciples du
hrist !

Aujourd'hui encore, le même pro-
lème est posé entre ce que le P. de
ubac a appelé « l'humanisme athée »
t M. Maritain « l'humanisme inté-
ral ». La théologie chrétienne, qui
st l'approche de Dieu, non plus
eulement par le *logos* humain, mais
ussi par le *Logos* divin, couronne
onc en droit toute la pensée
umaine. Mais une « théologie
omme science », telle qu'elle a
rouvé sa première et plus parfaite
xpression avec saint Thomas d'A-
uin, est un dialogue continuel avec
'humanisme qui lui révèle la « na-
ure » des choses, de l'homme et de
Dieu, comme autant de « paroles »;
nscrites dans le monde de la matière
et de l'esprit, du Dieu qui nous a parlé « à maintes reprises et sous maintes formes » et en dernier lieu « par le Fils ». Situant saint Thomas par rapport à Platon et Aristote, montrant comment il a été l'un des inspirateurs de Dante et d'Érasme, le contrastant avec la figure de Thomas a Kempis, évoquant l'humanisme agnostique moderne, Werner Jaeger définit l'humanisme de saint Thomas, type de tout véritable humanisme, celui qui « défend une notion de l'homme ouverte sur le divin, et montre la voie par laquelle l'homme mortel peut entrer en possession d'une vie éternelle ».

H. S.

W. K. GROSSOUW : *Biblische Frömmigkeit (Piété biblique)*. Betrachtungen zum Geist des Neuen Testamentes. Traduit du néerlandais en allemand par O. KARRER. Verlag Ars Sacra Josef Müller, Munich, 1956; 240 pp.; prix : DM : 8.40 (relié), et 5.40 (broché)

Nous souffrons aujourd'hui d'une crise de la spiritualité. On ne veut plus de formules qui, trop liées à des modes de vie disparus, demeurent purement théoriques, conventionnelles, éloignées de la vie. La spiritualité concerne, en effet, comme le note l'auteur, « non seulement la vie « intérieure », mais aussi tout l'agir concret du chrétien dans l'unité de son être à la fois corporel et spirituel, et dans son existence dans le monde et ses rapports avec autrui, pour autant qu'il est animé d'un authentique esprit chrétien » (p. 13, note).

L'exposé que l'auteur propose ici de quelques thèmes essentiels du Nouveau Testament répond parfaitement à ce besoin de spiritualité vraie : il recourt directement aux sources, il ne se contente pas de considérations de pure exégèse, comme il arrive souvent. L'approfondissement du texte est un point de départ; mais il faut encore faire pénétrer la vérité ainsi découverte, selon toutes les exigences

de l'enseignement scripturaire, dans la vie de nos contemporains. Tout cela est réalisé ici d'une façon excellente. Les trois parties de l'ouvrage portent sur les évangiles synoptiques, les épîtres de saint Paul et l'évangile de saint Jean. Certains exposés sont particulièrement réussis, par exemple, sur le « Père qui est aux cieux », sur la « venue du royaume », ou sur la foi qui agit par la charité », selon saint Paul.

Cette traduction allemande procure déjà l'avantage de rendre cet ouvrage plus accessible que l'original néerlandais. Espérons qu'une adaptation française verra aussi le jour.

R.-L. Oechslin.

Josef LIENER : *Wort ohne Antwort.* Zur Krise des religiösen Gespräches. Verlag Herder, Wien, 1956; VIII-184 pp.; prix : 39 S.

L'indifférence religieuse de beaucoup d'hommes pose une question angoissante : la religion n'a pas perdu sa valeur pour la vie humaine; mais le drame réside en ce que la Parole de Dieu n'est plus saisie par les hommes comme une réponse à leurs questions essentielles. Il n'est donc plus de dialogue possible entre ceux qui portent la Parole et ceux qui devraient la recevoir. C'est à résoudre cette crise que s'attache l'auteur en campant devant nous divers types de caractères; dans le déroulement des dialogues, il nous découvre les causes qui entravent cette communication de la vérité : repliement sur soi; conceptions enfantines de la religion; conservatisme, dans l'enseignement, de formules sclérosées qui ne sont plus comprises de nos contemporains. La difficulté est grande, d'ailleurs, d'allier un engagement efficace dans le monde actuel avec la fidélité à la tradition reçue. Ce livre sera fort utile pour aider à trouver une solution à ce problème capital de l'apostolat.

R.-L. Oechslin.

L'ISLAM ET NOUS

Ch.-J. LEDIT : *Mahomet, Israël et le Christ.* La Colombe, Paris, 1956; 180 pp.; 980 fr.

Il y a trois manières d' « expliquer » l'avènement historique de l'Islam : prétendre que le phénomène religieux est un aspect de la superstructure d'une civilisation déterminée; cette première réponse, de type marxiste, n'explique rien dans le cas de l'Islam : ses commencements sont extraordinairement pauvres et petits, et ses « chances » sont inouïes. Une deuxième solution serait de dire que Satan s'est déguisé en ange de lumière et que l'Islam n'est qu'une illusion. « Mais alors, que fait-on de la bénédiction d'Abraham et de l'assistance de l'ange à Ismaël? Comment attribuer à l'adversaire ces corans tout remplis de l'amour du Messie et de sa Mère? Et que devient la Providence elle-même qui permettrait à l'Ennemi de duper trois cent millions de croyants au nom du Dieu d'Abraham? Reste donc une dernière hypothèse », celle que l'auteur tente tout au long de cet ouvrage et qui consiste à articuler la vocation de l'Islam à la bénédiction d'Abraham et à l'économie révélée du salut. Pourquoi cette tentative serait-elle impossible pour l'Islam alors qu'elle l'est, selon la Bible — l'auteur l'a montré — pour d'autres religions? Tentative hardie, certes, mais qui méritait bien qu'on l'essayât.

Pour un essai, il est fait de main de maître. Rien ici qui ressemble à des interprétations fantaisistes, des

symbolismes du passé ou des apocalypses de l'avenir. L'auteur, s'il eut à le faire, a contenu son imagination, et il fait œuvre honnête d'historien : histoire de la chrétienté d'Orient sous les règnes de Tibère, Maurice, Phocas et Héraclius; histoire des premiers temps de l'Islam), de biographe (de Mahomet), de psychologue (psychologie religieuse du prophète) et surtout de théologien. L'auteur est prêtre et le livre, aussi bien, a reçu l'imprimatur. Il intéressera beaucoup de chrétiens, non seulement ceux qui veulent connaître mieux l'Islam, et ils sont nombreux, mais aussi ceux qui s'interrogent sur la conduite divine de l'histoire et désirent approfondir avec l'auteur certains aspects de l'économie du salut parmi les nations.

Il est impossible de résumer un tel ouvrage, dont les trois parties : histoire, biographie de Mahomet, théologie, sont orientées à la recherche du sens providentiel de l'Islam et de la définition de ce sens. Il y a là trop de problèmes délicats pour les présenter en quelques lignes. On notera avec admiration les nombreux vestiges chrétiens, ou simplement bibliques, qui demeurent dans le Coran et que l'auteur a soigneusement collectionnés, et beaucoup découvriront que Dieu s'est montré au Prophète « sur les routes chrétiennes » (p. 106), les routes des caravanes que nous reprenons avec l'auteur; nous en visitons les églises dont l'iconographie a curieusement et si abondamment inspiré Mahomet. On relèvera aussi, et surtout, les très précieux chapitres sur le développement de l'idée d'Islam dans l'âme de Mahomet et la genèse des premiers corans. A ce titre, l'ouvrage apporte déjà une contribution de poids à une question difficile. Le livre se lit facilement et il est à la portée de tous les chrétiens, disons même de tous les « croyants ». Il faut souhaiter qu'il soit rapidement traduit en arabe. Rarement, même au temps de Raymond Lulle et des rencontres islamo-chrétiennes du XIII[e] siècle, un chrétien aura fait un effort aussi irénique et sincère de confrontation de l'évangile à l'Islam.

Puisque nous ne voulons faire que des éloges à ce livre, nous terminerons par des critiques de détail qui, à leur manière, montreront notre sympathie et notre attachement. Nous regrettons, en effet, que l'auteur, ou l'éditeur, n'ait pas ajouté au moins une table des références bibliques et coraniques, qui eussent fait de cet ouvrage un meilleur instrument de travail. Nous la souhaitons pour une prochaine édition. Nous regrettons aussi quelques interprétations exagérées ou quelques formules qui pourraient prêter le flanc à la critique, bien qu'elles puissent, et doivent, être bien comprises; par exemple, dans la définition du péché (p. 138), dans la définition du mariage (p. 63), à propos du développement de l'Islam au détriment des seules chrétientés d'Orient (p. 164) — ce qui n'est pas même tout à fait exact, puisque l'Afrique de Tertullien, Cyprien, Augustin, était latine —, à propos de la vocation temporelle d'Israël (p. 168), ou enfin sur la signification des « forces d'oppression » du monde moderne (p. 170). Il y a là bien des choses difficiles à exprimer, mais en ne relevant à chacun de ces passages qu'une ligne, ou quelques lignes, ce sont des vétilles que nous relevons. Et nous redisons toute notre joie d'avoir lu un si bel essai de théologie.

A.-M. H.

LIVRES REÇUS

AUCLAIR (Marcelle) : *La pratique du bonheur.* Éd. du Seuil, Paris, 1956; 204 pp.; 400 fr.

Bible, livre de prière (*La*). Textes choisis et traduits par R. TAMISIER. Coll « Textes pour l'histoire sacrée », choisis et présentés par DANIEL-ROPS. Arth. Fayard, Paris, 1956; 330 pp.; 900 fr.

BOYD BARRETT (E.) : *Vivre c'est aimer.* Adapté de l'américain par E. DELFIERRE-DELATTRE. Spes, Paris, 1956; 128 pp.; 240 fr.

BRILLET (Gaston) : *Le Sauveur.* I : L'enfance et le début du ministère de Jésus. Coll. « Le Rameau ». La Colombe, Paris, 1956; 210 pp.; 800 fr.

BROUTIN (Paul, S.J.) : *La Réforme pastorale en France au XVII^e siècle.* Recherches sur la Tradition pastorale après le Concile de Trente. « Bibliothèque de théologie morale, série II, vol. II ». Desclée et C^ie, Paris, 1956; 2 vol., 370 et 560 pp.

CAFFAREL (Henri) : *Propos sur l'amour et la grâce.* Coll. « Anneau d'Or ». Éd. du Feu Nouveau, Paris, 1956; 300 pp.

CAYRÉ (F.) : *Spirituels et mystiques des premiers temps.* Coll. « Je sais, je crois ». Arth. Fayard, Paris, 1956; 124 pp.; 300 fr.

CHEVROT (Mgr Georges) : *Sous le figuier.* Éd. de l'Orante, Paris, 1956; 220 pp.; 510 fr.

CORSWANT (W.) : *Dictionnaire d'archéologie biblique.* Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1956; 1 vol. rel., 330 pp.; 2.000 fr.

DELAYE-DIDIER-DELORME (H.) : *Hector Berlioz.* Coll. « Nos amis les musiciens ». Illustrations de Jacques RAVEL. E.I.S.E., Lyon, 1956; 100 pp.; 280 fr.

DEROO (Abbé A.) : *Lourdes, cité des miracles ou marché d'illusions.* Bibliothèque « Ecclesia ». Arth. Fayard, Paris, 1956; 220 pp.; 500 fr.

Dictionnaire du jeune chrétien. Illustrations d'Étienne MOREL. 540 mots présentés et expliqués par Y. LANHERS et G. LE BOURGEOIS, sous la direction de P. DONCOEUR, S.J. Desclée de Brouwer, Paris, 1956.

Dictionnaire de spiritualité, ascétique et mystique, doctrine et histoire, fasc. XXII-XXIII, *Direction spirituelle — Dorothée de Montau.* Beauchesne, Paris, 1956.

Directoire pour la pastorale de la messe à l'usage des diocèses de France. Bonne Presse, Éd. Fleurus, Paris, 1956; 120 pp.; 330 fr.

Education of the Novice (*The*), by Ambrose FARRELL, Henry SAINT JOHN, O.P,. Dr. F. B. ELKISH. With an Introduction by Conrad PEPLER, O.P. Blackfriars, London, 1956; 80 pp.; 4/6.

Gli esercizi spirituali. Libreria Editrice Fiorentina, 1956; 700 pp.; L. 950.

HAMMAN (Adalbert, O.F.M.) : *L'apostolat du chrétien.* Coll. « Credo ». Plon, Paris, 1956; 230 pp.; 750 fr.

JENNY (Henri) : *La messe, pâque du Seigneur.* Éd. Fleurus, Paris, 1956; 122 pp.

LAURE (Raymond) : *Poèmes angéliques.* Éd. Caractères, Paris, 1956; 90 pp.; 300 fr.

LEFLAIVE (Anne) : *Épouse du Christ.* Étude sur la bénédiction et la consécration des vierges du Pontifical romain, suivie de l'encyclique *De Sacra Virginitate.* Préface de S. Em. le cardinal FELTIN. Nouvelles Éditions Latines, Paris, 1956; 144 pp.

MARIE DES DOULEURS (Rév. Mère) : *Clartés sur la souffrance.* Préface de S. Em. le cardinal LIÉNART. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1956; 144 pp.

MÉDINE (Henry) : *Esquisse d'un traditionalisme catholique.* Nouvelles Éditions Latines, Paris, 1956; 124 pp.

MERLAUD (André) : *Pour mieux comprendre vos adolescents.* Aubanel, Avignon, 1956; 50 pp.; 120 fr.

Missionnaire (Le), d'après Mgr DE MARION BRESILLAC. Procure des Missions Africaines, Lyon, 1956; 104 pp.

Novèl Testament. Version Occitane par le chanoine J. CUBAYNE. Introduction par Mgr DUCROS. Texte et notes, cartes, index des épîtres et évangiles pour les dimanches et fêtes. Glossaire Occitan-français, 320 pp. sur deux col., rel. souple; 900 fr. Chez l'auteur, curé de Concots (Lot), port : 70 fr.

PANNETON (Chanoine G.) : *Le ciel ou l'enfer.* L'enfer. Beauchesne, Paris, 1956; 260 pp.

PHILOXÈNE DE MABBOUG : *Homélies.* Introduction, traduction du syriaque et notes de E. LEMOINE. Coll. « Sources chrétiennes ». Éd. du Cerf, Paris, 1956; 568 pp.; 1.200 fr.

PIAULT (Bernard) : *Le mystère du Dieu vivant Un et Trine.* Coll. « Je sais, je crois ». Arth. Fayard, Paris, 1956; 128 pp.; 300 fr.

PIDOUX DE LA MADUÈRE (S.) : *Regards sur la paroisse.* Un effort de réalisme. Lettre-Préface de S. Em. le cardinal FELTIN. Éd. Fleurus, Paris, 1956; 200 pp.

PIERRE L'ERMITE : *Aime, quand même.* Bonne Presse, Paris, 1956; 180 pp.

RIAUD (A., C.S.Sp.) : *L'action du Saint-Esprit dans nos âmes.* Spes, Paris, 1956; 172 pp.; 300 fr.

ROBIN (Joseph) : *Clartés sur la plaine.* Le R. P. Pécot et la fondation de la Congrégation de l'Immaculée Conception. Préface de Mgr VION. Bernard Grasset, Paris, 1956; 300 pp.; 840 fr.

RODRIGUEZ (San Alonso, S.J.) : *Autobiografia o sea memorial o cuentas de la conciencia.* Escritas por el mismo santo por mandato de sus superiores. Edicion transcrita directamente del original y anotada por el R. P. V. SEGARRA, S.J. Editorial Borgiana, Barcelona, 1956; 272 pp., nombr. illustr.

ROY (Lucien, S.J.) : *Réflexions et rêveries devant la crèche.* Noël, 24 décembre-6 janvier. Éd. Bellarmin, Montréal, 1956; 196 pp.

Saint THOMAS D'AQUIN : *Somme théologique : Le baptême — la confirmation.* Trad. française par P.-Th. CAMELOT, O.P., nouv. édition. Éd. du Cerf, Desclée et Cie, Paris, 1956; 424 pp.; 750 fr.

Saint THOMAS D'AQUIN : *Somme théologique. La vie humaine,* ses formes, ses états. Trad. française par A. LEMONNYER, O.P., nouv. édition. Éd. du Cerf, Desclée et Cie, Paris, 1956; 588 pp.; 750 fr.

Sous le regard du Christ : Sœur Marie-Rose de l'Enfant-Jésus, 1926-1956. Carmel du Sacré-Cœur, Marienthal (Bas-Rhin), 1956; 64 pp.; 230 fr.

TESSAROLO (Padre Andrea) : *La Croce e la Gloria,* Casa Editoriale Favero, Vicenza, 1956; 240 pp.; L. 500.

NOS DÉPOSITAIRES :

Allemagne :

Dokumente Verlag
Offenburg-Baden
Weingartenstrasse 8
C.C.P. Karlsruhe 677-01

Argentine :

La Casa del Libro
Saouaf y Khadige
844, Paraguay
Buenos Aires

Belgique :

La Pensée Catholique
40, avenue de la Renaissance
Bruxelles

Brésil :

Livraria duas Cidades LTDA
Caixa Postal 433 *Sao Paulo*

Canada :

Periodica, inc.,
5090 avenue Papineau
Montréal 34 P. Q.

Garneau, 47, rue Buade
Québec
Abonnements pour tous
77, rue d'Aiguillon, Québec

Égypte :

Ed. Bassili
5, rue Ancienne Bourse
B. P. 1022 *Alexandrie*

Glaser, Boîte postale 215 *Le Caire*

Espagne :

Insula, Carmen 9 Ypreciados
Madrid

Grande-Bretagne :

Blackfriars Publications
Woodchester Lodge
Woodchester Stroud, Glos.

Duckett, Catholic Bookseller
140, Strand *London W. C. 2*

Hollande :

Librairie Coebergh
Ged Oude Gracht 74 *Haarlem*

Meulenhoff et C°
Beulingstraat 2-4
Amsterdam C.

Italie :

Libreria Internazionale
Pia Societa San Paolo
Via Pio X, 8 *Roma*

Desclée et C°
Piazza Grazioli n° 4
Roma 117

Liban :

Librairie A. Chehab et C°
Boîte postale 398 *Beyrouth*

Portugal :

Uniao Grafica
Rua Santa Marta 48 *Lisboa*

Suède :

Dominikanernas Bokhandel
Linnegatan 79 *Stockholm*

U. S. A. :

The International News Company
131, Varick Street *New York 13*

Moore Cottrell Subs. Agencies
North Cohocton N. Y.

St Benet Library
506 S. Wabash avenue
Chicago 5 Ill.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.
Impr. Aubin, Ligugé (Vienne). — D. L., 1er trimestre 1957. — Impr., n° 1546.